

Avant-propos

Que ce numéro sur l'amitié soit dédié à Françoise Gerbod, décédée le 7 décembre 2008, le jour même du colloque annuel de l'Amitié Charles-Péguy qu'elle avait organisé et qui portait cette année sur « Péguy et la Presse » – et l'on se souvient qu'elle avait dirigé l'étude pionnière de « l'universitaire francophile »¹ Kenji Kanno : *Péguy et la Presse (1894-1902)*.

La cérémonie religieuse a eu lieu en l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas, à Paris, le vendredi 12 décembre 2008 ; l'inhumation, au cimetière de Coltainville, près de Chartres.

Née en 1927, Françoise Ruat est fille de Jean Ruat (1888-1962) et d'Anne Radet (ca. 1900-1959), d'un père de Caderousse (Vaucluse) et d'une mère de la région de Bordeaux. Elle épousa Paul Gerbod (1925-2004), historien des pratiques culturelles, et constitua une famille nombreuse de six enfants.

Maître-assistant à l'Université de Nanterre, elle acheva en 1969 une thèse de 3^e cycle sur *Péguy lecteur de Corneille*² puis une thèse de doctorat d'État sur *Écriture et histoire dans l'œuvre de Péguy*, qu'elle soutint le 31 mars 1977³ et regretta ensuite de n'avoir pas publiée. C'est par Corneille justement qu'elle découvrit véritablement Péguy, au cours d'une recherche sur les interprétations et la réception de Corneille.

Elle participa d'abord au colloque *Péguy dans son temps* de Cerisy-la-Salle des 10-20 juillet 1971 et rendit compte pour le *Monde des livres*⁴ du colloque d'Orléans sur *Péguy écrivain* des 6-8 septembre 1973.

Elle avait adhéré à l'Amitié Charles Péguy vers 1970 et devint en décembre 1975 membre de son comité de direction, qu'elle ne quittera plus : 33 ans de fidélité péguienne !

Elle avait prévu, au début des années 1970, de faire paraître chez Bordas une *Jeanne d'Arc selon Péguy*, qui ne vit pas le jour ; mais elle participa en 1976 au *Cahier de l'Herne* consacré à Péguy en étudiant « Enfer, grâce, salut chez Péguy », qui utilise abondamment la première *Jeanne d'Arc*.

Parmi ses nombreuses publications consacrées à Péguy, retenons quelques articles parus dans le *Bulletin* de l'Amitié Charles-Péguy : « La poétique de l'incarnation chez Péguy », « Peuple français, peuple chrétien ans le *Porche* et les *Innocents* », « Pamphlet et autobiographie chez Péguy »⁵, ainsi que l'édition de la monumentale correspondance Péguy-Pesloüan⁶.

Elle coordonna en 1986 les actes du colloque *Péguy homme du dialogue* qui s'était tenu à l'Université Paris-X les 27-28 mai 1983. La même année paraissait chez Bordas son excellente *Introduction à la vie littéraire du XX^e siècle*, coécrite avec son époux Paul Gerbod. L'ouvrage fut réédité en 1992.

Françoise Gerbod prit les rênes de l'Amitié Charles Péguy en janvier 1993 après le regretté Yves Rey-Herme, assurant notamment les réponses au volumineux courrier et la responsabilité éditoriale de son *Bulletin d'informations et de recherches*. C'était un travail de plein temps, parfois harassant, souvent ingrat, où son entregent et sa fine connaissance du monde universitaire faisaient merveilles.

En 1998, elle coordonna avec Françoise Mélonio les actes du colloque au Centre-Sèvres des 13 et 14 octobre 1995, qui parurent chez Champion : *L'Égalité au tournant du siècle : Péguy et ses contemporains*.

En 1999, elle édita pour la Bibliothèque de la Pléiade la *Lettre à un otage* de Saint-Exupéry, dont il sortit un volume « Folio » en 2004.

¹ *Libération*, 13 mars 1997. Kenji Kanno est aujourd'hui maître de conférences à l'Université Municipale de Tokyo.

² Jacques Viard en donna un favorable écho : *FACP*, n° 173, décembre 1971, p. 9.

³ *FACP* 214, janvier-mars 1977, pp. 16-22.

⁴ 13 septembre 1973.

⁵ Respectivement : *BACP* 6, avril-juin 1979, pp. 93-114 ; 23, juillet-septembre 1983, pp. 158-169 ; 26, avril-juin 1984, pp. 80-91.

⁶ *BACP* 45, 46, 49 et 50 en 1989-1990.

Devenue à la retraite professeur émérite à l'Université de Paris-X, Françoise Gerbod donnait tout à Péguy et à ses spécialistes, qu'elle formait, conseillait, introduisait dans le monde universitaire. Elle accueillit à son domicile un grand nombre de causeries destinées à répandre la connaissance de Péguy et elle offrait à ses amis de non moins nombreux repas où Péguy n'était jamais oublié.

Sa porte était toujours ouverte, son oreille toujours attentive, en tête-à-tête ou au téléphone.

Comme ces quelques lignes ne prétendent pas donner plus qu'un aperçu de tout ce que les péguistes doivent à Françoise Gerbod, dans l'attente de l'hommage plus fourni que lui rendra le *Bulletin de l'Amitié Charles-Péguy*, Yves Avril, avec qui elle maintenait une correspondance suivie, la décrit à son tour :

Françoise était pour nous une fidèle amie. Elle fut parmi les premières à apporter son soutien, matériel et moral, à notre entreprise, invitant nos correspondants de Russie et de Pologne à partager les activités de l'Amitié Charles-Péguy, insistant pour que les relations entre nos deux associations fussent plus étroites. La conscience qu'elle avait de sa responsabilité et de ses engagements dans l'Amitié faisait qu'elle nous confiait parfois ses craintes que nos activités quelque peu parallèles divisassent les forces et les affaiblissent. Nous lui répondions que « Le Porche » s'était donné une mission différente, géographiquement plus limitée mais, sur le fond, moins spécialisée, moins exigeante aussi. Nous espérons avoir apaisé ses inquiétudes et la remercions de tout ce qu'elle nous a apporté, à nous et à nos amis de l'autre Europe.

À qui pouvions-nous dédier ce numéro traitant d'un tel sujet sinon à Françoise Gerbod ? À sa famille éprouvée, à ses six enfants, à ses petits-enfants, nous présentons nos vives condoléances.

Les deux premiers articles ne sont pas sans annoncer les textes poétiques qui suivront : le premier dresse un parallèle entre notre Jeanne d'Arc française et une héroïne slave qu'on découvrira peut-être ; le second est une étude d'un sujet pointu mais qui s'ouvre à la poésie et, plus précisément encore, à la science de la traduction.

Ce *Porche* s'ouvre donc sur un exposé d'Alexandra Evguéniéva Péréalova, Biélorusse, professeur d'université, spécialiste de français et d'anglais. Elle a soutenu en 2002 un mémoire de maîtrise en lexicologie : un *Dictionnaire français des termes militaires* écrit directement dans notre langue, puis en 2003 l'équivalent de notre D.É.A. sur *Le Rôle et la place des prépositions dans la formation des mots composés en français*. Elle a participé au XXXVI^e congrès de philologie organisé par nos amis de l'Université d'État de Saint-Petersbourg du 12 au 15 mars 2007 en y présentant l'exposé que vous allez lire...

Si Jeanne d'Arc a été première servie, Charles Péguy fait l'objet de nombreuses études dans le présent numéro du *Porche*. Ainsi, Laurent Gamel, péguiste, ancien khâgneux du lycée Lakanal (Sceaux) et professeur agrégé d'anglais, et moi avons voulu revenir sur l'image étriquée que l'on se fait parfois de Péguy, en montrant que le monde anglophone et la littérature anglaise n'étaient point absents de certains *Cahiers de la quinzaine*.

Ce numéro contient ensuite les communications faites lors de la session consacrée au thème de « l'Amitié » que Katarzyna Pereira et la fondation « Europe de l'Espérance » organisèrent à Bialystok et à Varsovie en juin 2007. Y participaient, outre les auteurs qui figurent ici, nombre de nos amis : Alain Finkielkraut, Anna Djousoïéva entre autres, dont nous espérons pouvoir publier plus tard les contributions. Le compte rendu de cette session, signé par Claire Daudin, a été publié dans le numéro 24 du *Porche* ; on voudra bien s'y reporter.

Cette fois encore, le *Porche* ne s'achève pas sans poésie. C'est un écrivain du XVIII^e siècle, quelque peu oublié, qui fournit le premier poème, consacré à Jeanne d'Arc ; c'est un nouvel adhérent qui nous fournit les deux autres pièces, traduites ici pour la première fois, en polonais et en russe.

Pour finir et après un extrait de thème grec retrouvé par la Rédaction et qui étonnera, amusera et instruira – nous l'espérons –, Hélène Daillet nous offre deux comptes rendus de livres récents.

Que Jérôme Grondeux, historien, maître de conférences à la Sorbonne et nouveau président de l'Amitié Charles Péguy, trouve ici une première forme de remerciement pour l'aide généreuse octroyé par le Conseil de direction de l'Amitié Charles Péguy à l'organisation du colloque dont l'annonce suit cet avant-propos.

Ce colloque, à l'entrée libre et gratuite, est le prochain temps fort de notre Association : venez-y nombreux ! Le précédera notre Assemblée générale pour l'année 2009, le mercredi 6 mai 2009 à 11 heures, à l'auditorium de la Médiathèque d'Orléans. Il n'y aura pas cette année de conférence spécifique associée à l'Assemblée générale, les journées de colloque qui suivent faisant plus qu'en tenir lieu. **Vous trouverez la convocation à cette Assemblée générale et votre bon pour pouvoir, découpable, à la page 79 du présent numéro.**

Bonne lecture à tous et joyeuses Pâques !

Romain Vaissermann



Jeanne d'Arc en littérature

Prose, poésie, théâtre, du XV^e au XXI^e siècles

6-9 mai 2009

Médiathèque d'Orléans
Place Gambetta, F-45000 Orléans
02 38 65 45 45

colloque international organisé par « Le Porche »,
Association des Amis de Jeanne d'Arc et de Charles Péguy,
et la Ville d'Orléans

pour l'anniversaire de la libération d'Orléans (8 mai 1429)
à l'occasion du centenaire de la béatification de Jeanne d'Arc (18 avril 1909)

avec le concours du « Centre Jeanne-d'Arc » (Orléans), du « Centre Charles-Péguy » (Orléans), de l'association « Amitié Charles Péguy » (Paris), du centre « Europe de l'Espérance » de Varsovie (Pologne), du « Centre Jeanne-d'Arc-Charles-Péguy » de l'Université d'État de Saint-Pétersbourg (Russie) et des éditions « Paradigme » (Orléans)

Programme du colloque

Mercredi 6 mai 2009

14h : Inauguration du colloque

14h30–17h45 : XV^e-XVIII^e siècles

Modérateur : Marie-Véronique Clin, Directrice du Centre Jeanne-d'Arc d'Orléans

14h30-14h55 : Françoise Pélisson-Karro (Limoges) : *L'Histoire tragique de la Pucelle de Dom-Remy* de Fronton du Duc (Pont-à-Mousson, 1580 - Nancy, 1581)

14h55-15h20 : Inna Nekrassova (Saint-Pétersbourg, Russie) : Le personnage de Jeanne d'Arc sur la scène française : fin du XVI^e, commencement du XVII^e siècle

15h20-15h45 : Emmanuelle Chastanet (Tours) : Jeanne d'Arc au théâtre en 1642 : entre sainte et héroïne

15h45-16h15 : *questions, pause*

16h15-16h40 : Malgorzata Kamecka (Bialystok, Pologne) : Les grands personnages de l'histoire de France dans les récits des voyageurs polonais au XVIII^e siècle

16h40-17h05 : Svetlana Gorbovskaïa (Saint-Pétersbourg, Russie) : Jeanne d'Arc chez Christine de Pisan, Voltaire et Jules Michelet. Métamorphoses d'une figure

17h05-17h30 : Natalia Malachowskaja (Salzbourg, Autriche) : Jeanne et la figure de la Vierge guerrière dans les contes populaires et la littérature russes

17h30-17h45 : *questions*

Jeudi 7 mai 2009, 9h – 12h45 : XIX^e siècle

Modérateurs :

**Françoise Michaud-Fréjaville, ancienne Directrice du Centre Jeanne-d'Arc d'Orléans
puis Olivier Bouzy, Directeur adjoint du Centre Jeanne-d'Arc d'Orléans**

9h-9h25 : Tatiana Sokolova (Saint-Pétersbourg, Russie) : *La Vierge d'Orléans*, tragédie romantique de Friedrich Schiller sur Jeanne d'Arc, lue par Germaine de Staël

9h25-9h50 : Olivier Bouzy (Orléans) : La littérature de bâtardise

9h50-10h15 : Hafez-Ibrahim Rasslan (Tanta, Égypte) : L'image de Jeanne d'Arc chez Jules Michelet

10h15-10h45 : *questions, pause*

10h45-11h10 : Françoise Michaud-Fréjaville (Orléans) : Régionalisme, littérature et Jeanne d'Arc au cœur du XIX^e siècle

11h10-11h35 : Tatiana Taïmanova (Saint-Pétersbourg, Russie) : Jeanne d'Arc et les « lieux de mémoire » chez les poètes russes

11h35-12h : Anna Vladimirova (Saint-Pétersbourg, Russie) : La structure du *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* de Péguy

12h-12h25 : Katarzyna Kern Pereira (Bialystok, Pologne) : Vocation d'Israël, vocation de Jeanne d'Arc, vocation de Péguy : une flamme tremblante

12h25-12h45 : questions

14h25 – 17h25 : XX^e siècle (1^{re} partie)

Modérateur : Julie Sabiani, ancienne Directrice du Centre Charles-Péguy d'Orléans

14h25-14h50 : Henri Quantin (Lyon) : Jeanne d'Arc devant les cochons

14h50-15h15 : Natalia Pritouzova (Saint-Pétersbourg, Russie) : À propos de la traduction de deux poèmes en russe : André Suarès, « *La Lorraine au grand cœur, la pure paysanne...* » – Charles Péguy, « Châteaux de Loire »

15h15-15h40 : Denis Pernot (Orléans) : Jeanne d'Arc dans les écrits de guerre de Barrès

15h40-15h55 questions ; pause

15h55-16h20 : Denise Ardesi (Lyon) : « Non, ce n'est pas une légende », c'est « une fille de France ». Jeanne entre démythification et mythe (1925)

16h20-16h45 : Aude Bonord (Nice) : La plume et l'épée. Jeanne d'Arc, une sainte de l'entre-deux-guerres pour l'entre-deux-guerres (J. Delteil, G. Bernanos, A. Suarès)

16h45-17h10 : Vladimir Gourévitch (Saint-Pétersbourg, Russie) : La musique de l'image et l'image dans la musique : Jeanne d'Arc dans la partition de Bibergan écrite pour *Natchalo* de Panfilov

17h10-17h25 : questions ; pause

17h30-19h : Visionnage de *Natchalo* (« Le Commencement »), film de Gleb Panfilov (U.R.S.S., 1h29, couleurs, 1970), avec Inna Tchourikova ; Lion d'argent du meilleur film et Lion d'Or pour l'actrice Inna Tchourikova lors du XXXII^e Festival de Venise (1971)

Samedi 9 mai 2009, 9h – 12h30 : XX^e siècle (2^e partie)

Modérateur : Michel Marion, Conservateur général et Directeur de la Médiathèque d'Orléans

9h-9h25 : Maria Żurowska (Varsovie, Pologne), « Jeanne d'Arc dans la littérature polonaise »

9h25-9h50 : Laure Meesemaeker (La Roche-sur-Yon) : *Fais-leur retrouver ton cœur* : Jeanne à l'ordalie. Jeanne d'Arc chez l'orientaliste Louis Massignon.

9h50-10h15 : Julie Deramond (Toulouse) : Jeanne d'Arc au bûcher, entre littérature et musique

10h15-10h30 : *questions, pause*

10h30-10h55 : Anna Akimova-Louyest (Paris) : *Jeanne d'Arc* de Maeterlinck : pièce symboliste ou pièce de circonstance ?

10h55-11h20 : Mohamed Allayl (Agadir, Maroc) : L'ombre de Jeanne d'Arc dans l'œuvre de René Char

11h20-11h45 : Ékatérina Kondratiéva (Saint-Pétersbourg, Russie) : Jeanne d'Arc chez les poètes russes contemporains : conclusion précoce sur une époque qui commence

11h45-12h10 : Éléna Djousoïéva (Saint-Pétersbourg, Russie) : Jeanne d'Arc : dialogues poétiques sur la Toile

12h10-12h30 : *questions, conclusion du colloque*

Programme culturel

I

Exposition organisée à la Médiathèque par le Centre Jeanne-d'Arc autour de l'ouvrage *Jeanne d'Arc* de Boutet de Monvel offert par le Professeur et madame Naoyuki Fukumoto en hommage à Régine Pernoud

II

Mercredi 6 mai 2009

- 18h : concert au Centre Charles-Péguy d'Orléans (première séance)
- 20h30 : concert au Centre Charles-Péguy d'Orléans (deuxième séance)

Jeanne d'Arc et Euphrosyne de Polotsk : deux vies glorieuses

Alexandra Pérévalova
Université d'État des langues, Minsk, Biélorussie

Le *Code des lois de l'Empire de Russie* en vigueur en Biélorussie, insistait sur le fait que, dans la famille, la femme était un être dépendant et inférieur. Elle n'avait pas le droit d'occuper un poste administratif. Son nom était enregistré dans le passeport du mari, car elle n'avait pas son passeport à elle. Les articles du *Code* stipulaient : « La femme doit obéir à son mari, l'aimer et l'estimer et, en toute docilité, lui toujours complaire et être dévouée. »

S'il est bien vrai que les Françaises n'ont obtenu que très tardivement le droit de vote, en 1945, elles n'ont cessé de jouer un rôle important, voire glorieux, dans tous les domaines de l'histoire nationale. Certes, la femme fait souvent l'objet de railleries en France : des auteurs de fabliaux jusqu'aux chansonniers contemporains, elle est, avec le prêtre, le maître d'école, le médecin et le magistrat, un des personnages les plus moqués de la littérature française. Mais, de toutes les figures de l'histoire de France, il n'en faut pas chercher de plus touchante ni de plus populaire que celle de Jeanne d'Arc, née en 1412. Son épopée, depuis les Voix qu'elle entendit jusqu'au supplice final, est inscrite dans tous les esprits et dans les cœurs, bien au-delà des frontières de la France. L'apparition de Jeanne est un phénomène qui dépasse les capacités de l'intelligence humaine.

Si l'on s'arrête quelque temps sur cette vie, on s'aperçoit qu'elle peut même coïncider avec la naissance du sentiment national en France. Avant la Pucelle, la haine contre les Anglais existait⁷ ; existaient aussi des hostilités vives de provinces à provinces, des passions politiques ; mais le sentiment national ne s'était guère encore exprimé. Le premier mot en a été dit par elle au siège d'Orléans : « Quand je vois le sang d'un Français, les cheveux me dressent sur la tête. » Ainsi, le sentiment national, si noble et si vivace en France, apparaît pour la première fois dans une femme. Ainsi, Jeanne d'Arc est devenue la première figure patriotique. « Elle aima tant la France ! Et la France, touchée, se mit à s'aimer elle-même. [...] Souvenons-nous toujours, Français, que la patrie chez nous est née du cœur d'une femme, de sa tendresse, de ses larmes, du sang qu'elle a donné pour nous. »⁸

Mais le but de ce travail n'est pas de décrire la vie de Jeanne d'Arc, mais de la comparer avec celle de notre compatriote, la vénérable Eufrossinia Polotskaïa, Euphrosyne⁹ de Polotsk¹⁰. La source principale de sa biographie est sa *Vie*, écrite à la fin du XII^e siècle par un auteur inconnu.

Les champs d'activité de ces deux femmes étaient différents, mais elles se ressemblaient beaucoup. Toutes deux ont consacré leur vie au service de leur patrie. Elles firent tout leur possible pour que leur pays natal soit heureux et pour que la paix y règne.

Euphrosyne de Polotsk... Sans elle, on ne pourrait convenablement décrire le panorama de la vie spirituelle des Slaves de l'Est au XII^e siècle, ni l'histoire séculaire de la Biélorussie.

La future sainte naquit en 1110 dans une famille princière ; elle était la fille du fils cadet du Grand-Prince Vseslav de Kiev. On la baptisa Predslava. Dès son enfance elle entendit de ses parents les légendes sur les hauts-faits de leurs ancêtres.

⁷ Expression de J.-L.-C. Renaudin et Aimé-Désiré Charpentier dans leur *Histoire de France*, Larousse, 1896.

⁸ Jules Michelet, *Jeanne d'Arc*, Hachette, 1856, p. VIII.

⁹ On trouve en français deux graphies : une étymologique (Euphrosyne), l'autre francisée (Euphrosine). [NDLR]

¹⁰ Orthographe russe (*cf.* biélorusse Polatsk) d'une des plus anciennes villes slaves, mentionnée dès 862. En 1128, le grand-duc de Kiev Mstislav I^{er} s'empara de la principauté de Polotsk et exila les ducs Borisovitch à Byzance. Après avoir appartenu à la Lituanie (XIII^e s.), la ville fut définitivement rattachée à la Russie en 1772. Pendant la campagne de Russie, en août et en octobre 1812, ses environs furent le théâtre d'importants combats entre les forces françaises et l'armée de Finlande.

Predslava étudia à l'école de la cathédrale Sainte-Sophie¹¹ ou bien à la maison, ce qui était plus pratique. Elle était très douée, appliquée, pleine de capacités, ayant un large accès à toutes sortes des livres.

Mais l'enfance de Predslava ne se passait pas seulement au *térem*¹² paternel. Elle se rendait au marché, parlait souvent aux vendeurs, aux artisans. Et après le bruit, l'agitation de la vie quotidienne, elle gagnait les églises de Polotsk, fréquentant surtout la cathédrale Sainte-Sophie.

Jeanne d'Arc, au contraire, n'apprit ni à lire ni à écrire. Elle ne faisait que coudre et filer pour sa mère. Mais Jeanne était très dévote et allait souvent à l'église et aux lieux saints. Son village était à deux pas des grandes forêts des Vosges. De la porte de sa maison elle voyait le vieux bois des chênes. Les fées hantaient ce bois ; elles aimaient surtout une certaine fontaine près d'un grand hêtre qu'on nommait l'arbre des fées, des dames. Ces dernières ne pouvaient plus, disait-on, se rassembler à la fontaine, ayant été exclues pour leurs péchés. Jeanne naquit parmi ces légendes, dans ces rêveries populaires.

Predslava était très belle et instruite, ce qui provoqua d'innombrables visites des marieurs. Mais Predslava décida de se consacrer à la vie religieuse. Sans consulter ses parents elle prit le voile sous le nom d'Eufrossinia, Euphrosyne. Ce fut la première et la plus difficile épreuve de la jeune fiancée du Christ, mais elle réussit à persuader ses parents de la justesse de son choix.

La famille de Jeanne, après avoir appris que celle-ci allait prendre les armes et s'en allait avec les gens de guerre, essaya aussi de la marier, dans l'espoir de la ramener à des idées plus raisonnables, mais sans succès. On constate que les débuts de la vie glorieuse des deux femmes furent presque identiques : indépendance et choix d'une voie difficile.

Quelque temps après, Euphrosyne décida de quitter son couvent pour s'installer dans la cathédrale de Polotsk, afin d'être plus proche de ses livres et de la bibliothèque dont elle allait s'occuper pendant toute sa vie. À cette époque-là il était difficile d'écrire un livre. Cela exigeait non seulement de maîtriser l'art de lire et écrire, mais aussi de posséder des dons artistiques et une certaine force physique. Ce fut alors un véritable exploit pour Euphrosyne que de se donner à la tâche de recopier des livres. On vendait une partie des livres recopiés par Euphrosyne, et le produit de ces ventes était partagé aux pauvres.

Un jour, au cours d'un rêve, un ange la prit par le bras et l'emmena non loin de Polotsk où se trouvait l'église en bois de l'Assomption. Là-bas, l'ange dit à la religieuse : « Il faut que tu sois ici ! » Ce rêve se répéta trois fois, après quoi Euphrosyne se rendit à cet endroit sur le conseil qu'elle avait obtenu par ses prières dans la cathédrale Sainte-Sophie. C'est ainsi qu'Euphrosyne fonda un couvent de femmes, non loin de Polotsk.

C'est par Dieu aussi que la Pucelle apprit sa destinée. Les voix célestes lui ordonnaient de s'armer et d'aller combattre. D'abord elle pleura ; mais les voix insistèrent. Bien sûr, sa destinée était différente de celle d'Euphrosyne, mais le but était commun : défendre le pays, lui apporter la gloire et la liberté.

Dans les couvents de Polotsk, sous la direction d'Euphrosyne, fonctionnaient les *scriptoriums* d'où les œuvres se répandaient sur tout le territoire de la principauté de Polotsk et même au dehors. Dans un des couvents, la sainte ouvrit un atelier de peinture d'icônes afin d'en orner les temples de Polotsk.

Euphrosyne se consacrait aussi à l'activité pédagogique. Dans les écoles fondées par elle les enfants apprenaient le grec, le latin, la médecine, l'histoire. Elle donnait des leçons d'éloquence. Ses écoles étaient considérées comme en avance pour son époque en ce qui concernait le programme de la formation et les élèves dont la plupart étaient les enfants de simples citoyens.

Les gens auxquels Jeanne d'Arc avait affaire étaient des gens de guerre. Sans doute, ce n'étaient pas des enfants qu'on pouvait forcer à agir contre leur gré, les faire obéir. Mais elle sut le faire, parce que son attitude envers l'armée était différente. La seule chose qu'un capitaine exigeait

¹¹ La cathédrale Sainte-Sophie, édifiée au XI^e siècle, fut maintes fois reconstruite jusqu'au XVIII^e siècle ; de style baroque, elle conserve des vestiges de fresques du XI^e siècle.

¹² Dans l'ancienne Russie, haute et grande demeure au toit très incliné, où l'on vivait au premier étage, généralement entourée de vastes dépendances.

du soldat était la bravoure. Pour Jeanne, chaque guerrier était, avant tout, un Français, un compatriote, qui pouvait et devait vaincre au nom de Dieu et du roi. Elle faisait confiance à l'esprit combatif de ses soldats, à leur intrépidité. Elle marchait toujours en tête. Faut-il s'étonner alors que les soldats l'aient adorée, l'aient suivie dans les circonstances les plus dangereuses ?

Euphrosyne de Polotsk était non seulement la commanditaire du temple de l'Assomption, mais aussi la conseillère et l'inspiratrice du bâtisseur Ioanne. Car pour Euphrosyne et ses contemporains chaque temple était l'image et le modèle de l'univers, l'incarnation de la beauté et de l'harmonie.

Au nom de la vénérable Euphrosyne de Polotsk est attachée la création de la célèbre croix d'or aux six armes, dite « Croix de sainte Euphrosyne », par le maître de la ville : Lazare Bogcha. Cette croix, chef-d'œuvre de joaillerie, fut créée et présentée à l'église du Saint-Sauveur en 1161. C'était une sorte d'arche servant à la conservation de reliques chrétiennes de Constantinople et de Jérusalem. La croix est aussi un monument précieux de la littérature de l'ancienne Biélorussie : la courte inscription sur son revers indique le nom du joaillier créateur et précise qu'elle a été faite pour le temple de l'Assomption. Un long texte apporte également des informations historiques très intéressantes. La relique a survécu à des siècles de turbulences jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, quand elle a mystérieusement disparu, lors de l'évacuation du musée en 1941, très probablement volée. Faut de retrouver la relique, le Gouvernement biélorusse a commandé à l'artiste Nicolas Kouzmitch une copie de celle-ci, bénite par le Métropolite Philarète en 1997 et qui est désormais montrée en l'église Sainte-Euphrosinia à Polotsk, au mois de juillet, en présence de hauts membres du clergé.

Euphrosyne exerçait une très grande influence sur la politique de Polotsk. À travers les réunions du *vetché*¹³ elle donnait un avis de poids sur l'invitation des princes étrangers à Polotsk et sur la nomination des évêques.

Quant à Jeanne, après la délivrance d'Orléans, tout le monde voyait en elle non seulement une guerrière, mais aussi un guide sage et digne de confiance. Le roi fut couronné grâce à elle. On la consultait sur tout, on voulait avoir son opinion à tout propos. On lui demandait qui elle considérait comme le vrai pape (il y en avait encore deux). Que deviendrait le pouvoir du roi si cette jeune fille commençait à jouer le rôle qu'on lui assignait de tout côté ? Tandis qu'Euphrosyne ne courait aucun danger, la popularité de Jeanne était un vrai péril pour sa vie.

À Polotsk la situation politique était très compliquée. Mais Euphrosyne faisait tout son possible pour résoudre les problèmes. Grâce à son action et à sa fermeté tout s'arrangeait. Elle comprenait bien que les périodes d'accalmie ne dureraient guère, ce qui la décida à accomplir un pèlerinage en Terre Sainte. Tous lui demandèrent de rester. Mais la vénérable Euphrosyne répondit qu'elle allait prier pour eux et pour tous ses compatriotes. Enfin, elle partit accompagnée de sa cousine et de son frère.

C'est dans sa famille que Jeanne, elle aussi, avait trouvé celui qui eut le premier foi en elle : son oncle sans qui la France n'aurait pas été sauvée et libérée des Anglais.

Enfin, Euphrosyne avec ses compagnons arrivèrent à Jérusalem où elle s'installa au couvent de la Sainte-Vierge. Elle pria pour qu'il lui fût permis de mourir dans la ville sainte. Quelque temps après Euphrosyne tomba malade. Sa *Vie* raconte que Dieu envoya un ange à Euphrosyne annonçant que ses prières avaient été entendues et qu'au ciel on l'attendait déjà. Au bout de 24 jours elle parut devant Dieu. C'était peu après 1167. Sa cousine et son frère l'enterrèrent et regagnèrent leur Patrie.

Mais les reliques de la Sainte voyagèrent beaucoup. Son corps, après la conquête de Jérusalem par Saladin en 1187, fut transporté par les moines à Kiev et déposé dans la Laure des Grottes. Et ce n'est qu'au mois de mai de 1910 que les reliques de la sainte revinrent dans sa ville natale de Polatsk, au couvent de l'Assomption.

Souvent les reliques des Saints possèdent une force miraculeuse. À ce qu'on dit, au couvent de l'Assomption demeurait une religieuse gravement malade, souffrant de l'estomac. Le médecin n'espérait plus la guérir. Les reliques d'Euphrosyne se trouvant au couvent, cette

¹³ Assemblée des habitants des villes. C'était à la fois un conseil municipal, une haute cour de justice et un parlement.

religieuse demanda à être emmenée au temple, où elle embrassa la main de la Sainte. Après quoi la sœur se sentit beaucoup mieux et put même se déplacer sans aide. Le docteur fut stupéfait et déclara qu'il s'agissait d'une guérison surnaturelle.

Après la mort, il ne resta rien de Jeanne. Mais, de son vivant, si elle n'avait guéri personne, elle était reconnue pour avoir le don de prophétie. La première prédiction qui lui échappa se vérifia à l'heure même. Un homme qui la vit et la trouva belle, exprima brutalement son mauvais désir, en jurant le nom de Dieu à la manière des soldats. « Hélas ! dit-elle, tu le nies, et tu es si près de la mort ! » Il tomba à l'eau un moment après et se noya. Cela inspira encore l'étonnement et une sorte de crainte.

Condamnée comme hérétique et relapse par un tribunal ecclésiastique, fille du peuple, incarnation du patriotisme, gloire religieuse canonisée en 1920, Jeanne d'Arc ne cessa d'ailleurs d'être « utilisée » jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, où la Jeanne patriote chassant l'envahisseur s'opposait à la Jeanne vichyste, victime des Anglais.

On dit souvent que l'histoire moderne commence à compter de la mort de la Pucelle. C'est vraiment au bûcher d'Orléans que finit le Moyen Âge, mais là aussi que commencent les Temps Modernes. Sa mort même fut une victoire pour la France.

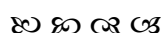
Euphrosyne, elle aussi, laissa un bon souvenir dans l'âme du peuple. Elle fut la première Biélorusse à être canonisée et reste l'une des rares saintes vierges à être vénérée en Russie et en Biélorussie. Plus de huit siècles nous séparent de la vie d'Euphrosyne de Polotsk. Il n'est donc pas étonnant que les informations sur sa vie soient peu nombreuses, mais elles permettent de voir et de comprendre la portée de la personnalité éminente de cette sainte. De ses travaux pleins d'abnégation résulta un grand essor culturel sur la terre de nos ancêtres. Leur diversité et leur fécondité augmentaient l'autorité de la principauté de Polotsk et de tout le pays. Son exemple inspirait ses contemporains. Elle donna une grande ampleur à l'expansion de la culture écrite. Se trouvant au centre de la vie spirituelle de la principauté de Polotsk, elle réunissait sans cesse autour d'elle des gens de talent et jouait le rôle de mécène.

C'est à sa demande que le maître Ioanne éleva l'église de l'Assomption de Polotsk, considérée comme un exemple parfait de l'école architecturale de Polotsk.

Son influence sur la politique de Polotsk était assez importante. Elle condamnait les guerres intestines entre les princes, comprenant que les luttes fratricides pouvaient conduire la Patrie à sa perte. La vie pieuse d'Euphrosyne, son abnégation infinie favorisait l'essor des vertus chrétiennes dans le peuple biélorusse. Euphrosyne devint une des premières femmes canonisées sur le territoire des Slaves de l'Est.

De nos jours tout le monde garde le souvenir de la vénérable patronne de la Biélorussie. Pour preuve de sa popularité en Biélorussie, mentionnons que, outre l'église de Polotsk qui lui est dédiée, un établissement scolaire de la ville porte son nom, ainsi qu'à Retchitsa une chapelle. Elle est honorée également à l'étranger : en Amérique du Nord, à Toronto l'église dédiée à Euphrosyne de Polotsk fut la première église biélorusse ; aux États-Unis, à South River près de New York, on trouve une église de la Sainte, ainsi qu'à Londres.

D'ailleurs, Euphrosyne de Polotsk a la particularité d'être reconnue sainte par les Orthodoxes mais aussi par les Catholiques, qui lui consacrent une fête locale, à la date du 23 mai.



Le monde anglophone et la littérature anglaise vus des *Cahiers de la quinzaine*

Laurent Gamel, Lycée Joseph-Desfontaines, Melle
Romain Vaissermann, Lycée Cézanne, Aix-en-Provence

Péguy n'avait appris à l'école qu'une langue étrangère – l'allemand – et l'anglais lui resta une langue inconnue ; peut-être est-ce pour cette raison qu'il use peu d'anglicismes, en moins grand nombre, en tout cas, que ne le fait son époque¹⁴. Jamais Péguy n'écrivit sur la littérature anglaise plus longuement que par deux phrases jetées sur le papier.

Péguy connaissait du monde anglophone ce dont la Presse parlait, car il en était peu question dans l'apprentissage reçu par Péguy au collège, au lycée, en classes préparatoires, à l'École normale, à la Sorbonne. Certes, au Collège de France, Henri Bergson évoquait le théoricien du pragmatisme William James, mais l'Angleterre en elle-même n'intéressait guère les étudiants en philosophie d'alors. Péguy lecteur de la Presse lisait plus volontiers les informations venant de Prusse, voire de Russie.

Pourtant, gérant des *Cahiers de la quinzaine*, Péguy a consacré plusieurs de leurs 229 numéros à l'Angleterre, grâce à quelques relations qui connaissaient bien l'anglais. Pour comparaison, précisons que deux *Cahiers* seulement sont traduits du russe et qu'aucun *Cahier* n'est traduit de l'allemand, sauf erreur de notre part.

Nous avons choisi d'examiner en particulier la personnalité de Mangasar Mugurdith Mangasarian, un des auteurs les plus curieux qu'ait publiés Péguy, et la contribution de Charles-Marie Garnier, ami de Péguy, qui donna aux *Cahiers* ni plus ni moins que la traduction des *Sonnets* de Shakespeare, entreprise de taille souvent remise sur le métier par les traducteurs français au cours du XX^e siècle.

I. *Cahiers* sur le monde anglophone

Sans prétendre à l'exhaustivité, présentons d'abord trois œuvres touchant de plus ou moins près les Anglais et parues aux *Cahiers de la quinzaine* en différentes années.

1902. Les frères Jean et Jérôme Tharaud publie *Dingley, l'illustré écrivain*, cahier III-13 paru le 12 avril 1902 : il y est question de la guerre du Transvaal. Le texte proprement dit, dédié « à la mémoire de Mr. Cecil Rhodes »¹⁵, figure aux pages 9-79. Michel Leymarie l'a analysé avec brio dans son article « *Dingley, l'illustré écrivain* et l'impérialisme anglais »¹⁶.

1904. Charles Péguy publie *Un essai de monopole* et, dans le même cahier VI-4, l'étude de Raoul Allier sur *L'Enseignement primaire des indigènes à Madagascar*¹⁷. Il y est question des Anglais à plusieurs reprises. Aux pages 21-25 sont mentionnés la Société des Missions de Londres et l'apprentissage de l'anglais à Madagascar ; à la page 33 est évoqué le budget de ladite Société des Missions et des Quakers ; aux pages 117-118 est décrite l'attitude des Anglais face à l'éthiopianisme.

1906. Le lieutenant-colonel en réforme Georges Picquart publie *De la situation faite à la défense militaire de la France*¹⁸. Un chapitre, daté du 20 août 1905, décrit « L'armée anglaise », aux pages 26-30. Le texte en avait déjà été publié dans *L'Aurore*.

¹⁴ Très « Belle Époque », « interview » figure ainsi dans le CQ VII-6, p. 60 ; « boycottage » est cité par Jean-Pierre Dubois-Dumée dans *Solitude de Péguy*, Plon, 1946, pp. 13-14 ; « meeting » figure dans la *Chanson du roi Dagobert*, qui fait un large usage des rimes en -er, mais aussi en C 632 (« meetingues ») et 663. – Nous avons relevé en tout une quarantaine d'anglicismes dans le lexique péguien, prose et poésie mêlées. Nos listes attendent d'être exploitées.

¹⁵ Page 3. – Cecil John Rhodes (1853-1902), homme d'affaires britannique, fut Premier ministre de la colonie du Cap en Afrique du Sud et fonda la... Rhodésie. – C'est un cahier blanc, tiré à 3000 exemplaires, de 88 pages.

Sa devise personnelle « *So much to do, so little time...* » (« si peu de temps pour tant à faire... ») fit le tour du monde.

¹⁶ *Littérature et nation*, Tours, n° 13, 1994, pp. 69-81.

¹⁷ Cahier VI-4, 8 novembre 1904, 3000 exemplaires, 232 pages.

¹⁸ Cahier VII-13, 11 mars 1906. Jaune, 2013 exemplaires, 108 pages.

La moisson est effectivement faible. Pourquoi donc l'éditeur Péguy choisit-il de publier des traductions de l'anglais ? Pour y répondre, il convient d'examiner les cahiers en question.

II. Cahiers de littérature anglaise

Nous suivrons l'ordre chronologique dans cette partie.

Mars 1904

M. M. Mangasarian, trad. Jean Leclerc de Pulligny, *Le Monde sans Dieu*¹⁹. *A New Catechism*, V-11, 1^{er} mars 1904. 2000 ex., 196 pages. Pages de l'introduction de George Jacob Holyoake (Eastern Lodge, Brighton, 20 octobre 1902) : 7-9 ; pages du texte : 10-134.

Mangasar Mugurdith Mangasarian (1859-1943), arménien d'origine, est, quand paraît ce *Cahier*, « orateur de la Société de libre pensée religieuse de Chicago »²⁰. C'est à peu près tout ce que les péguistes savaient de cette personne jusqu'ici. Nous reviendrons sur cette étonnante personnalité ci-après. Nous intéressent ici son livre, déjà publié successivement à Chicago (Open Court Publishing Company) et Londres (Rationalist Press Association), avec succès : plusieurs milliers d'exemplaires en Angleterre après quelques semaines de vente. En France, sa traduction française connaît aussi un certain succès : peu avant que le *Cahier* sorte une édition chez Cornély²¹, et peu après la parution du *Cahier* une deuxième édition, avec préface du député socialiste au Parlement belge Émile Vandervelde (1866-1938)²², édition couronnée de succès²³.

Péguy lui-même ne tarit pas d'éloge : il écrit du *Monde sans Dieu* qu'il est « l'essai le plus intéressant dû dans ce genre à l'initiative privée »²⁴ ; il désigne son auteur avec respect en 1907 : « mon cher monsieur et collaborateur »²⁵, avant de brusquement virer : Mangasarian n'est plus fin 1908 que « celui qui nous méprise le plus »²⁶.

Mais le cahier est aussi l'œuvre de son traducteur. C'est grâce à lui que Péguy a édité Mangasarian. Il s'agit de Jean Leclerc de Pulligny (1858-1934), qui avec son épouse Théodora²⁷ habitaient au 2, avenue Rembrandt au Vésinet (« Seine-et-Oise »), déménagèrent en 1905 au 18, rue de Fleurus (Paris, VI^e), vécurent ensuite au 30, rue Notre-Dame-des-Champs (VI^e), avant de s'installer au 4, cité Vaneau (VII^e) en 1912. Fils de Félix-Augustin Leclerc de Pulligny²⁸, Jean-Marie-Félix Leclerc de Pulligny fut ingénieur en chef des ponts et chaussées, secrétaire du Comité des arts et manufactures et de la Commission d'hygiène industrielle au ministère du Travail, président de l'Union de libres penseurs et de libres croyants pour la culture morale (créée en 1907), délégué de l'Office du Travail, directeur de la Mission française d'ingénieurs aux États-Unis²⁹, Chevalier en 1907 et Officier en 1912 de la Légion d'honneur. Ses livres à la BnF ne sont pas nombreux, des tirés à part pour l'essentiel³⁰, et le *Monde sans Dieu* fut le seul ouvrage qu'il traduisit.

¹⁹ Flammarion, probablement irrité de la reprise de ce titre, a fait insérer dans l'édition du livre chez Cornély un entrefilet indiquant l'existence de l'œuvre *Le Monde sans Dieu. Dernier mot de tout*, de Hippolyte Barnout.

²⁰ *Lecturer of the Independent Religious Society of Chicago* (A 1284).

²¹ A 1285.

²² 143 pages, in 16. On en trouve un compte rendu (d'abord paru dans *Le Peuple* de Bruxelles le 9 mars 1904) dans le *Cahier de la quinzaine* (pp. VII-X).

²³ 6^e mille atteint en 1907, lors d'un tirage (128 pages in 18).

²⁴ *De la situation faite au parti intellectuel*, 2 décembre 1906, B 565.

²⁵ *Un poète l'a dit*, 1907, B 829.

²⁶ *Deuxième élégie XXX*, septembre 1908, B 975.

²⁷ Née Lucassen, épousée le 21 janvier 1884 à Vernon, dans l'Eure.

²⁸ Prétendu vicomte selon certains, Félix-Augustin Leclerc de Pulligny (1821-1893) est le bienfaiteur du canton d'Ecos (dans l'Eure), dont il fut maire.

²⁹ 2521 Whitehall Building, 17 Battery Place, New York City.

³⁰ Leclerc de Pulligny a discoursé sur le « Canal maritime de Manchester » (1892) au quatrième Congrès international de navigation intérieure (Manchester, 1890), a écrit une *Note sur les marées de la Méditerranée et le marégraphe de Marseille* (Marseille, impr. Barlatier et Barthelet, 1891) et *Le Congrès des ingénieurs à l'Exposition de San-Francisco et l'achèvement du*

Il collabora aux cahiers IV-9 (janvier 1903), rapportant certains événements liés à la grève générale des mineurs sous le nom transparent de Jean le Clerc, et V-7 (janvier 1904), à propos de la grève d'Armentières. Il prévoyait en 1902-1907 de publier un cahier sur les *Poisons industriels* qui vit finalement le jour dans le cadre d'une *Hygiène industrielle générale*³¹.

Il souscrivit à la commandite des *Cahiers* en 1905.

Tout cela explique la grande majorité de ses lettres aux *Cahiers* : entre 1903 et 1914, 94 pièces³² ! Le 13 octobre 1903, première mention de *A New Catechism* dans sa correspondance. Le 28 décembre 1903, il annonce que Cornély est aussi intéressé par la publication du livre. Le 21 février, il se réjouit que l'impression touche à sa fin. Le 7 mars, il juge la préface de Péguy fortement pensée mais un peu longue et loin du sujet ; il annonce qu'il va écrire à Mangasarian. Le 10 mars, il fait envoyer le cahier au docteur Félix Dreyfus-Rose et à Georges Etber³³, à titre de propagande. Le 18 avril, il remarque un compte rendu élogieux du socialiste Émile Chauvelon, professeur de lettres au lycée Saint-Louis, et deux pages d'extraits dans la *Semaine sociale*.

Octobre 1904

Israël Zangwill, *Chad Gadya !*, trad. Mathilde Salomon, VI-3, 25 octobre 1904. Blanc, 3000 ex., 148 pages. Pages d'introduction : 3-4 ; du texte de Péguy : 7-45³⁴.

L'« écrivain anglais » Israël Zangwill (1864-1926) eut un destin européen : né dans le quartier juif de Londres, deuxième enfant d'une famille de cinq, son père était letton et sa mère, polonaise. Enfant terrible du judaïsme, rêveur et homme d'action, pessimiste et humaniste, il fut instituteur puis journaliste. Ami et collaborateur de Théodore Herzl, il fonde la *Jewish Teritorial Organization* en 1905. Auteur fécond, il est d'abord connu comme humoriste et surnommé le « Dickens juif » : *Mereby Mary Ann* (1893)³⁵, *Children of the Ghetto*, *Ghetto Tragedies*, *The King of Schnorrers*, *Dreamers of The Ghetto* (1898) – qui se clôt sur la nouvelle *Chad Gadya !* où un jeune écrivain au talent déjà reconnu, riche, venant de Vienne pour rendre visite à ses parents juifs de Venise, arrive chez eux la nuit de la Pâque, au moment du repas rituel. À la fin du repas, comme se termine aussi le chant ancestral *Chad Gadya !*, le fils prodigue se noie volontairement dans le canal.

À l'époque de Péguy, peu de traducteurs abordent l'œuvre de Zangwill : A. Hartog traduisit « L'aïeule qui viole le Sabbat », un extrait de *Chad Gadya !* dans *Le Temps*, en 1902 ; Marie Girette traduisit diverses nouvelles pour la *Revue bleue* à la Belle Époque³⁶. Cette même

Canal de Panama (tiré à part des *Mémoires de la société des ingénieurs civils de France*, 1927). Comme journaliste scientifique, il a collaboré au *Marseille médical* (tiré à part de la « Création d'un service départemental de désinfection » écrit avec le docteur Auguste Queirel, impr. Barlatier et Barthelet, 1893), à la *Revue de photographie* (tiré à part des « Objectifs d'artiste, pratique et théorie des objectifs et téléobjectifs anachromatiques » écrit avec le polytechnicien Constant Puyo, Photo-Club de France, 1906 puis Montel, 1924) ou à la *Presse médicale* (n° 42, 27 mai 1922, tiré à part de « L'exercice des alités ou la Clinicinésie » écrit avec les docteurs Paul Desfosses et Alfred Martinet, Masson, 1922 ; n° 78, 30 septembre 1925, tiré à part de « Pour les médecins automobilistes : le pouls au chronographe », Masson, 1925).

³¹ Écrite avec l'inspecteur du travail Pierre Boulin, le docteur Maurice Courtois-Suffit (1861-194.), le docteur Charles Lévi-Sirugue et le médecin biologiste Jules Courmont (1865-1917) ; parue en 1908 chez Baillière (A 1716 ; B 643) comme septième volume du *Traité d'hygiène* de Paul-Camille-Hippolyte Brouardel et Ernest Mosny (2^e éd. : 1927).

³² Jacques Viard a le premier montré l'intérêt de cette correspondance dans « Prophètes d'Israël et annonciateur chrétien », *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, 1973, pp. 333-380.

³³ Anagramme de Georges Béret, collaborateur de *La Revue Socialiste*, directeur des *Annales politiques et littéraires*, docteur en droit, laïciste.

³⁴ Léon Daudet se plaint de la « préface trop longue mais par ailleurs intéressante [!] de M. Charles Péguy » (« Le pessimisme juif », *La Libre Parole*, 29 septembre 1907, article porteur de la mention « vu » de la main de Péguy). Dans ce texte que Péguy intitule *Zangwill* il est question, conformément à ce qui est une habitude de Péguy, de tout sauf de Zangwill : de Renan et de Taine pour l'essentiel.

³⁵ Nouvelle, Londres, Tait, 1893 (rééditions) ; comédie, New York, The Macmillan Company, 1904 (rééditions).

³⁶ « Le polisseur de verres » [*Rêveurs du Ghetto*] à la *Revue bleue*, en novembre 1909, p. 592-628-652 (nous ne donnons, pour économiser la place des notes, que les premières pages, les nouvelles paraissant en feuillets) ; « Joseph le

Marie Girette, après la Première Guerre mondiale, présentera dans la *Revue bleue* « Israël Zangwill », puis « Un grand écrivain étranger : Israël Zangwill »³⁷.

Peu de critiques présentent alors Zangwill au public français : Ivan Strannik³⁸ dans « The Mantle of Elijah »³⁹ et Augustin Filon dans « L'œuvre littéraire et sociale d'Israël Zangwill » et « Israël Zangwill »⁴⁰. C'est sans doute la raison pour laquelle il faudra attendre l'année 1994 pour que reparaisse d'Israël Zangwill les *Rêveurs du ghetto* – et donc *Had Gadya*, c'est sa nouvelle transcription – en deux tomes et dans une nouvelle traduction, due à Marie-Brunette Spire⁴¹. Mais qui est donc la traductrice à laquelle Péguy recourt ?

C'est mademoiselle Mathilde Salomon (1837-1909), née à Phalsbourg, fille de Léopold Salomon (1813-1900), boucher de son état, et d'Élise Hélène Aron (1814-1874). Les deux frères Calmann-Lévy, les familles de financiers Weill et Lazard sont originaires de la même communauté juive de Phalsbourg, où Louvois autorisa dès la période située entre 1680 et 1691 deux familles juives à s'installer⁴².

Mathilde Salomon, aînée de dix enfants, fut une éducatrice et une pionnière de l'éducation féminine qui se forma d'abord en obtenant le seul titre accessible alors à une femme : le brevet supérieur. En 1855, elle monta à Paris, où elle assista déguisée, dit-on, à des cours réservés à la gent masculine – pas à des cours de langues anciennes en tous les cas : peut-être des cours de langue anglaise, ou d'histoire. Elle commença à enseigner dès 1858, tantôt donnant des cours particuliers, tantôt exerçant comme institutrice dans de modestes institutions, parfois privées. En 1872, patriote choquée par l'occupation de l'Alsace et surtout de sa Lorraine natale, elle opte pour la nationalité française. Le tournant de sa vie se produit en 1883, quand un ami normalien, Raoul Frary, lui fait rencontrer Frédéric Passy et Michel Bréal, qui venaient, pour rivaliser avec l'enseignement congréganiste, de créer l'École alsacienne, destinée aux garçons, et le Collège Sévigné, dont la directrice, Marie-Joséphine de Marchef-Girard (1827-?), venait de quitter la direction pour devenir Inspecteur général... On propose à Mathilde Salomon la direction du Collège Sévigné ; elle accepte⁴³. Elle habitera désormais et mourra même au 10, rue de Condé, dans le VI^e arrondissement. Mieux : le Collège, institution célèbre par son esprit de liberté et de modernisme, devient sa propriété en 1887, qu'elle transmettra généreusement par son testament à son successeur : Thérèse Sance (1876-1945). Les enseignants qu'elle emploie sont Paul Dupuy (qui travaille au Collège de 1885 à 1925), Frédéric Rauh, le philosophe Alain qui le remplace à sa mort en 1908, Salomon Reinach, Désiré Roustan (1898-1920), Charles Salomon (1902-1936), Albert Thomas, mais aussi Blanche Raphaël, que connaissent bien les péguistes.

En 1892, Mathilde Salomon est la première femme à siéger au Conseil supérieur de l'Instruction publique ; en octobre 1906 elle est la première femme nommée Chevalier de la Légion d'honneur à titre civil.

Comment fit-elle la connaissance de Péguy ? Elle avait été dreyfusarde, et membre du Comité central de la Ligue des Droits de l'Homme jusqu'en 1900. C'est probablement l'Affaire qui rapprocha de ses origines juives Mathilde Salomon, autrement agnostique et laïciste, au point de lui faire traduire Zangwill. Catherine Nicault pense que c'est Gaston Raphaël qui lui présenta Péguy⁴⁴. Nous n'en sommes pas convaincus : Gaston Raphaël a travaillé au Collège, mais assez tard : de 1908 à 1914... Nous pensons plutôt à Robert Dupouey, normalien (promotion 1898), agrégé de lettres en 1903 (sous le prénom de Charles) et professeur de lettres au lycée Michelet

Rêveur », janvier 1910, p. 33-72-111-134-167 ; « La tombe anticipée », octobre 1910, p. 449-483 ; « Incurable » [*Tragédies du Ghetto*], décembre 1911, p. 804-810 ; « Uriel Acosta » [*Rêveurs du Ghetto*], 1912, p. 591-626-657-684.

³⁷ Respectivement août 1926, p. 167 et septembre 1926, pp. 517-519.

³⁸ Pseudonyme de la romancière et traductrice Anna Mitrofanovna Anitchkova (1868-1935).

³⁹ *Revue bleue*, 8 décembre 1900, p. 831.

⁴⁰ Respectivement dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 novembre 1909, pp. 347-372 et au *Journal des débats*, janvier 1910.

⁴¹ Complexe, « L'heure furtive », 1994 et 2000.

⁴² Antoine Schrub, *Phalsbourg*, Musée de Phalsbourg, 2000.

⁴³ A 1396.

⁴⁴ Catherine Nicault, « Mathilde Salomon », *Archives juives*, n° 37-1, 1^{er} semestre 2004, pp. 129-134. – Article qui synthétise très utilement Marthe Lévêque, *Mathilde Salomon*, Saint-Germain-lès-Corbeil, impr. F. Leroy, 1911.

puis Louis-le-Grand, qui dirigera l'École Pratique de l'Alliance française après la Première Guerre mondiale. Dupouey revenait d'un long séjour aux États-Unis (1903-1904), où il avait donné un vaste cycle de conférences et où il avait notamment été le premier boursier du Cercle français de l'Université d'Harvard et chargé de cours à l'Université de Californie à Berkeley⁴⁵. Il deviendra en 1914 membre de la Société des américanistes de Paris.

C'est en 1903-1904 que Mathilde Salomon écrit ses lettres aux *Cahiers*, cinq en tout⁴⁶. Elle présente à l'abonné Robert Dupouey sa traduction de Zangwill, vers le 20 août 1903, pour parution aux *Cahiers*⁴⁷ ; le 2 février 1904, elle s'inquiète de la date de parution et demande à Péguy, pour être fixée, au moins une date approximative. Peu satisfaite de la réponse apparemment, elle veut envoyer Mlle Dupouey, fille de Robert Dupouey, reprendre son manuscrit le 6 février 1904 mais Péguy répond qu'il « ira la voir aussitôt rétabli ». Le 26 avril, elle explique à Péguy que Pierre Mille, chargé des traductions de Zangwill en France, autorise la parution de la traduction de *Chad Gadya* ; que, comme traduire autre chose de Zangwill – des « romans fort longs » – aurait moins d'intérêt, elle est prête à donner encore un ou deux chapitres des *Dreamers of The Ghetto*. Enfin, le 10 octobre 1904, questionnée par Péguy, elle donne quelques maigres renseignements biographiques et bibliographiques sur l'auteur. Péguy remercia chaudement la traductrice de lui avoir confié l'édition de cette œuvre⁴⁸.

Lorsque Péguy tenta de trouver du travail pour son ami Jules Isaac qui voulait devenir répétiteur à Paris, Mathilde Salomon, qu'il avait sollicitée, lui répondit n'envisager « ni augmentation ni modification de son personnel pour cette année scolaire »⁴⁹.

Péguy eut un certain courage éditorial à publier une œuvre d'un auteur peu connu alors, traduit par une femme certes connue, mais non point comme traductrice⁵⁰. Son courage fut récompensé : « [...] répandu dans les milieux juifs, *Chad Gadya* eut une influence considérable. Il agit à la manière d'un retour, d'une conversion. », écrit André Spire dans *L'Univers israélite*⁵¹ en 1926. D'ailleurs Mathilde Salomon avait des amis sionistes, notamment deux juifs russes : Yehuda Tchernoff (1873-déportation) ; Myriam Schach (1867-1956), agrégée d'allemand.

En dehors de la communauté juive, le public resta plutôt indifférent⁵². Mais c'est bien dans le droit fil du *Cahier* de Mathilde Salomon que paraîtra un second *Cahier* consacré Zangwill...

***A parte* : Julia-Blanche Raphaël**

Mathilde Salomon est la tante de Marcel Bernard, celui-là même qu'épousera Blanche Raphaël⁵³. Celle qui fut longtemps appelée chez les péguistes l'*Innominata* est née en 1878,

⁴⁵ Page 251 de Louis V. Gofflot et Jules Claretie, « Le théâtre au collège du Moyen-Âge à nos jours », dans Bibliographie des ouvrages traitant des représentations théâtrales dans les collèges, *Champion*, 1907 ; Federation of French Alliances in The United States and Canada; *Le Cinquantenaire. 1902-1952*, États-Unis, 1952, p. 33.

⁴⁶ CORCQ-IV-94, Inv. 5304 à 5308.

⁴⁷ Page 442 de Géraldi Leroy, « Correspondance Charles Péguy – Jules Isaac », *BACP* 96, oct.-déc. 2001, pp. 436-482.

⁴⁸ A 1451.

⁴⁹ 1905-1906 ; lettre de Charles Péguy à Jules Isaac du 20 juillet 1905 reproduite p. 464 de Géraldi Leroy, « Correspondance Charles Péguy – Jules Isaac », art. cité.

⁵⁰ Mathilde Salomon a peu publié : outre une étude parue dans la *Revue des jeunes filles* sur la peintre Rosa Bonheur et divers articles sur l'enseignement (on trouve d'elle à la BnF un rapport intitulé « Complément pratique de l'éducation morale des jeunes filles... » pour préparer l'exposition universelle de 1900, s. l. n. d., et une conférence à la Société pour la propagation des langues étrangères en France : « De la part des femmes dans la propagation des langues vivantes », à l'hôtel des Sociétés savantes, 1894), on retiendra ses *Premières leçons d'Histoire de France*, L. Cerf, 1884 (224 pages) et *À nos jeunes filles. Lectures et leçons familières de morale*, 2^e éd., L. Cerf, 1896 (144 pages).

⁵¹ André Spire, « La renaissance juive en France », *L'Univers israélite*, 5^e année, n° 46, 24 décembre 1926, pp. 485-487.

⁵² Le 31 juillet 1909, Georges Grappe dans *L'Opinion* indique simplement en passant la parution de *Chad Gadya* ! aux *Cahiers de la quinzaine*. (« Un écrivain anglo-juif, Israël Zangwill », article « vu » de Péguy).

⁵³ Robert Burac, *Charles Péguy, la révolution ou la grâce*, Laffont, 1994, p. 250 ; d'après *FACP*, n° 175, mars 1972, p. 5 et *FACP* 185, mars 1973, p. 4. – Mathilde Salomon n'est pas la tante de Gaston Raphaël (le frère de Blanche Raphaël ; B 1592).

fille de Félix Raphaël, qui donna un temps des cours d'allemand puis travailla chez Ollendorff et à *La Grande Revue*⁵⁴, et sœur de Gaston Raphaël, professeur d'allemand qui avait fait connaissance de Péguy par Albert Lévy vers 1896. Elle fut agrégée d'anglais en 1903, à une époque où les femmes à l'agrégation d'anglais sont rares : 2 sur 8 en 1901 ; 1 sur 6 en 1902 ; 2 sur 8 en 1903 – dont mademoiselle Julia Raphaël ; 3 sur 10 en 1904 – dont mademoiselle Marie Cordelet⁵⁵...

Mentionnée dans la gestion des *Cahiers* dès 1902, elle souscrivit à la commandite des *Cahiers* en 1905 et donna quelques cours d'anglais à Germaine et Pierre Péguy à partir de 1907 inclus. Mais elle n'enseigna l'anglais que de façon épisodique d'abord, demandant une « délégation » quand la situation financière familiale l'exigeait ; ainsi, en septembre 1907, Péguy rencontre Joseph Reinach pour obtenir ce délai nécessaire à son repos. Il semble que sa santé résistât mal à l'exercice de ce métier, ce qui était aussi, paradoxalement, le cas de Mathilde Salomon.

Après avoir habité au « Cercle Amicitia », 12, rue du Parc-Royal, Paris III^e, Blanche épousa le 30 juillet 1910 Marcel Bernard, « commerçant à la tête d'une affaire »⁵⁶. Cinq lettres d'elle aux *Cahiers* sont conservées pour la période allant de 1906 à 1910. L'adresse du couple était le 4, rue Valentin-Haüy dans le XV^e arrondissement.

Si elle n'a pas laissé grand souvenir chez ses élèves, c'est sans doute parce qu'elle n'enseigna au collège Sévigné, chargée de cours d'agrégation, qu'en 1911-1912. Elle est morte vers 1969.

Décembre 1906

Charles-Marie Garnier, *Les Sonnets de Shakespeare, essai d'une interprétation en vers français, I*, VIII-7, 23 décembre 1906. Vert, 715 ex., 96 p. Pages d'introduction : 5-12 (avec fac-similé du frontispice de l'édition de 1623, obtenu grâce à Sidney Lee, auteur de la plus récente *Vie de Shakespeare*) ; pages du texte : 13-86.

Charles-Marie Garnier, *Les Sonnets de Shakespeare, essai d'une interprétation en vers français, II*, VIII-15, 31 mars 1907. Vert, 1715 ex., 108 p. Pages d'introduction (avec portrait par Martin Droeshout en 1623) : 101-112 ; pages du texte : 113-192.

Ces deux cahiers sont dédiés à Émile Legouis (1861-1937), professeur à la Sorbonne, spécialiste de William Wordsworth, déjà traducteur de *Morceaux choisis de littérature anglaise*, de l'intégralité des *Contes de Canterbury*⁵⁷.

On ne présentera pas William Shakespeare mais plutôt Charles-Marie Garnier (21 mai 1869, Chartres – 6 août 1956, Paris). D'origine protestante, il fut professeur agrégé d'anglais à Bar-le-Duc puis Rouen, et obtint, avec Félicien Challaye, une des cinq bourses mises à la disposition de l'État par la fondation Albert Kahn pour que cinq agrégés fassent, séparément, le tour du monde en deux ans. Il en tirera des intérêts internationaux⁵⁸ et deviendra d'ailleurs le secrétaire du *Cercle des voyageurs autour du monde* ou société *Autour du Monde*. Professeur de lycée à Janson-de-Sailly (Paris) à partir de 1901, puis à Condorcet, Henri-IV et Louis-le-Grand après la Première Guerre mondiale et jusqu'en 1922⁵⁹. Il est nommé à sa retraite Inspecteur général de l'Instruction publique. Il fera partie en 1924 des souscripteurs aux *Mélanges offerts à M. Charles Andler par ses amis et ses élèves*⁶⁰.

⁵⁴ CACP 27, 1980, p. 55.

⁵⁵ Et encore 3 sur 11 en 1905 ; 5 sur 15 en 1906 ; 4 sur 9 en 1907 ; 3 sur 14 en 1908 et 1909 ; 3 sur 16 en 1910 ; 4 sur 16 en 1911 ; 4 sur 11 en 1912 ; 3 sur 11 en 1913 ; 4 sur 30 en 1914.

⁵⁶ FACP 186, avril 1973, p. 26.

⁵⁷ Respectivement : Hachette, 1905 ; Alcan, 1908.

⁵⁸ Il écrit ainsi en sociologue : « L'enseignement aux îles Hawaï » dans la *Revue pédagogique* (avril 1902) ; « Notre devoir intellectuel en Indo-Chine » dans la *Revue internationale de l'enseignement* (septembre 1902) ; « Les Américains aux Philippines » dans le recueil *Autour du Monde* (Alcan, 1904), pp. 172-205.

⁵⁹ AJ-16-1092 ; FACP 83, avril 1961, pp. 3-12.

⁶⁰ Faculté des lettres de l'Université de Strasbourg, 1924.

On retiendra parmi ses études littéraires qui précédèrent de peu sa traduction pour les *Cabiers de la quinzaine* : « Le Nirvana de Lafcadio Hearn⁶¹ » dans la *Revue de métaphysique et de morale* ; « Charles Dickens, auteur de *Contes de Noël* » dans la *Revue pédagogique* ; « Les Sonnets élisabéthains de Sidney Lee » dans la *Revue germanique*⁶², ainsi qu'une édition postérieure des *Œuvres et poèmes* d'Auguste Barbier⁶³. Il collabora à *Jean-Pierre*⁶⁴, y écrivant « Enfants et jeux japonais » dans les numéros 4, 10 et 20 de la 2^e année, puis 3 et 4 de la 3^e année ; « Compte rendu de la fête de *Jean-Pierre* » dans le 7 ; « Snowdonia » dans le 24. Il y tint même la rubrique « Bulletin de la quinzaine » au cours de la 3^e année⁶⁵. C'est dans le même esprit, afin d'éduquer la jeunesse, que Garnier fut un pionnier des correspondances scolaires internationales : dès 1897, il participait aux côtés de Paul Mieille (1859-1933) à une première tentative d'échange de lettres entre la France et ses pays voisins ; en 1929 encore il présidera le Comité permanent international qui sera à l'origine de la Fédération mondiale des organismes de correspondance et d'échanges scolaires.

Charles Garnier épousa civilement en 1903 Jeanne Maritain (1875-1955)⁶⁶, qu'il avait rencontrée à la boutique des *Cabiers*. Ils eurent en 1905 une fille : Évelyne Garnier, dite « Nine ». Mais la conversion de sa femme entraînera la séparation des époux en 1907 puis, en avril 1913, le divorce. C'est l'époque où Ernest Psichari évoque « l'ignoble G. » dans son *Journal*... Péguy se trouvera ainsi dans une situation délicate vis-à-vis de son collaborateur et de la famille Maritain.

Dreyfusard, Garnier avait adhéré à la *Ligue des Droits de l'Homme*. Ce n'est point là qu'il put connaître Péguy mais certainement entendre parler de lui, avant de le rencontrer par relations interposées. Garnier approuva entièrement la parution de *Notre jeunesse* de Péguy, récit de cette crise « qui fut au vrai le dessaisissement de la mystique »⁶⁷. Il écrivit en tout huit lettres aux *Cabiers* de 1904 à 1912⁶⁸, et sa fidélité ne s'arrêta pas à la mort de Péguy : Garnier est l'auteur d'un article nécrologique « Péguy » paru dans *La Guerre sociale* de Gustave Hervé le 19 septembre 1914, seconde riposte à l'article de Barrès dans *l'Écho de Paris* après l'article de Gustave Hervé lui-même dans *La Guerre sociale*, la veille. Il nous a paru intéressant de redonner ici l'article de Garnier, jamais réédité depuis lors :

La veille de la mobilisation, rue de la Sorbonne, Péguy me dit : Je ne crois pas qu'ils marchent ; ils sont trop mal engagés. Mais, qu'ils marchent ou qu'ils ne marchent pas, il y en a un qui aura été superbe dans toute cette affaire-là, c'est Hervé. Les vrais révolutionnaires ont quelque chose qui se retrouve toujours, l'heure venue.

Ce quelque chose, la fibre révolutionnaire, Péguy l'avait aussi dans le tissu de son cœur. Rénover la société par l'homme était son objet. Il se donna au dreyfusisme de toute son âme. Quand il vit que, la bataille gagnée, chacun retournait à ses petites luttes de partis, à ses combinaisons de fractions de partis, à ses petits profits, comme il arriva à d'autres grandes âmes après les « glorieuses » de 1830, il en reçut un coup de désespoir.

Trop jalousement individualiste pour s'unifier jamais, il se tourna, pour assurer le salut de son idéal, non pas vers le catholicisme des théologiens, mais vers l'ancienne chrétienté des simples, des *peineux* du passé, des femmes et des filles du peuple.

Peuple et paysan, le meilleur Péguy le reste jusqu'au bout. C'est pour la terre de France, sa terre, pour tous les artisans de bonne besogne, pour sa « boutique » qui représentait le gagne-pain

⁶¹ Lafcadio Hearn lui-même « remit vers 1901, au Japon, au jeune agrégé d'anglais Charles-Marie Garnier, aux fins d'une éventuelle traduction en français et d'une publication » les contes en créole qu'il avait recueillis et qui ne purent paraître par l'entremise de Garnier qu'en 1939 (Roger Toumson, *La Transgression des couleurs : littérature et langage des Antilles*, Éditions caribéennes, 1989, t. I, p. 266).

⁶² Respectivement : mai 1903, décembre 1904, janvier 1905.

⁶³ Angleterre, Oxford, Clarendon Press, 1907.

⁶⁴ 26 juin 1904 ; A 1864.

⁶⁵ Numéros 7, 8, 9, 11-12, 13, 14 et 15.

⁶⁶ Cette Jeanne Maritain dont s'était épris en 1902 Ernest Psichari (1883-1914). Le mariage eut lieu non à l'été 1902 (B 1585) mais le 19 février 1903 (C 1939 ; *FACP* 131, 25 juin 1967, p. 22 ; Frédérique Neau-Dufour, *Ernest Psichari. L'ordre et l'errance*, 2001, p. 105 : « [...] un nouvel événement : Jeanne doit se marier le 19 février 1903 avec un dénommé Charles-Marie Garnier. »).

⁶⁷ C 251.

⁶⁸ *FACP* 83, avril 1961, art. cité.

quotidien en même temps qu'un magnifique héritage de culture française, qu'il se battit, souffrit, mourut.

Cette mort, qui affirme et consacre tout ce qu'il y a de positif et de beau dans son œuvre et dans son action, on ne peut que la lui envier.

Péguy fut tellement content de ses deux cahiers traduits de Shakespeare qu'il songea à en obtenir un prix littéraire⁶⁹. L'espoir n'était pas vain, le prouvent suffisamment le Prix Denfer que reçut en 1924 cette même traduction, qui avait été rééditée en 1922 chez Dent et fils⁷⁰, et l'excellente réputation qui entourera cette traduction de Shakespeare tout au long du premier XX^e siècle : certes, Garnier avait « acquis une certaine notoriété pour avoir traduit les sonnets de Shakespeare »⁷¹. Émile Faguet écrivait dans la *Revue latine. Journal de littérature comparée* dès 1907 : « Je signale aux shakspeariens et du reste aux amateurs de vers nets et vigoureux un *Essai d'interprétation en vers français des sonnets de Shakespeare*. Cet essai a été publié dans le « septième cahier de la huitième série. » Même si l'entreprise était de taille, Faguet avoua : « M. Charles-Marie Garnier approche du but plus que je n'aurais cru que qui que ce soit en pût approcher. »⁷² D'autres revues donnent un poème de la récente parution ou des extraits⁷³.

Seule voix discordante dont nous devons rendre compte, Louis Cazamian dans la *Revue germanique* est plutôt tiède. Après une sorte de concession : « Il y a dans ces deux volumes infiniment de patience et d'ingéniosité. », son jugement se fait sévère : « En certains cas, le lecteur admirera l'audace de M. Garnier, plus qu'il ne la comprendra. »⁷⁴

L'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique qualifie Garnier en 1932 d'« admirable traducteur des *Sonnets* »⁷⁵. Le Groupe d'études finno-ougriennes de l'École des langues orientales vivantes se souvient encore en 1964 de Garnier « qui s'était fait apprécier comme traducteur des *Sonnets* de Shakespeare et était lui-même un délicat poète »⁷⁶. L'hypercritique survint à la fin du siècle dernier, l'« interprétation » de Garnier étant rangée désormais parmi les traductions « qui rencontrèrent au début du siècle un accueil favorable ; mais à notre époque nettement plus exigeante, satisfèraient-elles le lecteur pointilleux ? »⁷⁷

Henri de Régner, pourtant, à écouter les traductions de Garnier, « avait eu l'étrange et singulière impression d'entendre deux voix, – le vers français et l'accent de l'original »⁷⁸... Le lecteur du *Porche* pourra juger sur pièces ci-après !

Mars 1907

Henriette Cordelet, *Swift*, VIII-13, 3 mars 1907. Vert, 2013 ex., 108 pages. Pages d'introduction (avec portrait de Swift par Jervas en 1708-1710, National Portrait Gallery) : 5-8 ; pages du texte : 9-99.

⁶⁹ Vers 1905-1907 ; B XIII.

⁷⁰ Collection « Shakespeare », XXII + 176 pages.

⁷¹ Pierre Antoine Perrod, *Jules Favre, avocat de la liberté*, Lyon, La Manufacture, 1988, p. 583.

⁷² Page 273. Le *Mercure de France* est plus neutre, qui se contente d'annoncer la parution (série moderne, 1907, p. 769 : « M. Charles-Marie Garnier donne, dans un *Cahier de la Quinzaine*, l'*Essai d'une interprétation en vers français des Sonnets de Shakespeare*. » ; presque le même texte en 1908, p. 108 : « M. Charles-Marie Garnier publie, aux *Cahiers de la quinzaine*, un *Essai d'une interprétation en vers français des Sonnets de Shakespeare*. »).

⁷³ Poème LXXI dans *Le Nouveau monde*, 12 janvier 1907, article signé « M. G. » et « vu » par Péguy ; poèmes XXIV, CVI et CX dans *Le Français. Journal de la Société nationale des professeurs français en Angleterre* (mars-avril 1907, pp. 9-10, « vu » par Péguy), qui ne tarit pas d'éloges : « La langue dont se sert M. Garnier a une légère teinte archaïque qui ajoute à la grâce naturelle de son vers et qui a pour résultat de nous donner une plus vive impression de l'époque où l'original fut écrit. » ; François Albert dans *L'Aurore* du 18 mars 1907 évoque « un effort curieux et, je crois, heureux, d'adaptation » (article « vu » par Péguy).

⁷⁴ Novembre 1907, p. 644 ; article « vu » de Péguy.

⁷⁵ *Bulletin de la Classe des lettres et des sciences morales et politiques*, 1932, p. 94.

⁷⁶ *Études finno-ougriennes*, Klincksieck, 1964, p. 183.

⁷⁷ Efim Etkind et Vladimir Trubeckoj, *Un art en crise : essai de poétique de la traduction poétique*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1982, pp. 215-216.

⁷⁸ Cité par Garnier lui-même dans son édition revue des *Sonnets de Shakespeare*, Belles Lettres, 1926, p. XXIII.

Plutôt que Jonathan Swift, nous présenterons la moins connue Henriette Cordelet, fille de Louis-Auguste Cordelet (1834, Parigné-l'Évêque – après 1914), ancien maire du Mans et président du Conseil général de la Sarthe⁷⁹, sénateur de la Sarthe à partir de 1882⁸⁰.

Membre de la Ligue française pour l'hygiène scolaire, professeur agrégé de l'Université pour l'anglais au premier rang en 1904, sous le prénom de Marie, Henriette Cordelet enseignera cette langue au collège Sévigné de 1909 à 1920, en même temps que l'inamovible Margaret Scott, qui y enseigna de 1881 à 1930, elle aussi agrégée d'anglais. Julie Sabiani se demande si elle n'aurait pas été, avant d'être sa collègue et amie, la condisciple de Blanche Raphaël⁸¹. C'est plausible d'après les années où toutes deux obtinrent l'agrégation : 1903 et 1904.

Toujours est-il que devant les résistances du frère⁸² et du père d'Henriette Cordelet, Blanche s'entremet pour faciliter le mariage d'Henriette⁸³ avec le peintre-graveur-sculpteur Pierre Fritel (1853-1942). Henriette Cordelet écrivit même à Péguy le 18 septembre 1907 une lettre pour lui demander intervenir auprès du sénateur Cordelet « *au nom de Pierre Fritel* » (*sic*).

Ce dernier, élève d'Aimé Millet et de Cabanel à l'École des Arts décoratifs, exposé aux salons à partir de 1876⁸⁴, a peint des tableaux d'histoire et des portraits : *Saint Jean-Baptiste* (1876), *Désespoir d'Œdipe* (1877), *Électre* (1878), *Mater Dolorosa* (1878 ; Préfecture de la Seine et église des Batignolles), *Solum patriæ* (1885). Cette même année 1885, il bénéficie d'une bourse de voyage. En 1898, il achève *Frédéric de Saxe* d'après Dürer, en 1909 la *Descente de Croix*, *Le Christ portant sa Croix*, en 1911 *Souvenir de Rome* (vues de Coucy-le-Château et du Mottay), en 1913 *Bellone triomphante*. Il obtiendra encore une médaille d'or en 1920 pour *Les Conquérants* (Musée de Lucerne).

Graveur, il accomplit des burins et des eaux-fortes aux sujets ambitieux et lourds de symboles (*La Paix auguste*, 1910). Il obtient en 1889 une médaille de bronze aux États-Unis, puis en 1909 le prix Belin-Dollet pour sa gravure. *Le Tout-Paris* nous apprend qu'il sera en 1914 « Hors Concours ». Il gravera en 1915 *Le Rêve des Héros*, triptyque pour la chalcographie du Louvre. Il réalisa aussi dans les années 1920 des décors muraux, comme à la basilique Saint-Martin de Tours.

Comme illustrateur, il collabore au *Tour du Monde* (1875-1882) et se spécialise dans le thème des voyages (*Les Voyages dans l'Amérique du Sud*, Hachette, 1883).

La correspondance inédite entre Henriette Cordelet, abonnée des *Cabiers*, et Pierre Fritel d'une part⁸⁵, les *Cabiers de la quinzaine* et Péguy d'autre part, nous permet de suivre leurs relations. Abonnée aux *Cabiers*, Henriette Cordelet commandait des livres à la Boutique des *Cabiers*⁸⁶, cherche à faire s'abonner des amis⁸⁷. Henriette Cordelet souscrivit à la commandite des *Cabiers*⁸⁸, ainsi que Pierre Fritel, qui le premier avait fait la connaissance de Péguy⁸⁹. Leur amitié ne connut pas d'ombre⁹⁰ si ce n'est au moment de la brouille de Péguy avec Laurens, ami commun⁹¹. Une lettre témoigne de ces démarches : « notre collaborateur et abonné mademoiselle Henriette Cordelet, professeur agrégé de l'Université, pour l'anglais, 9, rue du Val-de-Grâce, Paris V^e, vient de souscrire à destination de votre Club un abonnement à nos *cabiers* »⁹².

⁷⁹ Respectivement en 1878-1888 et 1877-1885.

⁸⁰ En 1914, il le sera encore. La famille réside au 9, rue du Val-de-Grâce. Le père d'Henriette adhéra en 1921 au Parti républicain démocratique et social.

⁸¹ *FACP*, n° 186, avril 1973, p. 11.

⁸² Louis-Henri Cordelet, 1864-1952, qui fut sous-préfet de Saumur en 1902-1906 puis préfet de la Mayenne en 1906-1911.

⁸³ Célébré après 1907 : il s'agit d'Henriette sous l'allusion à la « maîtresse de maison » des Fritel, au 63, rue Mouton-Duvernet, Paris XIV^e dans la correspondance de Péguy avec Pierre Fritel.

⁸⁴ En 1879, il obtient une médaille de 2^e classe.

⁸⁵ Conservée bien entendu au Centre Charles-Péguy d'Orléans.

⁸⁶ 27 avril 1906, CL VI-176.

⁸⁷ Même lettre et 19 octobre 1906, CL VII-270.

⁸⁸ 2 juillet 1906, CL VI-395.

⁸⁹ 9 mai 1905, CL III-238 ; 4 juillet 1905, CL IV-266.

⁹⁰ 17 octobre 1906, CL VII-250 ; 7 février 1907, CL VIII-53 ; lettre des Fritel à Péguy, un 20 septembre, de Coucy-le-Château – après 1907, CORCQ Henriette Fritel.

⁹¹ 6 mars 1908, CL X-270.

⁹² CL VIII-348 le 17 mai 1907 ; lettre au secrétaire de l'*Arts Club*, 40 Dover Street, London.

Henriette Cordelet venait d'écrire un article remarqué⁹³ : « La Femme dans l'œuvre de Meredith » dans la *Revue germanique*, en mars-avril 1906⁹⁴, quand elle fut recrutée comme collaboratrice des *Cahiers*. Son volume, « étude courte mais substantielle, fort intéressante, écrite en style sobre et précis, et qui nous fait mieux comprendre le caractère de cet homme extraordinaire, dont la vie ne fut qu'une longue souffrance et qu'une lutte continuelle »⁹⁵, est assez novatrice. Sobre est le mot qui revient dans les recensions⁹⁶, toutes favorables⁹⁷.

Henriette Fritel-Cordelet, fidèle à Péguy par-delà la mort, donnera encore en 1915 pour *La Grande revue* une analyse d'un *Cahier de la quinzaine*, ancien : « œuvre de M. Raphaël, paru dès 1908, et qui a pour titre *Der Professor ist die deutsche National-krankheit* (Le professeur est la maladie nationale de l'Allemagne). »⁹⁸

Décembre 1909

André Spire, *Israël Zangwill*, XI-5, 19 décembre 1909. Vert, 1514 ex., 88 pages. Pages du texte : 3-85.

Henri-Paul-André Spire, *alias* André Voisin (1868-1966), né de parents juifs lorrains, poète, diplômé des sciences politiques (1893), docteur en droit (1895), entre au Conseil d'État en janvier 1894. Il crée en 1896 avec son ami René Bazin la Société des visiteurs et consacre tous ses loisirs, entre 1898 et 1904, aux Universités populaires, cofondant notamment celle du XVIII^e arrondissement. Délégué à l'Office du Travail auprès d'Arthur Fontaine en 1900, puis au ministère du Travail, où il est chargé d'études sur la législation ouvrière, il devient en 1901 chef adjoint du cabinet du ministre de l'Agriculture. Au service des œuvres sociales de ce ministère, il sera inspecteur puis inspecteur général.

C'est un fidèle abonné des *Cahiers*, introduit auprès de Péguy par Jules Isaac. Il souscrit à la commandite des *Cahiers*. Il adresse 20 lettres aux *Cahiers* de 1902 à 1910⁹⁹, notamment parce qu'il collabore aux *Cahiers*¹⁰⁰. Comme il se passionne pour la phonétique, Péguy l'adresse à son tour à Romain Rolland, qui l'introduit au laboratoire de phonétique expérimentale de l'abbé Rousselot¹⁰¹.

Trouvant la révélation de son identité juive dans le cahier *Chad Gadya* !¹⁰², il adhère en 1905 au mouvement de *self-defence* des ghettos de l'Europe de l'Est et à la nouvelle *Jewish Territorial Organization*. Il écrit ses premiers poèmes juifs dans *Versets*¹⁰³. Cette « étude très fouillée » où il mit « beaucoup de soin » avait révélé Spire à lui-même : « L'âme juive de M. Spire s'est réveillée au contact des misères que Zangwill dépeint et elle lui a inspiré des pages fortement senties et d'une savoureuse éloquence. »¹⁰⁴

⁹³ « *This lady displays an extraordinary knowledge of women in English literature, from Shakespeare to Thomas Hardy* », écrit d'elle John Alexander Hammerton dans *George Meredith in Anecdote and Criticism*, États-Unis, État de New York, London, Grant Richards, 1909, p. 368.

⁹⁴ Elle publiera assez peu par la suite : « Le Gentleman au XVIII^e siècle d'après Thackeray », *Revue de l'enseignement des langues vivantes*, 1910 ; « L'humour de Kipling », *Revue de l'enseignement des langues vivantes*, 1910 ; « Punch ou le Charivari de Londres », *La Grande Revue*, 10 août 1911, p. 221 et suivantes – sous le nom de Fritel-Cordelet.

⁹⁵ Compte rendu d'Henri Gauche, « Bibliographie », dans *Les Temps nouveaux*, 11 mai 1907, article « vu » de Péguy.

⁹⁶ Émile Pons évoque ainsi « l'étude française de Mlle Henriette Cordelet, limpide et sobre » dans *Swift. Les années de jeunesse et le « Conte du tonneau »*, Ophrys, « Faculté Des Lettres de l'Université de Strasbourg », 1925, p. 97.

⁹⁷ L'éditeur de la *Correspondance avec le Scriblerus Club* de Jonathan Swift (Allia, 2005, p. 157), attribue un seul qualificatif au cahier d'Henriette Cordelet : « remarquable ».

⁹⁸ Numéro de septembre-octobre 1915.

⁹⁹ *FACP* 40, août 1954, 132.

¹⁰⁰ *Et vous riez*, VII-8 ; cf. A 382, 390, 455.

¹⁰¹ A 386-388, 1503.

¹⁰² *Quelques juifs : Israël Zangwill, Otto Weininger, James Darmesteter* (Société du Mercure de France, 1913, p. 283 ; ouvrage réédité en 1918) témoigne qu'il lia connaissance avec Zangwill avant 1909 ; il le découvrit en fait à réception du *Cahier* VI-3.

¹⁰³ Mercure de France, 1908.

¹⁰⁴ Toutes citations du compte rendu de A. Kore dans les *Archives israélites*, 24 février 1910, article « vu » de Péguy.

Il venait d'écrire « Israël Zangwill et son œuvre » dans *La Phalange*¹⁰⁵ et n'allait pas en rester à ce qu'il écrit ni dans l'article ni dans le *Cahier de la quinzaine* : Spire reviendra de nombreuses fois sur l'appréciation à donner de son œuvre¹⁰⁶.

Hélas, *Israël Zangwill* fut l'occasion de la brouille survenue en décembre 1909 entre Péguy et Spire, qui reprochait au premier d'avoir modifié le texte de son cahier, pourtant sur un point de détail : Spire avait écrit « *il déteste l'enseignement* » et Péguy corrigé en « *il déteste la dogmatique* » ! Or, si quelqu'un détestait la dogmatique, ce fut bien Mangasar Magurditch Mangasarian¹⁰⁷.

III. Un nouveau théologien, Mangasar Magurditch Mangasarian

Il avait une mine fière, sombre, les cheveux noirs frisés et une énorme moustache, les yeux toujours féroces. Arménien, il était né en Mashger, en Turquie, le 29 décembre 1859. Sa famille était assez riche pour l'envoyer au Robert College à Constantinople, où il fut ordonné pasteur congrégationaliste en 1878. Il devint immédiatement le pasteur du temple congrégationaliste de la ville turque de Marsovan, de 1878 à 1880.

En 1879, il épousa Akabie Altunian d'Amasia, en Asie Mineure. De cette union naîtront cinq enfants : Flora Zabelle (qui épousera l'acteur Raymond Hitchcock, 1865-1929), Armen Parker, Christine, Paul et George Mangasarian. Veuf en 1910, Mangasarian épouse en secondes nocces à Chicago, en 1915, Mary Edna Glendon, qui était trésorière de la Ligue de Chicago pour l'égalité politique.

Mangasarian entra aux États-Unis, probablement en 1881, pour y étudier au Séminaire théologique presbytérien de Princeton. Il devint en 1882 pasteur de l'Église presbytérienne de Spring Garden, à Philadelphie, en Pennsylvanie, et y resta jusqu'en 1885. Mais voici qu'il annonce dans l'un de ses sermons, retranscrit dans le fameux hebdomadaire libre penseur *The Truth Seeker* (7 novembre 1885) :

J'ai cessé d'être calviniste. J'ai décidé de renoncer à la doctrine orthodoxe presbytérienne. Calvin, Wesley et Edwards¹⁰⁸ auraient le droit d'établir des articles de foi même s'ils diffèrent des hommes saints qui ont vécu avant eux, et moi, je n'aurais pas le même droit d'établir des articles de foi et de différer de Calvin, Wesley et Edwards ? J'ai dépassé le credo de Calvin. J'aime les Presbytériens pour ce qu'ils sont et ce qu'ils pensent, mais pour leur caractère et non pour leur croyance. Je n'accorderai pas foi à autre chose qu'aux paroles du Christ. Mes sympathies vont aux groupes ayant des vues libérales. Mon église est une église régie par le peuple, une église du peuple, congrégationaliste fondamentalement, où aucune autorité ne doit séparer le ministre et son troupeau. Par mon acte, j'adhère à la doctrine congrégationaliste. Votre croyance dit que l'homme est né et vit dans le cadre de la malédiction de Dieu, que le péché d'Adam est retombé sur l'ensemble de l'humanité, et que pour punir cette transgression Dieu a condamné ses enfants à une souffrance sans fin. Votre croyance me montre un ciel exactement réglé, un enfer peuplé, quelques saints mais de nombreux pécheurs. Votre croyance me dit que dans le cadre de la loi éternelle de la prédestination, rien ne peut changer le nombre d'âmes rachetées. Or c'est du fatalisme. À quoi sert donc la prédication de l'Évangile ?

On sait peu de choses de l'évolution spirituelle de Mangasarian avant son grand changement théologique. Il est enregistré, au cours de la période 1885-1889, comme « prédicateur

¹⁰⁵ 20 octobre 1909, pp. 495-506 (cet article témoigne qu'il traduisit même Zangwill : *Le Creuset*, pièce en quatre actes, pp. 506-510 : *The Melting-Pot, drama in four acts*, New York, The Macmillan Company, 1909, pp. 99-105).

¹⁰⁶ Il est question de Zangwill dans *Quelques juifs*, *op. cit.*, chap. « Israël Zangwill », pp. 17-128 et Israël Zangwill, pp. 129-155 ; dans *Quelques juifs et demi-juifs*, Grasset, 1928, vol. I, pp. 5-164 puis vol. II, pp. 189-192 et 192-219 ; dans « Les dernières années d'Israël Zangwill », *Europe*, février 1928, pp. 220-245.

¹⁰⁷ L'essentiel des données biographiques fournies ici proviennent d'une page très bien informée présente sur la Toile : www.atheists.org/Mangasar_Magurditch_Mangasarian. – Pour approfondir le sujet, on lira avec profit : George Everett Macdonald, *Fifty Years of Freethought [Cinquante ans de Libre-Pensée]*, 2 vol., New York, The Truth Seeker Company, 1931 ; Sidney Warren, *American Freethought [La Libre-Pensée américaine]. 1860-1914*, New York, Columbia University Press, 1943.

¹⁰⁸ Charles Wesley (1707-1788), pasteur méthodiste et hymniste anglais. – Jonathan Edwards (1703-1758), théologien américain.

indépendant à Philadelphie » ; il est au cours de cette période le fondateur de conférences sur le thème de la « Religion indépendante » à New York. Il quitte ensuite la côte Est des États-Unis.

En 1892, Mangasarian refait surface, venant d'être choisi comme chef de file d'un groupe de pensée de Chicago : l'« American Ethical Culture Society », qui entend enseigner à ses membres une éthique de vie sans recours au judéo-christianisme. Le premier de ces groupes a été créé à New York en 1876 par Felix Adler¹⁰⁹ ; le second s'était formé à Chicago autour de William M. Salter en 1882... Mangasarian dirigera ce groupe de 1892 à 1897, année où William M. Salter en reprend la direction.

Trois ans plus tard, Mangasarian fonde la « Société religieuse indépendante de Chicago » (« Independent Religious Society »), un groupe rationaliste, dont il resta le pasteur jusqu'à sa démission en 1925. c'est sous les auspices de cette Société qu'il publie plusieurs revues : *Le Point de vue libéral*, *Les Rationalistes*...

En 1904, la « Rationalist Press Association » de Londres publie son *Nouveau Catéchisme*, dont l'introduction fut écrite en 1902 par George Holyoake Jacob (1817-1906), fondateur du mouvement anglais pour la laïcité (*Secularism*) et dernier homme qui avait été condamné à une peine de prison en Angleterre pour athéisme.

Pour les croyances religieuses de l'époque, ce « catéchisme » est audacieux. Les seize courts chapitres se composent de questions et surtout de réponses totalement dévastatrices pour les principes judéo-chrétiens et écrites en un vocabulaire accessible à tous. Au moment de l'impression de ce Catéchisme, l'assemblée qui écoutait chaque semaine Mangasarian comptait d'ailleurs environ 2000 personnes. En 1905, cinquième saison de Mangasarian à la « Société religieuse indépendante de Chicago », le nombre des auditeurs était devenu si important que le Grand Opera House ne suffit plus et qu'il fallut recourir au Theodore Thomas Orchestra Hall, d'une capacité de 2500 personnes.

Mangasarian devenait progressivement sceptique, et ne croyait plus en la parole du Christ. Le Christ du christianisme n'était pour lui rien d'autre qu'un mythe. En 1909, il publie ainsi son premier livre aux États-Unis : *La Vérité sur Jésus : est-il un mythe ?* Là encore, le livre est simpliste, mais instructif. Son auditoire ne devait pas être de fins intellectuels. Il « prêchait » pour le commun des mortels, dans une langue qu'ils puissent comprendre et son message était sans équivoque : ils ont été trompés.

En 1911, *La Bible dévoilée* estime que la version King James de la Bible devrait porter sur sa page de garde : « Recueil de textes de date et d'auteur inconnus, rendus en anglais d'après de supposées copies de supposés originaux, malheureusement perdus ».

En 1912, il commence d'écrire avec une certaine régularité pour *The Truth Seeker*, ses articles négligeant le plus souvent les événements politiques. C'est à cette époque que Mangasarian publie un débat avec un certain Dr. A.S. Crapsey : *Jésus est-il toujours vivant ?* Mangasarian, bien sûr, y réaffirme que Jésus-Christ n'est qu'un mythe.

Mangasarian continue de s'adresser à un large public jusqu'à sa retraite, en 1917. En 1922, la « Société religieuse indépendante » s'affilie à la « Western Unitarian Association ».

Trois ans plus tard, en novembre 1925, Mangasarian élit domicile dans le Piémont, en Californie. C'est après sa retraite, en 1926, qu'est rééditée sa *Bible dévoilée* avec le sous-titre : *The Neglected Book*. Mangasarian continue cependant d'écrire pour *The Truth Seeker*, jusqu'en février 1943. L'avis de sa mort paraît dans cette même revue en août 1943. Il était décédé à son domicile, à Los Angeles, le 26 juin. Il n'a pas eu de funérailles, son corps a été incinéré.

Mangasarian fut donc un conférencier prolifique, il fut seul de son époque à tenir aussi longtemps une chaire de conférences. Il écrivit ainsi des centaines d'essais sur les questions de son temps. Ses écrits¹¹⁰ ont été traduits en français, en allemand, en espagnol et en d'autres

¹⁰⁹ 1851-1933, éducateur américain, professeur de politique et d'éthique sociale à l'Université de Columbia.

¹¹⁰ *A New Catechism*, introduction par Georges Jacob Holyoake, États-Unis, s. l., 1902 ; Londres, Watts & Co., 1904 ; *The Bible Unveiled*, Chicago, Independent Religious Society, 1911 ; *The Mangasarian Crapsey Debate on The Question: "Did Jesus Ever Live?"*, Girard (Kansas, États-Unis), Haldeman-Julius Publications, s. d. ; *The Neglected Book or The Bible Unveiled*, New York, The Truth Seeker Company, 1926 ; *The Truth About Jesus, Is He a Myth?*, Chicago, Independent Religious Society, 1909 ; *What is Christian Science?*, Londres, Watts & Co., 1922.

langues étrangères. Son thème de prédilection, on l'a compris, fut la critique religieuse et la philosophie de la religion. C'est le seul Américain qui fut publié aux *Cahiers*.

Péguy apparaît bien indifférent à l'Angleterre de son époque, aux États-Unis aussi¹¹¹, à tout le monde anglophone même. Certes, Péguy évite d'user de trop d'anglicismes, encore qu'il en commette parfois : il les juge parfois prétentieux et ils le seraient, pour lui qui ne sait pas *deux mots* d'anglais. Mais le gérant de revue sait, parce qu'il est dans le même temps écrivain, apprécier les contributions que des connaissances lui proposent et qui traitent plus ou moins d'Angleterre : ces traductions, études biographiques et littéraires font bel et bien partie de la collection complète des *Cahiers*. Comment y sont-elles venues ? Par une manière de hasard qui voulut que Péguy connut des anglicistes valeureux parmi son cercle d'amis. Ces personnalités sont, à l'exception de l'ingénieur libre penseur Jean Leclerc de Pulligny et du fonctionnaire André Spire, autant de professeurs d'anglais (Charles-Marie Garnier, Henriette Cordelet, Blanche Raphaël, Mathilde Salomon) liés pour la plupart au collège Sévigné (sauf Garnier).

Mais revenons au plus célèbre écrivain anglais.

IV. Sur l'Essai d'interprétation en vers français des Sonnets de Shakespeare par Charles-Marie Garnier¹¹²

Garnier, dans sa traduction — ou plutôt, comme il dit, un peu curieusement, dans son « interprétation » — des *Sonnets* de Shakespeare en français, a choisi de garder la forme métrique anglaise, le sonnet composé de trois quatrains à rimes embrassées et d'un distique – de schéma : *(abab) x3 + cc*, le vers étant l'alexandrin. Voyons le résultat de cette tentative courageuse centenaire, publiée dans les *Cahiers* en 1906 et 1907¹¹³, et republiée en 1922 aux Belles-Lettres, dans la collection « Shakespeare ». Et concentrons-nous sur trois sonnets parmi les plus célèbres du célèbre recueil : *xviii*, *xxx* et *lxv*.

Commençons par le sonnet *xviii* (« *Shall I compare thee to a summer's day* »), un des poèmes les plus célèbres de la période élisabéthaine, où le poète dit ne pas vouloir comparer son ami à un jour d'été, puisqu'en cette saison le soleil est trop ardent pour être agréable, et surtout que l'été ne dure qu'un temps. Le jeune homme, lui, *lovely* et *temperate*, se fera éternel en étant le sujet du poème :

*Comment te comparer aux matins de l'Été ?
Ta grâce est plus aimable et ton humeur plus douce :
Son vent rude abolit le bourgeon velouté,
Et de trop près l'Hiver le talonne et le pousse.*

*Souvent l'or de son teint se tache, se ternit
Et le feu de son œil souvent brûle et dessèche ;
Hier franc et rieur, à peine s'il sourit
Aujourd'hui, tant le sort changeant le rend revêché.*

*Mais toi, point ne verra se flétrir ton printemps
Ni se faner jamais tes beautés immortelles ;
Voyant croître en mes vers tes bourgeons éclatants
La mort doit s'avouer sa défaite éternelle.*

¹¹¹ Ainsi, Charles Péguy n'est point Paul Bourget. A-t-il même lu *Le Peuple du XX^e siècle aux États-Unis* (Fasquelle, 1903), le livre d'Urbain Gohier que ce dernier lui a envoyé avec cette dédicace : « À Charles Péguy, hommage de l'auteur, Urbain Gohier » ? Essai de sociologie et de géographie humaine, ce livre est le fruit d'un séjour de cinq mois aux États-Unis, et d'un parcours de 11 000 miles accompli en chemin de fer, à cheval et en diligence !

¹¹² Nous donnons ci-après le texte anglais souligné, la traduction de Garnier en italiques, notre traduction littérale entre guillemets français.

¹¹³ *C.Q.* VIII-7, 23 décembre 1906 et VIII-15, 31 mars 1907.

*Tant que vivra le monde, et l'amour et l'envie,
Vivront ces vers et ces vers-là donnent la vie !*

Si on peut juger d'une traduction par le premier vers, celle-ci est manquée. En effet, *Shall I compare thee... ?* veut dire « vais-je te comparer, te comparerai-je », ou, à la limite, « faut-il te comparer... » (sens déontique du modal *shall*). Mais traduire par *Comment te comparer... ?* oublie le je du poète, fait peu de cas de la relation unique entre deux personnes, oriente le lecteur vers une interprétation erronée du poème : vers une interrogation, non sur la légitimité de la comparaison, ce qui est pourtant le propos de Shakespeare, mais sur la manière de comparer. Certes, en infléchissant particulièrement sa voix à la lecture, on peut faire signifier à la traduction « Comment (oser) te comparer », ce qui rétablirait le sens de l'interrogation du côté de la légitimité de la comparaison, mais qui, du même coup, introduirait justement une dose de dramatisation, de grandiloquence et de *pathos* absente de ce premier vers, encore très badin, loin de la gradation solennelle des vers 9-14.

Saute aux yeux également le parti pris de ne pas respecter la répétition de *summer* (vv. 1, 4, 9), mot qui a un lourd poids dans l'économie du poème. Or ce mot est rendu une seule fois par *été*, deux fois par le pronom *le*, et une fois par *printemps* ! Il est vrai, pour ce dernier mot, que le calendrier poétique n'est pas d'une exactitude rigoureuse, et qu'aussi bien Shakespeare lui-même emploie *May* (v. 3), mois du début de la belle saison en Angleterre et, par voie de conséquence, de l'été au sens large.

Traduire, toujours au vers 1, *days* par *matins* est d'autant plus regrettable que l'on souhaite évoquer la chaleur parfois incommodante en été, par contraste avec le jeune homme, qui pour sa part est *temperate*. Or, en Angleterre, les matins, même estivaux, sont rarement *too hot* ! À ce léger faux sens en succède bientôt un autre : *abolir* (v. 3), censé rendre *shake*, qui ne signifie que « secouer ». Cette exagération grandiloquente sent sa préciosité mallarméenne (rappelons que le « poète » professeur d'anglais était mort en 1898) et rend abstrait un mot au contraire très concret et brutal.

La métaphore locative (le court bail de l'été) est abandonnée au profit d'une image de file d'attente des saisons où l'une bouscule l'autre pour passer. Il y a non seulement affadissement mais perte de mots importants (*short*, et, on l'a vu, *summer*). L'adjectif possessif *son* (v. 5) se rapporte à l'été (v. 1) mais il paraît maladroit de ne pas répéter un référent lointain et important. La suite est pire : les vers 7-8 du texte donnent à peu près, en traduction littérale, ceci : « Et toute beauté finit par décliner et perdre ses ornements / par l'effet du hasard ou du cours changeant de la nature ». Outre que l'interprétation de Garnier (vv. 7-8) est loin du texte, il a arbitrairement choisi de continuer d'évoquer le soleil dans ses vers alors qu'il s'agit de *fair* (« le beau »). Et ni le beau ni le soleil ne peuvent, dans le texte de Shakespeare, être soupçonnés de devenir « revêche(s) ».

Au vers 11, l'ajout de *bourgeons* est d'autant plus regrettable que *buds* (« bourgeons ») figure déjà dans le texte (v. 3). Garnier crée donc une répétition qui n'existait pas dans le texte. De même, notons l'ajout tout aussi arbitraire d'*envie* à la rime du vers 13, le dernier vers concentrant plusieurs fautes : d'abord, pourquoi choisir de rendre *this* par *vers* ? C'est bien sûr l'interprétation la plus communément admise par les traducteurs et les commentateurs, mais en gardant « ceci », on conserve une ultime ambiguïté. *Lines* peut, au vers 12, comme le signale Stephen Booth dans *Shakespeare's Sonnets*¹¹⁴ signifier « lignée » : la descendance que le poète enjoint au jeune homme de se donner à lui-même pour vivre éternellement. Surtout, pourquoi choisir une répétition avec *ces vers-là*, qui semblent, avec le point d'exclamation final, trop familier pour être placés dans un tel sonnet ? Cette familiarité déplacée nous paraît une faute de traduction. De plus, *ces vers*, ou « ceci », ne donnent pas la vie à tout le monde, mais *to thee* (« à toi », que je chante), où l'on retombe sur la généralisation effaçant la relation personnelle des deux hommes (généralisation qu'on avait relevée dès le premier vers). Ces deux *thee* (vv. 1 et 14) formaient donc un cadre dans lequel s'inscrit l'ensemble du sonnet, cadre réduit à rien par l'oubli de cette répétition au dernier vers.

¹¹⁴ États-Unis, New Heaven, Yale University Press, 1979.

La traduction du sonnet xxx (« *When to the sessions of sweet silent thought* ») est du point de vue du rythme, d'une belle venue et se laisse lire avec agrément. Le premier quatrain, n'étaient le remplacement de *remembrance* (ressouvenir, « souvenance ») par *images passées* et les rimes choisies dans la même famille étymologique (*cueillis, recueillis*), est une traduction réussie, avec césure à l'hémistiche :

*Quand je fais comparoir les images passées
 Au tribunal muet des songes recueillis,
 Je soupire au défaut des défuntes pensées,
 Pleurant de nouveaux pleurs les jours trop tôt cueillis.*

*Des larmes oublieux, mon œil alors se noie
 Pour les amis celés dans la nuit de la mort,
 Rouvre le deuil de l'amour morte et s'apitoie
 Au réveil sépulcral des intimes remords.*

*Je souffre au dur retour des tortures souffertes,
 Je compte d'un doigt las, de douleur en douleur,
 Le total accablant des blessures rouvertes
 Et j'acquitte à nouveau ma dette de malheur.*

*Mais alors si mon âme, Ami, vers toi se lève,
 Tout mon or se retrouve et tout mon deuil s'achève.*

Malheureusement, comme on le voit, Garnier ne peut s'empêcher de dévier du texte, et ce en plusieurs points. L'œil qui « s'apitoie/ Au réveil sépulcral des intimes remords » (vv. 7-8) remplace le poète qui « gémit à la perte de maints soupirs évanouis ». Il s'agit d'une exagération et d'une distorsion qui éloignent le lecteur d'une juste compréhension du texte. L'adjectif *sépulcral* connote la mort qui, si elle est mentionnée en traduction au vers 6, est absente de cet endroit précis du texte. Ce n'est peut-être pas de bonne méthode que de disséminer les éléments du sens d'un texte en pensant que le lecteur s'y retrouvera ! Au vers 9, les *tortures souffertes* et les *blessures rouvertes* (assonances et rimes certes tentantes) ne sont que les « griefs (ou souffrances) passé(e)s » et les « plaintes déjà poussées ». Là encore, exagération, dramatisation, déviation vers la mise en scène de la douleur affective par des métaphores d'ordre physique absentes du texte. Shakespeare ne dit-il que « je pense à toi » au vers 13 ? Garnier se fend alors d'un « mon âme [...] vers toi se lève », d'une sensiblerie crypto-chrétienne et mièvre là où l'on ne lisait que l'expression d'une émotion évoquée en termes simples par Shakespeare. Il en va de même pour l'*or* (*sic*) retrouvé, au dernier vers, pour traduire les « pertes comblées » ou « compensées »... Quant au choix de *deuil* pour *sorrows* (« chagrin »), il s'appuie sur l'ancienne acception du mot (« affliction »), sortie d'usage avant le début du XVIII^e siècle. Le mot, avouons-le, ne sera pas compris ici du seul public érudit, puisque l'ajout de *tout* lève l'ambiguïté (on ne peut guère prendre *tout mon deuil* pour « toute la période pendant laquelle je porte le deuil »).

Henri Meschonnic n'est d'ailleurs pas plus tendre que nous dans *Poétique du traduire*¹¹⁵ :

Garnier a beaucoup corrigé, en 1926 : preuve qu'il tenait à ce sonnet. Au vers 4 *trop tôt cueillis* devient *évanouis* (avec diérèse) ; v. 5 *Pleurant de nouveaux pleurs* devient *Aux larmes étranger*, il abandonne la répétition de l'original ; le v. 8 devient *Payant sa dette aux disparus soumis au sort*, tout autant sans rapport avec le texte ; au v. 10, *de douleur en douleur* devient *de malheur en malheur*, et *malheur* du v. 12 change pour *douleur*. Quant au dernier vers, il s'approche enfin du texte : *Toute perte se comble et tout chagrin s'achève*.

Garnier a quelques rencontres heureuses : *défait-défunes*, mais il cheville beaucoup, pour faire l'alexandrin et les rimes. Et tout est dit.

¹¹⁵ Verdier, 1999, p. 291.

Lisons à présent le sonnet *lxv* (« *Since brass or stone, nor earth, nor boundless sea* ») :

*Bronze et marbre, et la terre et la mer infinie
Voient leur pouvoir soumis au sceptre de la mort :
Comment à sa fureur la Beauté, fleur bénie,
Pourrait-elle opposer son délicat effort,*

*Quand, sur l'été semant le miel pur de ses ailes,
Fonce le dur bélier des siècles acharnés ?
Quand l'imprenable roc, l'acier des citadelles,
Quand tout cède à l'assaut des temps prédestinés ?*

*Ô l'effrayant penser ! Comment la gemme exquisite
Peut-elle en son coffret fuir les ongles du Temps ?
Son pied trop prompt, d'un bras vaillant, qui donc le brise
Et crie au ravisseur du Beau : « Je te défends ! »*

*– Personne, à moins que par miracle une encre noire
Ne rende à mon amour la vie avec la gloire !*

On déplorera, dès le début du poème, une altération de la syntaxe et de la longueur des phrases. En effet, si les deux premiers quatrains constituent chacun une phrase chez Shakespeare, chez Garnier la première phrase s'arrête au vers 2 et la suivante enjambe le blanc séparant les deux quatrains pour se terminer au vers 6. Cette altération du volume phrastique s'accompagne d'une dislocation syntaxique : la proposition causale *Since...* (vv. 1-2), subordonnée à la principale interrogative *How ... ?* (vv. 3-4), devient chez Garnier une simple constatation à la forme affirmative, qui, à la lecture, fait baisser le ton de la voix dès la fin du vers 2. Il était nécessaire de rendre l'effet de tremplin vers la question que constitue cette causale en *since*, sorte de pendant aux vers 3-4, dans une unité rythmée. Dans la traduction, l'articulation devient juxtaposition sans rythme.

Mais il y a plus grave : le contresens des vers 9-10. L'anglais dit *where, alack, / Shall Time's best jewel from Time's chest lie hid ?*, ce qui, dans un mot à mot prosaïque, donnerait : « où, hélas, / Le plus beau joyau du temps se dissimulera-t-il, loin du coffret du temps ? ». Le poète se demande donc où cacher la merveille de ce temps (l'être aimé) pour qu'il évite le *chest*, ici à entendre comme cercueil. Or, on voit bien que la traduction de Garnier (de *comment* à *temps*, vv. 9-10), si elle conserve l'idée de « se cacher » et le mot *coffret*, renverse l'image cherchée par Shakespeare et la beauté vient se réfugier dans *son coffret* au lieu de le fuir ! Ajoutons trois remarques : l'adjectif possessif *son* dans la traduction est ambigu (s'agit-il du coffret du temps ou de la beauté ?) ; le mot français *gemme* rend mal *jewel* (les dictionnaires de langue française ne donnent guère cet emploi métaphorique de « gemme », qui reste plus souvent attaché à la minéralogie que le terme « joyau », qui est pourtant l'équivalent étymologique de *jewel* et que Garnier aurait pu utiliser) ; quant à la répétition de *Time* au même vers 10, elle disparaît en français.

Cette traduction n'est pas exempte d'ajouts : *sceptre* (v. 2) et *bénie* (v. 3), ce dernier étant une cheville. Et la métaphore juridique dans *hold a plea* (« être juge », « décider entre deux parties adverses » mais employé par Shakespeare au sens de « défendre avec succès une cause »¹¹⁶ est perdue dans *opposer son délicat effort*, alors que le simple « défense », utilisé par Fuzier, permet de garder le sens juridique, et de ne pas oublier le sens physique. Au vers 5, Garnier ajoute, en une image étrange, les mots *semer* et *aile*, perdant du même coup *breath* (« haleine », « souffle »), tandis que, par un tour de passe-passe, *l'été* devient la tête du complément de lieu au lieu du déterminant de *honey* dans le texte original. Ces deux vers se traduisent par : « Ô, comment l'haleine mielleuse de l'été / Résistera-telle au siège terrible des jours battants ? », ils créent donc une image suffisamment riche pour ne pas la compliquer.

¹¹⁶ Stephen Booth, *op. cit.*, p. 246.

Time, répété trois fois dans le texte, est rendu par *les temps prédestinés* au vers 8. Ce pluriel et la minuscule dissolvent la force du mot « Temps » (lui qui a un *swift foot*, v. 11). Quant à l'ajout de l'adjectif à la rime, il déplace la force contenue dans le Temps (réminiscence du Chronos grec) vers une autre instance – car si les temps sont prédestinés, alors par qui le sont-ils ? De plus, il ne s'agit pas de briser le *swift foot* mais de le retenir (*hold back*). On aurait attendu un point d'interrogation à la fin du vers 12 : coquille ou oubli d'auteur ?

La traduction en vers français de Garnier semble en définitive souvent infidèle à cause d'exagérations et d'affadissements, parfois fausse à cause d'une mauvaise lecture du texte, et obscure en maint endroit. Le parti pris de traduire en vers les *Sonnets* a pourtant donné d'heureux résultats au XX^e siècle, comme on en jugera à la lecture des versions, pour chacun des trois sonnets, de Jean Fuzier et de Jean Malaplate, auxquelles nous ne pouvions pas ne pas joindre une traduction prosaïque – par un poète, Pierre Jean Jouve¹¹⁷.

Sonnet XVIII

*Te puis-je comparer à un beau jour d'été ?
Ta nature est bien plus aimable et tempérée ;
Des vents brutaux secouent les chers bourgeons de mai,
Et le bail de l'été a trop courte durée.*

*Parfois de l'œil du ciel l'éclat est trop ardent ;
Souvent l'or de son teint se ternit et se brouille ;
Toute beauté déçoit quelque jour de son rang
Quand le cours de Nature ou le sort la dépouille.*

*Mais ton été sans fin ne se peut point faner,
Ni perdre la beauté qui t'échut en partage ;
Dans ses ombres la mort ne te saurait compter
Si ces vers éternels du Temps te font l'image :*

*Tant que vue ou haleine aux hommes n'est ravie,
Ce poème doit vivre et te donner la vie.*

(Fuzier)

*Vais-je te comparer à ce clair jour d'été ?
Tu es plus modéré, tu es plus adorable.
Un vent brutal abat les chers bourgeons de mai.
Ce que prête l'été n'est pas à bail durable.*

*L'œil du ciel est parfois estimé trop ardent
Ou bien sa face d'or se fait souvent obscure ;
Il n'est point de beauté qui n'aille déclinant
Par l'effet du hasard ou du cours de Nature.*

*Ton éternel été ne se fanera pas,
Ces beautés à jamais demeureront les tiennes
Et ne te retiendront les ombres du trépas,
Porté dedans mes vers aux époques lointaines.*

*Tant que battront les cœurs et que verront les yeux,
Mes vers vivront et te feront vivre avec eux.*

(Malaplate)

Irai-je te comparer au jour d'été ? Tu es plus tendre et bien plus tempéré : les vents violents secouent les chers boutons de mai et le bail de l'été est trop proche du terme ;

Parfois trop chaud est brillant l'œil du ciel, souvent ternie sa complexion dorée, toute beauté parfois diminuée de beauté, par hasard, ou abîmée au cours changeant de la nature ;

Mais ne se flétrira ton éternel été, ni perdra possession de ce beau que tu as, et ne se vantera la mort que tu erres parmi son ombre, quand en rimes éternelles à travers temps tu grandiras ;

Tant que les hommes respireront et tant que les yeux verront, aussi longtemps ceci vivra, ceci donnera vie à toi.

(Jouve)

Sonnet XXX

*Au muet tribunal de la douce pensée
Quand sont mes souvenirs à comparoir cités
Je soupire au défaut de maintes choses aimées,
Vieux maux où je déplore à neuf mon cher passé.
Sur amis qu'à jamais la mort en sa nuit cèle
Je puis noyer un œil malhabile à couler,
Sur chagrins d'amour morts verser larmes nouvelles,*

*Au tribunal des doux pensers silencieux
Lorsque des jours passés j'évoque souvenance,
Maint objet fait défaut qui me fut précieux,
J'ajoute un nouveau deuil à l'antique souffrance.*

*Je vois couler ces yeux qui n'avaient plus de pleur
Sur plus d'un ami cher qu'a pris l'ombre éternelle
Et mes peines d'amour retrouvent leur ardeur ;*

¹¹⁷ Respectivement : William Shakespeare, *Œuvres complètes*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1959 ; Genève, L'Age d'homme, 1992 ; Gallimard, « Poésie », 1969.

*Gémir sur maint objet à ma vue enlevé.
Je suis en peine alors de peines oubliées ;
De malheur en malheur pesamment je refais
Pour la payer encore, bien que déjà payée,
La somme de ces pleurs qu'autrefois j'ai pleurés :
Mais si je pense à toi, tout ce que je perdus
M'est rendu, cher amour, et mon chagrin finit.*

(Fuzier)

Pour tant de biens perdus mon deuil se renouvelle.

*Je puis gémir alors sur des griefs passés,
Redire pesamment, de misère en misère,
La mémoire attristant des pleurs déjà versés
Que j'acquitte à nouveau, comme la fois première.*

*Que cependant je pense à toi, mon doux ami,
Toute perte est comblée et tout chagrin.*

(Malaplate)

Quand, aux assises du doux silence pensant, j'appelle en souvenir les choses passées, je soupire l'absence de plusieurs choses cherchées, nouvelles plaintes sur vieux chagrins dilapident mon cher temps ;

Alors je puis mouiller mon œil, rebelle à couler, pour les précieux amis cachés dans la nuit sans date de la mort, pleurer nouvellement peine d'amour perdue, lamenter la dépense de bien des choses disparues ;

Alors je puis mener le deuil des deuils passés, redire lourdement, de malheur à malheur, le triste compte de lamentation déjà lamentée, que je paie à nouveau comme si non payé.

Mais qu'entre-temps je pense à toi, ô cher ami, la perte est réparée et le chagrin fini.

(Jouve)

Sonnet LXV

*S'il n'est bronze ni pierre, ou terre ou mer immense
Dont le triste pouvoir de la Mort n'est vainqueur,
Contre cette fureur, que sera la défense
De beauté, dont la force est celle d'une fleur ?
Le doux souffle d'été, comment tiendrait-il tête
A l'assaut ruineux des jours au dur bélier
Quand par les coups du Temps voient leur force défaite
Et l'imprenable roc et la porte d'acier ?
O terrible pensée ! A son coffre soustraite,
Sa plus belle parure, où, las, au Temps cacher ?
N'est-il de forte main qui son pied vif arrête ?
Qui le peut prévenir de dépouiller beauté ?
Personne, hélas, à moins que ce miracle agisse :
Qu'en l'encre noire encor mon amour resplendisse !*

(Fuzier)

*Si bronze, ou pierre, ou terre, ou la mer infinie
Par Mort sont dépouillés de toute leur vigueur,
Qu'entreprendrait beauté contre sa tyrannie,
Elle qui n'a pas plus de force qu'une fleur ?*

*Comment l'été suave aux lèvres mielleuses
Soutiendrait-il l'assaut des jours, fiers combattants,
Quand ne sont rocs si durs, ni grilles orgueilleuses
De leurs barreaux d'acier que ne mine le Temps ?*

*Où donc, où donc cacher, réflexion terrible,
Loin des coffres du Temps du Temps le pur joyau ?
Quel bras fort retiendra sa marche irrésistible ?
Qui lui interdira son pillage du beau ?*

*Oh ! nul s'il n'est miracle ayant puissance telle
Qu'en cette encre à jamais mon amour étincelle.*

(Malaplate)

Ainsi, ni airain ni pierre ni terre ni vaste mer ! mais condition mortelle horrible effaçant toute leur valeur ; contre telle férocité que pourrait plaider la beauté qui ne contient pas plus de force que la fleur ?

Comment tiendra le souffle mielleux de l'été contre le siège destructeur des jours assaillants, puisque rocs imprenables ne sont résistants, et grilles d'acier fortes, que le Temps ne défait ?

Redoutable méditation ! hélas, où — le beau joyau du Temps sera-t-il dérobé loin du coffre du Temps ? Quelle puissante main peut arrêter son pas, et sa rapine de beauté, l'empêcher ?

Oh, personne ! à moins que ce miracle ait le pouvoir, qu'à jamais mon amour brille en traits d'encre noirs.

(Jouve)

Actes du colloque « Mystique de l'amitié »

Białystok et Varsovie

8-13 juin 2007

Péguy : amitiés et ruptures

Yves Avril
Orléans

Après la mort de Péguy, Tharaud écrira :

Son amitié avait ce caractère pathétique qu'elle était toujours menacée, non pas qu'il fût atrabilaire, mais être son ami, c'était s'engager dans son ordre, reconnaître sa règle. L'amitié se confondait chez lui avec l'empire qu'il exerçait sur les êtres : « Qui n'est pas avec moi est contre moi », disait-il, ou bien : « Si j'étais aussi doué pour le bonheur que je le suis pour la direction, je serais un homme heureux ». Dès qu'il sentait la résistance, tout éclatait comme un cristal, et l'on entend tout au long de sa vie ce fracas de verre qui se brise ; Lucien Herr, Jaurès, Halévy, Maritain, Psichari, Georges Sorel et tant d'autres, que de squelettes d'amitié il a laissés derrière lui ! Tous ses amis semblaient marqués de ce même signe fatal : « Nous ne te suivrons pas jusqu'au bout. »

I. L'amitié de la Cité harmonieuse

Péguy qui n'aime pas l'esprit de système ni les distinctions scolaires ni les classifications ni les hiérarchisations, a ses propres classements et ses propres hiérarchies ; et cela se sent dès *Marcel, premier dialogue de la Cité harmonieuse*, écrit à 25 ans, ce dialogue on ne peut plus platonicien, où il distingue soigneusement « âmes collectives » et « âmes individuelles ». Dans ce qu'il appelle « les âmes collectives », qui, au contraire des « âmes individuelles » « unes et indivisibles », sont « plurielles et assez divisibles », mais comme les âmes individuelles sont « personnelles », il distingue, en partant du niveau le plus collectif et en remontant jusqu'au tout à fait collectif, les « âmes familiales », « les âmes amicales », « les âmes nationales » et « l'âme de la cité ». Les « âmes amicales » sont définies comme « naturelles et volontaires » à la différence des « âmes familiales » qui sont simplement « naturelles ».

Que sont ces « âmes amicales » ?

Dans la société qui n'était pas harmonieuse encore la plupart des camaraderies naissent, croissent, vivaient et mouraient sans que naissent et vécussent leurs âmes amicales ; mais dans la cité harmonieuse les âmes amicales naissent et vivent pour toutes les camaraderies, et elles atteignent à leur forme sans déformer les âmes individuelles dont elles sont nées.

Ainsi les âmes amicales réalisent au mieux dans la cité harmonieuse la beauté qui leur est personnelle, chaque âme amicale réalise au mieux ce qu'elle est en beauté, chaque âme amicale devient au mieux ce qu'elle est en beauté, chaque âme amicale devient au mieux ce qu'elle est.

Si nous prenons harmonie et harmonieuse au sens musical, nous dirons : pour chaque pupitre (les violons par exemple), harmonie parfaite des différents instruments entre eux ; pour chaque famille d'instruments (cordes, bois, cuivres, etc.), harmonie à l'intérieur de la famille ; pour l'ensemble orchestral, chaque instrument, chaque pupitre et chaque famille d'instruments a et sauvegarde sa personnalité propre mais la soumet à l'ensemble pour jouer la symphonie de la cité harmonieuse.

Pour filer la métaphore, je dirai que l'amitié pour Péguy est plutôt au niveau du pupitre (ensemble d'âmes amicales). Mais dans l'orchestre et dans sa vie il a été tantôt instrument, tantôt pupitre, tantôt chef d'orchestre. Mais dans le pupitre des violons par exemple, il a souvent été le premier violon et comme l'on sait, dans l'orchestre classique, le premier violon est souvent le second du chef d'orchestre.

II. Les *Cahiers de la Quinzaine* : amitiés et ruptures

Cette âme amicale *collective, naturelle et volontaire*, la voici littéralement réalisée dans les *Cahiers de la quinzaine* :

Nous avons obtenu ce résultat que sans exercer rien qui ressemblât à une pression, d'aucune sorte, sans exercer ni demander aucun entraînement, sans rien demander à personne, sans rien exercer ni demander qui ressemblât à une adhésion, à une sollicitation, à un engagement, à une aliénation quelconque nous avons par cette longue patience, par un recrutement longuement patiemment poursuivi, par un filtrage, par une épuration, par un épuration si je puis dire encore plus longuement patiemment poursuivi, constitué peu à peu, sans engager personne, une société d'un mode incontestablement nouveau, une sorte de foyer, une société naturellement libre de toute liberté, une sorte de famille d'esprits, sans l'avoir fait exprès, justement ; nullement un *groupe*, comme ils disent ; cette horreur ; mais littéralement ce qu'il y a jamais eu de plus beau dans le monde : une *amitié* ; et une cité.

L'amitié des *Cahiers* sera aussi un ordre de chevalerie, avec son code, ses lois, ses devoirs, tout cela tacite. Tharaud dira plus tard, apprenant que Péguy a engagé ceux qui lui étaient les plus chers à faire chaque année, s'il ne revient pas de la guerre un pèlerinage à Chartres : « C'est ainsi que s'est créé, après l'ordre des Abonnés des Cahiers de la Quinzaine, le petit ordre affectueux des pèlerins de Notre-Dame de Chartres, qui se compose, à ma connaissance, d'une libre penseuse, d'une protestante, d'une catholique, d'une juive et d'une demi-juive ». L'amitié des *Cahiers* oblige, c'est-à-dire, étymologiquement, lie par un engagement. Elle implique la fidélité. Tout désabonnement, je dirai aussi tout desserrement, tout relâchement des liens est ressenti comme une trahison. Comme le lui écrit Joseph Lotte (30 octobre 1906) : « Un homme conscient et honnête *n'a pas le droit* de se désabonner s'il a été abonné et *a le devoir* de s'abonner s'il ne l'est pas. »¹¹⁸ À plus forte raison tout compromis, toute entente avec les adversaires. D'où ces ruptures qui jalonnent la vie du gérant des *Cahiers de la quinzaine*.

Rupture avec Albert Lévy. Le 13 avril 1905, Péguy écrit à Albert Lévy, ancien camarade du lycée Lakanal : « Veuille ne plus m'attendre les mardis ni aucun autre jour jamais, veuille ne point venir dans ma maison à Orsay ; dis adieu pour moi à ta femme qui m'a toujours parfaitement reçu. »¹¹⁹ Et à Georges Bellais : « je viens de signifier un congé éternel à notre ancien ami Albert Lévy, qui dans cette affaire nous a naturellement trahis »¹²⁰. Le 15 avril 1905, à Blanche Raphaël : « Pour la bonne administration de votre parentage et de mes amitiés, je dois vous rendre compte que j'ai mis à la porte de ma vie entière et même plus, votre cousin Albert Lévy, ayant acquis la certitude que dans cette affaire de la Société Nouvelle de Librairie et d'édition il nous trahissait »¹²¹.

Rupture avec Georges Sorel. Le 4 ou 5 décembre 1912 : « Je reconnais votre main dans tout ce qui se fait contre les Cahiers ; je vous prie à l'avenir de ne plus venir le jeudi. »

Rupture avec André Spire, dont Péguy avait caviardé les *Essais* sur Zangwill¹²². André Spire racontera plus tard : « Je cessai d'aller aux jeudis rue de la Sorbonne, et depuis janvier 1910 je n'y remis plus jamais les pieds. [...] Dans les derniers jours de juillet 1914, invité par Daniel Halévy à déjeuner chez sa mère, place Dauphine, je reconnus Péguy parmi les convives, je m'avançai vers lui le cœur battant. Notre timidité et notre orgueil n'eurent pas la force de desserrer nos lèvres. Tout se passa entre notre poignée de mains et nos regards. »¹²³

Rupture avec Charles-Lucas de Peslouïan. Voici un « ami et [...] confident de vingt ans, *amicus et frater et consilium et auctor et salutis custos ac rerum temporalium* » qui, quarante années plus tard,

¹¹⁸ La majorité des lettres citées ont paru soit dans les *Cahiers*, soit dans les *Feuillets*, soit dans les *Bulletins* de l'Amitié Charles-Péguy ; d'autres sont inédites et sont déposées au Centre Charles-Péguy d'Orléans, que nous remercions vivement de nous avoir permis de les consulter.

¹¹⁹ FACP 185, mars 1973, p. 30.

¹²⁰ BACP 33, janvier-mars 1986, p. 32.

¹²¹ FACP 185, mars 1973, p. 30.

¹²² *CQ* XI-5, 19 décembre 1909.

¹²³ FACP 40, août 1954, p. 20.

confie à Auguste Martin, fondateur de l'Amitié Charles-Péguy : « Avec personne, il n'a eu les rapports qu'il a eus avec moi. Dès qu'il avait un embêtement, il venait – comme un enfant, dans ces cas-là ».

De lui, Péguy dit : « Il est devenu mon gouvernement, mon recteur et mon conseil, ma conscience et mon âge. Il est le seul homme au monde contre l'ordre de qui je ne marcherais pas dans une affaire grave. » À cet ami, il fait des confidences, et les plus graves comme celles-ci, le 4 décembre 1911 : « J'ai eu une semaine terrible et tu n'étais pas là. J'ai perdu tout le terrain que j'avais gagné. J'étais dans cet état où il faut serrer les poings pour ne pas graver un nom dans une écorce d'arbre. » Le 12 décembre : « Il y a longtemps que je me suis aperçu qu'on a mis un ange gardien plus malin que moi. Vingt fois j'ai voulu pécher, non point en ceci seulement. J'entends des péchés sérieux et qui valent la peine de se déranger. Vingt fois les circonstances ont joué avec une ironie littéralement hermétique. Pour me masquer le passage. » Le 15 décembre : « Je navigue sur un océan de peine, mais je ne veux point que tu t'en rendes malheureux. C'est du purgatoire. Une peine transparente que je distingue fort bien de l'autre. Tu m'as une fois pour toutes sauvé de la peine opaque. Je t'écris uniquement parce que je serais incapable de faire ma journée si je ne t'écris pas la première lettre » Le 21 juin 1912 : « Une fin de journée vraiment affreuse m'a confirmé dans cette assurance que l'on peut s'en remettre à moi de conduire ce long deuil. / Que Dieu me garde de l'enfer de la jalousie charnelle et d'une autre jalousie encore plus pénétrante, qui est la jalousie familiale, comme il m'en garde depuis deux ans, c'est tout ce que l'on peut raisonnablement demander ».

Ce vrai et grand ami s'est chargé en 1911 de l'édition d'*Œuvres choisies* de Péguy, et cela avec la plus parfaite discrétion, c'est-à-dire sans s'immiscer aucunement dans l'œuvre, ni par une préface ou une introduction. Dans ce volume son nom n'apparaît nulle part. Le 20 juin 1911, Péguy présente ces *Œuvres choisies* :

Je présente ce livre comme un monument à l'amitié. *Amicitia et fidei sacrum*. Je m'aperçois enfin qu'il est un de mes livres les plus purs. Tout y vient de l'amitié. Tout y représente l'amitié. Tout y concourt à l'amitié. Une amie qui a l'intelligence du cœur m'écrivait que c'était de l'amitié à trois dimensions. Mais je crois bien qu'elle en oubliait une ou deux. En tête un portrait peint par l'ami le plus fidèle et le plus grave¹²⁴. Un livre tout entier composé, plus que composé, organisé par l'ami le plus ancien, le plus confident, le plus grave. [...] Tout le livre, et le seuil et le texte et toute la maison, toute la fabrication, tout le tissu du livre est pur et est pur et ami. Tout le livre est comme un raccourci, fait un ramassement de tout ce qu'il y a d'ami dans notre histoire et dans notre œuvre.¹²⁵

Or, entre ces deux amis, ces deux confidentes, c'est la rupture. Voici quelques échanges de novembre 1912. Péguy : « Pourquoi nous voir actuellement. Nous nous sommes déjà vus une fois de trop. Je donnerais cher pour ne pas nous être rencontrés ce jour-là sur le boulevard » Pesloüan, le 11 novembre : « Il faut que je te voie à ce sujet : et je te verrai. / Nous aurons, chez moi, ou ailleurs, et devant qui te plaira, un entretien de dix minutes. » Péguy, le 13 novembre : « Non. Je me refuse actuellement à tout entretien. » Pesloüan, le 14 novembre : « de ce que tu n'as rien à dire, il ne résulte pas que tu n'aies rien à entendre. / Tu l'entendras un de ces jours. / Inutile d'invoquer, sur un mode grave, quoi que ce soit du passé ; les raisons pratiques suffiront à toute explication. / Tout cela est, intimement, et socialement, grotesque. / Ton orgueil et ton envie ont déjà gâté tant de choses ; quelle amitié moins ancienne vas-tu pouvoir rompre ? »

Que s'est-il passé ? À nos yeux, la chose la plus anodine. Pesloüan a écrit un volume de poésie intitulé *Amicitia in hortis* (en souvenir du *De Amicitia* de Cicéron). Il voudrait le faire paraître aux *Cahiers de la quinzaine*. Péguy trouve le 17 septembre que le volume tarde, puis il atermoie. Il rencontre Pesloüan sur le boulevard des Invalides et lui annonce d'un air gêné que le prochain cahier le surprendra : il contiendra ses propres vers... « ton volume paraîtra après, si tu veux ». Pesloüan dira plus tard avoir répondu que « s'il voulait agir conformément à l'amitié qui nous liait, il devait retarder la publication de ses vers et faire paraître les miens auparavant [...]. Péguy parut scandalisé de ma proposition ». Puis cette lettre de Péguy qui déclenche le drame :

¹²⁴ Il s'agit du portrait dû à Pierre Laurens, ami de Pesloüan et de Péguy.

¹²⁵ C 374-375.

« Ma réponse définitive est qu'en effet il ne faut pas que tu paraisses aux cahiers. Tu vis dans un monde où les *Cahiers* seront toujours considérés comme des cousins pauvres ». Pesloüan rejette cette explication qui, selon lui, ne vaut rien et demande un entretien : « Ne parle pas de blessures et de cicatrices. Il n'y en a pas. Ce ne sont que des peines bien claires qui se calmeront quand nous nous verrons. viens donc le plus tôt possible ». Péguy, le 30 octobre : « Il ne s'agit point de rien rompre. mais il me paraît indispensable que nous procédions à une conférence de révision dans quelques semaines ». Pesloüan : « Je n'ai pas envie d'attendre des semaines ». Et Péguy : « Pourquoi nous voir actuellement. »

La rupture avec Pesloüan entraîne la rupture avec les Laurens, qui ont pris parti pour celui-ci. Péguy en souffre, il en rêve. À leur amie commune Geneviève Favre, le 27 août 1913, il écrit : « Passé une nuit affreuse à rêver de Pierre Laurens. Il paraît que ce n'est pas assez de pleurer le jour ».

III. Affaire Dreyfus : « Nous nous serions arraché un frère »

Il est des ruptures qui n'ont rien à voir avec la fidélité aux *Cahiers* mais qui sont dues à ce que Péguy considère comme des atteintes à des règles de haute morale, règles que de vrais amis doivent nécessairement avoir en commun. On ne peut demeurer l'ami de quelqu'un qui transgresse ces règles.

Ainsi avec Camille Bidault, son ami d'enfance, « mon ami Bidault », « mon cher camarade », « mon cher Camille ». Lors de l'Affaire Dreyfus, Bidault, vétérinaire militaire dans le corps de cavalerie, refuse de se ranger aux côtés des défenseurs de Dreyfus. Péguy insiste : « Je t'écris aujourd'hui pour la dernière fois. Si tu attends, pour libérer ta conscience, au moins envers moi, que le dernier des faussaires ait fait son dernier aveu, je te prie de considérer ceci comme une lettre d'adieu ; j'attends ta réponse jusqu'à la fin de la semaine » (5 décembre 1898). Puis, le 8 décembre 1899 : « J'ai beaucoup souffert parce que tu n'étais pas de cœur avec nous [...]. Pourquoi discuter tous deux. Si tu le crois utile tu reviendras me voir quand tu repasseras à Paris ; sinon adieu. » Et c'est la rupture, dramatique, définitive. Le 11 février 1899 : « Je te prie, avant que les jésuites ne nous aient fait fusiller par leurs généraux, de vouloir bien me renvoyer [...] les exemplaires que je t'avais donnés de la *Jeanne d'Arc* et du *Marcel*. L'homme à qui j'avais donné ces deux livres n'est plus. Il me serait particulièrement douloureux que ces deux livres, que j'aime, fussent, par un abus de confiance, aux mains de l'ennemi. » Il lui renvoie le cadeau que Camille Bidault avait offert pour son mariage.

Sans prononcer son nom, il fera allusion à cette douloureuse rupture dans les *Cahiers de la quinzaine* :

Silencieusement je pense à cette affaire où nous avons laissé les cadavres défigurés de quelques-unes des amitiés qui nous étaient les plus chères ; dans le désastre de nos espérances et dans le silence de cette retraite je me rappelle cette affaire qui pour nous pauvres gens brisait les familles comme paille, brisait comme un fétu nos plus chères amitiés de petites gens ; rien ne comptait plus ; moi-même j'avais des amis de ma toute première enfance, des amis éprouvés, de ces amis que rien ne peut remplacer, que nul ne peut imiter, car nul ami nouveau n'apportera plus la commune joie et la mémoire commune des mêmes regards d'enfance, la même vue et le même regard des mêmes paysages de Loire. Quelques-uns s'engagèrent dans la voie qui était selon nous la voie de la tentation ; et par la voie de la tentation la voie de la perte éternelle ; je fis pour les arracher de cette voie de la tentation, qui était pour nous la voie de l'erreur et du crime, des efforts désespérés. Quand nos efforts demeuraient vains, quand nos passions amicales demeuraient frappées de stérilité, nous brisions. Nous rompions un parentage, une amitié de vingt ans, nous qui n'avions guère passé vingt-cinq ans, nous brisions avec une sorte d'ivresse farouche, d'amertume âpre, comme nous nous fussions rompu le bras droit. *Si ta main te scandalise, coupe-là*. Nous nous serions arraché un frère.¹²⁶

L'épouse de Camille Bidault, bien après la mort des deux anciens amis, n'aura pas pardonné à Péguy.

¹²⁶ B 436.

La brouille avec Daniel Halévy est aussi liée à l’Affaire Dreyfus. Le regard sceptique que, dans l’*Apologie pour notre passé*, parue aux *Cahiers*, Halévy jette sur leur engagement dans les rangs dreyfusards et sur leur enthousiasme juvénile, déplaît profondément à Péguy qui répond par *Notre jeunesse*, *Solvuntur objecta* et *Victor-Marie comte Hugo*. Le 16 juillet 1910, Halévy écrit à Péguy : « Je ne suis pas surpris qu’elle [l’*Apologie pour notre passé*] ait provoqué en vous un mécontentement. J’avais essayé de composer un écrit juste et le juste est la chose du monde la plus étrangère au mystique. Rien n’est plus répugnant au mystique que le juste. » En août 1910, Halévy note dans son journal : « Amitié de Péguy qui tient à ne pas rompre nos liens. J’y tiens aussi, je l’aime beaucoup, c’est un beau paysage, une grande force » Puis Halévy écrit : « Mon cher Péguy, / Vous êtes un homme extraordinaire autant qu’un écrivain extraordinaire. / Vous me confiez un cahier, nous en causons deux ans ; nous semblons être, non pas en accord de pensée, nous ne l’avons pas cherché, mais parfaitement en confiance. / Au sujet de ce Cahier même, vous m’outragez. / En vérité, je suis un faible (p. 58), un haïssable pénitent (p. 57), un chien battu (p. 56), mouillé (p. 57) ? car, je vous entends bien, c’est moi que vous jugez ainsi. / Je ne vous envie pas, mon cher Péguy, d’avoir serré la main de cet-Halévy-là, que pour moi je ne connais pas. / Adieu, Péguy ». Et encore le 21 juillet : « Je vous serrerais la main avec plaisir quand vos lecteurs seront bien sûrs que pour vous la mienne n’est pas une patte. » Le 1^{er} août 1910, les choses sont allées si loin qu’il est question d’un duel pour lequel Péguy propose à Pesloüan d’être son second.

IV. Amitiés de Péguy

Il n’est pas question évidemment de faire des énumérations. Péguy a lui-même dans *À nos amis, à nos abonnés*, texte fondamental sur ce sujet, distingué les différentes strates de l’amitié.

Et comme il faisait très clair je profitai de cette grande clarté qu’il y avait pour voir du même regard à la même lumière pour voir qu’on n’a jamais, qu’on ne se fait, que jamais on ne peut se faire d’amis que du même temps et du même âge, que de son même temps, que des amis contemporains ; amis du même temps, du même âge, *aquales*, amis de la même compagnie, de la même formation, de la même société, du même monde. Amis du même appel, d’un seul et même ban, de la seule et même *classe*. Amis d’une (seule) fois, les seuls amis. Et je regardai qu’on ne recommence jamais. Amis nés, formés ensemble, les seuls véritables amis. Amis d’enfance, amis de famille ; amis d’école, de petite école, d’école primaire ; amis de lycée ; amis de régiment ; amis de cahiers ; ensemble les seuls qui soient véritablement des amis, littéralement ; les seuls à qui ce nom convienne, soit exact. Les seuls que ce nom puissent habiller jamais. Les autres ne comprennent pas. Je mets naturellement les amitiés de l’affaire Dreyfus, si secrètes, ensemble dans et parmi les amitiés des cahiers. [...] L’amitié est une opération charnelle qui se fait une fois dans la vie. Et qui ne se recommence pas. Je veux dire qu’elle est essentiellement une opération terrienne, une opération de date, une opération temporelle qui se fait, qui s’inscrit une fois, dans une certaine terre, à une certaine date du temps de la vie. C’est une de ces opérations qu’il n’est point donné à l’homme de recommencer, de faire deux fois, d’imiter, de feindre, de controuver, de forger, de faire *comme si*. C’est une de ces opérations qui ont dans la vie de l’homme, dans la carrière de l’homme une valeur unique, un prix incommutable et non interchangeable, un prix unique, un prix inévaluable, sans équivalent, sans contrepartie possible, et pour ainsi dire un prix sans prix. C’est une opération de l’ordre du berceau, de la famille, de la race, de la patrie, du temps, de la date, de tout cet ordre temporel, d’une importance unique, irremplaçable, où l’opération ne se fait qu’une fois. [...] Il n’est donné à l’homme de se faire une amitié, de lier l’amitié que dans une seule génération, dans une seule promotion, dans une seule zone.¹²⁷

a) Eddy Marix

Le texte que nous venons de citer a paru en juin 1909, l’année qui a suivi celle de grands déchirements. Le 31 août 1908 mourait Eddy Marix. Ce qui explique le passage qui termine *À nos amis, à nos abonnés* :

¹²⁷ B 1313-1314.

Les éclaircissements que la mort pratique dans les rangs de l'amitié ont ce caractère d'éclaircissement irrévocable et d'antécédence de la mort propre. Ce caractère définitif et déjà final. Ces éclaircies ne sont point comme les éclaircies des forêts, comme les coupes sombres et claires, qui repartiront, qui repousseront du pied. Contrairement à ce qui se passe dans les autres ordres, dans les ordres de la vie et de la végétation et de la fécondité de foisonnement, dans l'amitié nous n'avons pas à garder les places de ceux qui disparaissent ; elles se gardent bien toutes seules. Nul ne vient remplacer ceux qui manquent.¹²⁸

Eddy Marix, qu'il appelle le plus grand prophète d'Israël après Bernard Lazare et qui sera en septembre 1911 le dédicataire du *Porche*, a entretenu avec lui une correspondance affectueuse. Avocat à la cour d'appel de Paris et conseiller juridique de Péguy, il s'est dévoué, corps et âme, pour la défense des *Cahiers* contre la Société nouvelle de librairie et d'édition et pour élaborer cette société en commandite qui devait sauver leur existence.

Le 3 février 1907, après avoir lu *De la situation faite au parti intellectuel dans le monde moderne*, il écrit à Péguy : « Ce m'est une joie intérieure que vous, Péguy, ayez écrit ce qui m'est aussi complètement agréable. L'amitié n'a pas de plaisir plus pur que celui de ces communions parfaites. Au point où je vous aimais il n'est pas banal de noter que je vous aime aujourd'hui plus encore »

Le 14 janvier 1908, quelques mois avant sa mort, il écrivait encore d'un lieu de convalescence : « Que n'êtes-vous ici ! Que ne puis-je me recueillir avec vous ! lentement, lentement je me reconquiers moi-même. [...] Mais, de grâce, écrivez-moi. J'ai besoin de voir votre écriture, de sentir un peu, de loin, le contact de notre chère vie de travail vrai, de notre belle vie des *cahiers* ! [...] mon Dieu ! que cela me fait du bien de vous écrire ! »

Le 2 mars 1908 : « Que je me réjouis en pensant que dans un mois peut-être je vous aurai revu ! Que vous m'avez manqué ! [...] Merci, merci, du petit mot que vous m'avez envoyé avec une si énergique expression d'amitié ; Oui, je la connais bien, votre amitié ; je vous en rends autant. Nous le savons tous deux ; mais, dans l'exil, cela fait si plaisir, cela est si bon de l'entendre redire et de le redire soi-même ».

Aimée, une des deux sœurs d'Eddy, écrit à Péguy le 30 août 1908 :

À vous, le plus cher et le meilleur ami de mon pauvre frère, je ne veux pas laisser plus longtemps un espoir inutile ; Notre pauvre Eddy touche au terme de sa longue et dure épreuve. Depuis trois jours la maladie fait des progrès effrayants ; la faiblesse est extrême, et les médecins désespèrent ! – Dans quelques jours, dans quelques heures peut-être, il faudra que je vous annonce l'affreuse nouvelle, qui est si proche !

Le 31 août 1911, Aimée : « Nous revivons ces jours cruels, et la piété de votre souvenir [...]. Je n'ai pas besoin de vous dire l'émotion que nous cause votre dédicace. »

Après la mort de son ami, Péguy gardera jusqu'à la fin une fidèle amitié à sa famille : à son père, à ses deux sœurs Aimée et Marguerite et à son frère Henry, alors âgé de 18 ans ; jamais il n'oubliera l'anniversaire du 31 août. Et quand paraît *À nos amis, à nos abonnés*, il reçoit cette lettre d'Aimée : « Nous avons préféré attendre d'avoir lu ce que vous dites *à vos amis*, ayant deviné que vous associeriez les amis absents aux amis présents, dans ce volume, le premier que vous publiez après un silence d'une année. Nous avons été néanmoins très émues d'y trouver le nom de notre Eddy. »

Pendant un an Péguy avait effectivement cessé de publier. Tous les textes écrits par lui entre septembre 1908 et juin 1909 sont posthumes. Une maladie de trois semaines le laisse dans un état de terrible épuisement physique et moral, comme l'atteste cette confidence à Peslouïan le 15 novembre 1908 : « Si tu apprends que nous nous sommes suicidés tous les sept, tu en auras regret éternellement ; c'est pourtant la tentation contre laquelle je me défends avec un succès de jour en jour diminué »

¹²⁸ *Ibidem*.

Ce que Péguy appelle *aquales*, ce ne sont pas seulement les gens du même âge. Il précise de « même compagnie », ceux qui ont partagé le même pain, le pain de misère et d'amertume ; qui ont vécu les mêmes épreuves, participé aux mêmes joies, aux mêmes luttes, aux mêmes combats.

b) Amitiés de l'ordre de la chronologie

Amitiés d'Orléans et d'enfance : Camille Bidault, André Bourgeois...

Amitiés de Lakanal et de Sainte-Barbe : Albert Lévy, Henri Roy ; Marcel Baudouin « mon ami Baudouin », dont il épousera la sœur, Charlotte, les Tharaud, baptisés « Jérôme et Jean » par Péguy, prénoms qui leur resteront, Léon Deshairs, Jules Riby, Dom Baillet, Charles-Lucas de Pesloüan . Plus tard Pesloüan écrira à propos de ce groupe « barbiste » :

La raison que nous étions « liés parce que c'était nous » ne suffit pas. Mais quelque cause qu'eût cette liaison, je puis vous dire ceci : que j'ai vécu depuis dans bien des milieux de camaraderie – collèges, écoles, sociétés, cercles, réunions, et que jamais je n'ai vu des êtres vivants en commun garder les uns envers les autres cette dignité, cette discrétion, et pour tout dire, cette politesse dans laquelle se tenaient les jeunes gens qui composèrent notre petit groupe. Ce qui peut-être a plus tout créé cette union, et l'a maintenue dans le temps, ç'a été la volonté de Péguy.

Péguy a aussi connu à Sainte-Barbe Eddy Marix et Joseph Lotte qui n'était pas de ce groupe, mais que « plus tard, par une sorte d'adoption, Péguy [l']y a comme virtuellement introduit ».

Amitiés dreyfusardes : Daniel Halévy, Bernard Lazare, Eddy Marix, Pierre Marcel, Maurice-Edmond Lévy...

Amitiés des *Cabiers* : René Salomé, Robert Debré (père de Michel Debré) qui lui amène Jacques Maritain, lequel lui fait connaître sa mère, Geneviève Favre, que Péguy appellera « la grande amie », et Ernest Psichari. Maritain : on sait qu'après ses efforts aussi bien intentionnés que maladroits et malheureux pour faire franchir à Péguy « le porche de l'Église », après ses interventions directes auprès de Charlotte, la femme de son ami, Péguy lui écrit une lettre qui se termine ainsi : « À la date d'aujourd'hui prend fin le mandat spirituel que je vous avais donné pour me représenter auprès de Baillet. Quand un ambassadeur met une telle opiniâtreté à s'acquitter mal de son mandat, il ne reste plus qu'à lui retirer ses pouvoirs ». Il signe cependant « votre ami dévoué »¹²⁹.

c) Amitiés de l'ordre de la famille

Amitiés fraternelles. Marcel Baudouin : doublement fraternelle amitié avec celui dont Péguy a épousé la sœur ; Eddy Marix, Pierre Marcel, Charles-Lucas de Pesloüan, Joseph Lotte, Ernest Psichari, dont, le 30 septembre 1910, Péguy dit à madame Favre : « quelle âme pure, quel homme au grand cœur ; tâchons, quand nous parlons, quand nous écrivons de lui, d'être dignes de lui, moi qui n'ai jamais eu de frère, je l'aime comme un frère et je sais par lui ce que c'est que d'avoir un frère ». Geneviève Favre, pour laquelle Péguy éprouve des sentiments tantôt fraternels, tantôt filiaux, tantôt même paternels et avec qui les rapports sont toujours d'une exceptionnelle simplicité et d'une exceptionnelle franchise, même quand il sera question – et il en sera souvent question – d'argent.

Amitiés d'un fils. Quand il parle de Bernard-Lazare, Péguy laisse penser que c'est un patriarche, son père spirituel. Or il est mort à 38 ans et Péguy n'avait que 8 ans de moins.

Noémie Psichari, mère d'Ernest et fille de Renan, qui écrit à Péguy le 30 juin 1911 : « Vous ne seriez pas l'homme que vous êtes si je ne vous disais pas sincèrement que vos jugements sur papa me peinent parfois et m'étonnent » et, le 3 novembre 1910, le remerciait de la place qu'il avait faite à son fils dans son *Victor-Marie comte Hugo*, ajoutant : « Je vous remercie de

¹²⁹ Robert Burac et René Mougel, *Péguy au porche de l'Église. Correspondance inédite Jacques Maritain – Dom Louis Baillet*, Cerf, 1997, p. 181.

comprendre si bien cette âme si grande et si tendre, qui vous aime à son tour d'une de ces amitiés jeunes qui sont un des joyaux de la vie ».

Jeanne Variot, mère de Jean Variot, qui écrit le 17 décembre 1911 :

Mon cher Péguy / Je vous embrasse. / Mais il faut que je vous dise lequel des deux Péguy je presse sur mon cœur. / C'est celui qui fut le petit enfant d'une paroisse d'Orléans – Orléans, qui êtes au pays de Loire. / L'autre, / Je ne lui en veux pas. Je ne lui en veux plus. / D'abord, je ne me reconnais pas le droit de le juger. Je devine trop ses difficultés. / Seulement, vous qui êtes un homme tâchez, si vous le pouvez, de comprendre le sentiment maternel. / Je voudrais défendre le premier Péguy contre le second. / Mon Péguy à moi, c'est le créateur, celui qui répand de la beauté, de la bonté. / Pour que son œuvre rayonne il faut qu'il aime et aussi qu'il soit aimé (de certains) purement, pleinement, sans arrière-pensée. / Cet échange, c'est la force, la dignité de la vie, sa meilleure raison d'être. Et j'ai pu souffrir que l'Autre vienne se mettre en travers, vous ôter jusqu'à une pierre, pour reposer votre tête. / Votre vieille amie / Jeanne Variot.

Amitiés d'un père, pour Alain-Fournier, pour le pauvre René Bichet, qu'il place, après sa mort, sous la protection de Notre Dame de Chartres ; et pour Ernest Psichari. Ernest Psichari, camarade de classe de Jacques Maritain, appellera toujours Péguy « Mon cher Maître » mais l'assure néanmoins que « de toutes les amitiés qui vous entourent et qui peuvent s'exprimer, j'ai la grande vanité de croire que la mienne est la plus fervente, bien que l'une des plus silencieuses et les plus maladroites à se manifester » (16 janvier 1911). Mais Psichari a publié *L'Appel des armes* sans en confier la publication aux *Cahiers*. De plus il s'est converti et est passé du côté des « curés » « Nous devons prendre le deuil d'Ernest. Il est perdu pour nous », dit Péguy. « Le deuil » !

d) Amitiés de l'ordre de la confiance et de la confession

Et dans ces amitiés, il y a ceux que Péguy appelle les « décevirs » : « les dix ou quinze amis, ou douze, les confidents du premier degré, les dix ou quinze amis sans le conseil de qui je ne prends aucune décision importante [...] ces décevirs sont des hommes avérés, éprouvés, durcis, dressés par la dure vie de Paris »

Mais surtout ceux qui ont reçu et partagé les confidences. On sait que les deux grandes confidences de la vie de Péguy, ce sont la passion pour Blanche Raphaël (confiée à Pierre Marcel, Pesloüan, Geneviève Favre) et le retour à la foi catholique (Joseph Lotte, Maritain, René Salomé)

Dans la confiance, on donne sa foi entière, on se donne. Péguy écrit à Lotte qui lui demande s'il peut citer ses lettres dans un article : « Il faut absolument quand je t'écris, que je puisse t'écrire sans arrière-pensée. Or je ne puis plus t'écrire sans arrière-pensée si je n'ai pas la certitude absolue qu'une lettre de moi est limitée à toi. Je me suis mis avec toi dans un ordre de confiance et de confession qui est en dessous de l'ordre public. »¹³⁰

V. Expressions de l'amitié

a) Extraits de la correspondance avec Geneviève Favre

5 octobre 1910 : « ma pensée s'est reportée vers le passé de notre amitié née au milieu de mes jours douloureux : je vous ai vu consolateur de toutes mes souffrances. »¹³¹

31 août 1911 : « Comme nos pensées amies ont pris l'habitude de se chercher, de se rencontrer [...]. La distance ne sépare décidément point : elle interrompt les joies bienfaisantes de la présence réelle, mais elle exalte les sentiments essentiels de l'amitié. »

27 décembre 1911 : « ma chère enfant combien nous avons pensé à vous pour l'arbre de Noël. Vous êtes le seul membre de la famille qui ne fût point là. »

¹³⁰ Pierre Pacary, *Un compagnon de Péguy, Joseph Lotte (1875-1914)*, Gabalda, 1917, p. 13.

¹³¹ BACP 54, avril-juin 1991, p. 122.

Péguy gardera des relations de grande confiance et d'amitié avec elle, malgré des désaccords sur certaines questions, et en particulier sur la guerre : Geneviève Favre était pacifiste. Un jeudi de mai 1914, Péguy quitte brusquement la table en disant : « Je m'en vais ; j'en ai trop entendu. » et lui écrit le lundi suivant, 18 mai : « mon enfant, si vous pensez que nous pouvons déjeuner ensemble jeudi sans nous tuer... »¹³²

b) Extraits de la correspondance avec Pierre Marcel

Lundi 18 décembre 1911, Péguy écrit à Pierre Marcel :

J'ai rêvé que nous étions morts. Jamais nous n'avions été si heureux. Une grande quantité de questions, qui nous embarrassent, étaient, du même coup, « solutionnées ». Jamais nous n'avions été aussi libres. Nous marchions, Blanche, toi et moi, comme dans une campagne. L'air était vif et léger. Nous allions le nez à l'air. Blanche à gauche, toi au milieu, moi à droite. À un moment vous fîtes mine de me quitter. Je vous dis : *Où allez-vous*. Alors vous avez éclaté de rire et vous avez dit : *Eh bien, nous rentrons dans le sein d'Abraham*. Je haussai les épaules et je vous dis : *Mais non, venez donc dans le Paradis, on rigole davantage*. Et vous vîntes.¹³³

Le lundi premier janvier 1912, Péguy écrit : « Tout ce que j'aurai jamais, je l'ai : des enfants, des amitiés, une liaison spirituelle. C'est déjà beaucoup. Les biens de fortune ne viendront jamais. Je suis prêt à vivre toute ma vie dans cette même gêne et dans ce même combat. »¹³⁴

Le vendredi 31 mai 1912, de nouveau Péguy : « Vous êtes trois, Pesloüan, Blanche et toi, qui avez plus de cœur que moi. Je suis actuellement un être hors de combat et je ne vais que par habitude. »¹³⁵

Le 14 juin 1912, Pierre Marcel écrit à Péguy :

Mon cher Vieux,

Il faut bien que je me confesse. Blanche m'a dit hier soir cette raison de ton départ que je ne lui demandais pas et que je ne t'aurais pas demandée. J'en ai été si profondément troublé et touché que je n'ai pas trouvé un mot à dire – et je t'ai parlé de ma candidature, comme si je m'y intéressais vraiment – avec volubilité.

J'en étais loin, mon cher Vieux, j'avais des larmes plein le cœur.

Je ne te parlerai jamais de ce voyage : mais je veux que tu saches qu'il me rapproche encore de toi et qu'il rend plus fraternelle encore la reconnaissance que je te garderai toujours pour ton silence affectueux pendant ce mois abominable.

Je traverserai d'autres crises semblables : je le sens, je le sais. Il se peut que leur dénouement ne soit pas aussi heureux : cette éventualité ne m'effraie pas. Souviens-toi alors que ton amitié a été mon plus grand réconfort en Mars et que ce qu'elle n'obtient pas, personne ne peut l'obtenir.

Réponse de Péguy : « Alors fous ta candidature en l'air et viens avec moi à Chartres. »¹³⁶

Enfin, le vendredi 2 août 1912, Péguy écrit à son ami :

Vois quelle situation tu me fais. Je suis ton confident et ton frère. *Tout le monde* me tient responsable de toi. Et tu commences par te mettre hors de ma main. Et je sais très bien que tu es malheureux à six cents kilomètres.

Tu sais tout de ma vie. Et il ne t'échappe pas que tu as constamment imposé à ma confiance, sur ton propos, des barrières que je n'ai jamais eu le courage d'essayer de passer.

Tu me rendras cette justice que je n'ai point la liaison indiscreète. J'ai plutôt péché envers toi par lâcheté que par indiscretion. devrai-je pousser la discrétion jusqu'au point où elle deviendrait criminelle. Je t'embrasse bien affectueusement.¹³⁷

¹³² *FACP* 167, janvier 1971, p. 5.

¹³³ *CACP* 27, 1980, p. 84.

¹³⁴ *CACP* 27, 1980, p. 87.

¹³⁵ *CACP* 27, 1980, p. 111.

¹³⁶ *CACP* 27, 1980, pp. 113-114.

¹³⁷ *CACP* 27, 1980, p. 131.

c) Extraits de la correspondance avec Joseph Lotte :
amitié de Sainte-Barbe, amitié de foi, amitié de *Bulletin* à *Cahiers*

Le 10 mars 1909, Lotte écrit : « Mon vieux Péguy, ça me paraît tout drôle de t'écrire ; jusqu'ici je ne te séparais pas des *Cahiers* et je vous portais tous deux indistinctement dans mon cœur ; maintenant je me fais très bien à l'idée de te voir à l'écart de l'héroïque mais ingrate institution. »

Le 3 mai 1910, le même : « Mon pauvre vieux Péguy, mon bon vieux grand frère, tu ne veux pas qu'on te défende. Mais sacrebleu, je passe ma vie à cela. »

Le 7 mai 1910, le même : « Il est bon de s'attraper un peu *ça remue le sang* comme dit ma femme de ménage. Et ça donne des idées. »

Le 14 juillet 1911, le même : « Que ne puis-je te passer la moitié de mon foie (*pars familiaris* !) quand tu composes des chefs d'œuvre. Pauvre vieux ! » (Péguy souffre d'une hépatite)

Le 8 mars 1912, le même : « Une lettre de Riby m'apprend la maladie et heureusement aussi la guérison de ton petit. Mon pauvre vieux, tu n'en sortiras jamais : il faut que tu sois "moulu" de toutes les façons. Je trouve toutes nos vies si simplettes à côté de la tienne – heureusement que tu as un sacré coffre. »

3 juin 1912, lettre de Péguy : « Cher vieux, je ne t'écris pas aussi souvent que je le devrais ; je suis depuis cinq semaines dans un bas de fatigue extrême. »

4 juin 1912, réponse de Lotte : « mon vieux Péguy, ton petit mot de ce matin me perce le cœur ; Pourquoi tant de difficultés aux uns, tant de facilités aux autres ! moi, je nage dans les facilités. Je voudrais bien t'en passer un peu, pauvre vieux. / Évidemment, tu as raison, il faut avoir confiance en dieu, il fait très bien nos affaires, maintenant je ne me *bile* plus. »

Le 26 mai 1914, lettre de Péguy : « Mon vieux, tu es un des êtres que j'aime le plus [...] dans ta lettre de ce matin il y a un mot de trop, qui est que tu pourrais me trahir. Et dans ma lettre il y avait de trop cette peine que je porte partout et dont tu ne supposes pas même la véritable cause. / Je ne dis pas qu'un jour je ne te donnerai pas rendez-vous à Chartres. C'est là que j'ai laissé mon cœur et je crois bien que c'est là que je me ferai enterrer. J'y ai reçu des grâces inouïes. Là seulement je pourrais peut-être passer un certain point de confession. »

Le 27 mai 1914, réponse de Lotte : « Pourquoi veux-tu que je trahisse, Si tu ne comptes pas sur moi sur qui compteras-tu ? / Je n'ai donné de gage à personne ; je n'en donnerai jamais ; toute mon action s'appuie sur toi ; je n'existe que par toi. Sans toi je ne suis plus rien. / Alors il ne faut pas dire de bêtises. »¹³⁸

VI. Le retour de l'enfant prodigue

La guerre est pour Péguy l'occasion de « faire sa paix » avec ceux dont l'amitié a été brisée. Retour de l'enfant prodigue.

Péguy donne ses deux derniers jours de vie civile à l'amitié. Le dimanche 2 août 1914, « Péguy ayant loué un fiacre à la journée vient embrasser, ce jour et le lendemain, d'anciens amis parisiens avec qui il était brouillé : Pesloüan, Léon Blum, Jean Variot... Il essaie de joindre Alain-Fournier, Pierre Laurens, Lucien Herr ». Lucien Herr, qu'il n'a au fond jamais cessé d'aimer. « Il embarque un ami aux Batignolles, un autre dans une maison de santé, et un troisième à Montmartre, un de ses camarades de la turne Utopie, avec qui il s'était brouillé au sujet de Karl Marx. »

Il ne trouve pas Pesloüan chez lui et dépose un billet : « Je t'embrasse fidèlement ». Pesloüan dira à Auguste Martin : « Ultime billet de Péguy, passé chez moi avant de rejoindre son corps à Coulommiers. Il ne m'avait pas trouvé à midi. Il revint l'après-midi et je le vis. Ce fut la dernière fois. Nous nous embrassâmes. »

Sans oublier Thérèse, la servante de Madame Favre, à laquelle il n'adressait plus la parole depuis que, ayant apporté une botte de genêts dont les fleurs s'étaient répandues dans tout l'appartement, elle avait osé crier : « Qu'on me débarrasse de toutes ces fleurs ! » Et dans les

¹³⁸ FACP 167, avril 1971, pp. 8-9.

lettres qu'il écrit à Madame Favre après son départ pour la guerre il ne manque pas de terminer par « Embrassez Thérèse ».

Il avait aussi revu Albert Lévy.

L'amitié, on le voit, a tenu une place immense dans la vie de Péguy : une amitié qui a ses degrés, ses hiérarchies. Naturellement les amis de Péguy n'étaient pas forcément amis entre eux, loin de là parfois. Ainsi les Tharaud n'ont jamais compris ce que Péguy pouvait trouver d'attirant dans la personnalité de Julien Benda, et Jules Isaac voyait avec tristesse son ami se rapprocher d'un Joseph Lotte ou d'un Riby, qui étaient dans la mouvance large de Charles Maurras et en tout cas n'avaient rien à voir avec le socialisme. La violence des ruptures, toujours dramatiques, est à la mesure des exigences. Ces ruptures, toutes douloureuses qu'elles sont, font partie de l'amitié, comme la souffrance fait partie de la vie. Péguy, pour qui la vérité est l'exigence la plus haute de sa vie morale comme elle l'était dans le propos des *Cahiers*, n'a jamais pu laisser entrer dans l'amitié ces germes de corruption que sont le mensonge ou simplement le compromis. Bernard-Lazare avait bien remarqué chez son ami ce cœur sans cesse au bord du déchirement, cette sensibilité : « Vous me donnez l'impression d'une boule de nerfs à vif et vous réagissez d'une façon extrême, étant donné les actions qui s'exercent et qui souvent ne devraient produire comme réaction qu'un haussement d'épaules, un sourire ou rien du tout ». Mais pour Péguy, dans son enfance petit garçon sérieux, tout est sérieux et particulièrement l'amitié.



Visages de l'amitié dans les *Cahiers de la quinzaine*

Tatiana Taimanova
Université d'État de Saint-Petersbourg, Russie

La prose de Péguy journaliste, critique littéraire et philosophe, est réellement une prose lyrique. C'est l'originalité de sa personnalité qui définit l'atmosphère spirituelle particulière des *Cahiers de la quinzaine*, leur accent irremplaçable. Cette originalité était perçue déjà par les contemporains, ainsi *L'Effort*, « revue pour la littérature, la société et l'art », s'interrogeait dès décembre 1900 : « Comment définir ces étranges Cahiers, qui ne sont ni une revue, ni un livre, ni des causeries, ni un journal ? »¹³⁹ Les *Cahiers*, phénomène surprenant de fusion et même d'identification de l'œuvre et du créateur, donnaient à celui-ci une possibilité unique de faire une longue et douloureuse confession au monde. Une revue-confession, une revue-journal, c'est la réponse que j'aurais pu donner à la question posée par *L'Effort*. Et c'est peut-être cet accent inimitable et personnel, passionnément subjectif des *Cahiers* qui a pu leur donner une place exceptionnelle dans l'atmosphère spirituelle de la France au tournant du siècle.

Effectivement toute l'œuvre de Péguy, dans une certaine mesure, s'apparente à une confession. Sa sincérité le conduit parfois à la maladresse, mais la pudeur de sa prose est bien connue. On ne trouve pas chez lui de confidences sur l'amour charnel. Seule sa fine analyse des tragédies de Racine et de Corneille peut nous entrouvrir le secret de sa propre tragédie d'amour. En revanche Péguy parle beaucoup de l'amitié et ce sentiment, comme toutes les réalités que Péguy estimait le plus (ainsi la foi chrétienne, la république, la patrie) est rapprochée dans son œuvre de la notion de « mystique ».

Cette fidélité même que nos amis et que nos abonnés nous ont gardée depuis quinze ans à travers tant d'épreuves, à travers toutes les misères, toutes les détresses, à travers, dessous tous les malentendus politiques, toutes les hontes politiques, cette amitié impeccable, cette fidélité d'un autre âge, cette fidélité unique dans tout le monde moderne, ne s'explique elle-même que comme une amitié, une fidélité de l'ordre mystique. Elle nous récompense nous-mêmes d'une fidélité toute mystique à notre mystique.¹⁴⁰

Ces mots empruntés à *Notre jeunesse* sont loin d'être les seuls de cette œuvre qui parlent de l'amitié. La place centrale y est occupée par le portrait de Bernard Lazare. « Je ferai le portrait de Bernard Lazare »¹⁴¹, nous dit Péguy. Mais en réalité c'est la véritable amitié qu'il décrit. Quand il parle de Bernard Lazare et de leur amitié, le ton, quittant les accents polémiques du début de l'œuvre, devient pénétrant et tendre : « [...] je dois dire que pendant ces dernières années, pendant cette dernière période de sa vie je fus son seul ami. Son dernier et son seul ami. Son dernier et son seul confident »¹⁴².

En dehors de toutes les autres qualités de son ami, aîné et sage, Péguy met en relief sa science et sa pratique de l'amitié, sa compréhension, sa conception mystique de l'amitié entre les hommes :

Il avait de l'amitié non pas une idée mystique seulement, mais un sentiment mystique, mais une expérience d'une incroyable profondeur, une épreuve, une expérience, une connaissance mystique. Il avait cet attachement mystique à la fidélité qui est au cœur de l'amitié. Il faisait un exercice mystique de cette fidélité qui est au cœur de l'amitié. Ainsi naquit entre lui et nous cette amitié, cette fidélité

¹³⁹ Frantisek Laichter, *Péguy et les Cahiers de la quinzaine*, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1985, p. 28, cité dans Simone Fraisse, « Les grandes étapes des *Cahiers de la quinzaine* », *La Revue des Lettres Modernes*, série *Charles Péguy*, n° 2, 1985, p. 39.

¹⁴⁰ C 48.

¹⁴¹ C 57.

¹⁴² C 60. C'est moi qui souligne – T.T.

éternelle, cette amitié que nulle mort ne devait rompre, cette amitié parfaitement échangée, parfaitement mutuelle, parfaitement parfaite, nourrie de la désillusion de toutes les autres, du désabusement de toutes les infidélités.¹⁴³

L'amitié selon Péguy, c'est « un goût secret, très marqué, très profond, et presque très violent [...], cet accord saisissant de l'esprit, du rire, qui n'attend pas, qui ne calcule pas, qui d'un coup atteint au plus profond, au dernier point, éclate et révèle. Qui d'un mot atteint au dernier mot¹⁴⁴ », « toute la sollicitude, toute la tendresse, tout le renseignement, tout l'avertissement d'un grand frère aîné qui en a beaucoup vu »¹⁴⁵.

Quel que soit le sujet qu'aborde Péguy dans *Notre jeunesse* – et il faut souligner qu'il aborde là tous les concepts fondamentaux de sa philosophie et, en s'appuyant sur le concret, fait une analyse profonde de l'histoire et de la modernité –, qu'il parle de Jaurès, de la politique, de l'antisémitisme, des *Cahiers*, de ses abonnés ou de ses collaborateurs, il revient toujours à l'amitié. Au premier regard cette notion appartient à une série sémantique toute différente, qui ne regarde pas le domaine public, qui n'est point philosophique ni sociale, mais lyrique et intime. Mais comme chez Péguy la notion de l'amitié comporte un caractère mystique, ses digressions sur l'amitié ajoutent au lyrisme de *Notre jeunesse* sans nuire à l'ensemble mais au contraire en élevant cette œuvre à un nouveau niveau esthétique et artistique.

Victor-Marie, comte Hugo, qui occupe 185 pages dans l'édition de la Pléiade commence par une évocation de l'amitié. Dans la manière répétitive qui lui est propre, Péguy parle de l'amitié en général, de l'amitié des hommes de 40 ans, de l'amitié « rurale et de l'amitié urbaine ». Cette œuvre, comme la plupart de celles de Péguy part d'un fait actuel, contingent, pour devenir un des essais critiques les plus fondamentaux de l'auteur. De quoi s'agit-il ? D'une brouille entre deux amis. Jamais au cours de sa vie, même au nom de l'amitié, Péguy n'a renoncé à ses principes, suivant le proverbe : « Platon m'est cher, mais la vérité me l'est encore d'avantage (*amicus Plato, sed magis amica veritas*) »¹⁴⁶. Malgré ce principe Péguy ne peut et ne veut pas perdre l'ami qui avait été son confident pendant plus de dix ans. Tout au long des pages de *Victor-Marie, comte Hugo* il essaie de s'expliquer avec Daniel Halévy. Il parle de la grandeur de l'amitié et du caractère particulier de celle qui le lie à Halévy : « Halévy et moi, ou enfin Halévy et Péguy, nous sommes amis. C'est déjà tout »¹⁴⁷. Plus loin, sa sincérité presque maladive pourrait égaler celle des *Confessions*. Ces mots sont adressés à un ami à qui il fait entièrement confiance, et qui n'abusera jamais de sa confiance. D'ailleurs, le texte de Péguy témoigne qu'Halévy lui rendait la pareille. Déjà dans *Notre jeunesse* nous avons vu que la notion d'amitié chez Péguy va toujours de pair avec les mots de « confiance », de « confident ». Dans *Victor-Marie, comte Hugo* ces mots se retrouvent dans le contexte du mot « confessions ». Parlant des « propos de quelle confiance » qu'ils s'échangeaient entre eux, Péguy en vient à la conclusion que « il n'y a point de réalité sans *confessions*, et qu'une fois qu'on a goûté à la réalité sans *confessions*, toute autre réalité, tout autre essai paraît bien littéraire »¹⁴⁸. Si dans *Notre jeunesse* le mot d'« amitié » voisinait avec le mot de « mystique », ici la notion de *confessions*, qui unit à la fois les acceptions profane et religieuse, exhausse l'amitié au niveau mystique. Les pages consacrées aux péripéties de l'amitié entre Péguy et Halévy – où le premier avoue : « Une amitié peut être sacrifiée. Elle peut être perdue, elle ne peut pas être exposée »¹⁴⁹ – marquent un changement de ton. Au moment même où Péguy parle de l'amitié, son texte passe immédiatement du registre de la critique littéraire à celui des confessions pénétrantes, non sans les repentirs propres aux confessions religieuses. Ce sont ces lignes qui permettent de parler du lyrisme de la prose de Péguy, bien qu'il soit difficile de classer formellement celle-ci parmi les œuvres purement littéraires.

¹⁴³ C 60.

¹⁴⁴ C 61.

¹⁴⁵ C 62.

¹⁴⁶ Inspiré d'un passage d'Aristote dans l'*Éthique à Nicomaque* (1096a 16-17).

¹⁴⁷ C 163.

¹⁴⁸ C 165.

¹⁴⁹ C 162.

Arrêtons-nous encore sur un exemple encore plus étonnant, car il s'agit d'un texte purement scientifique et philosophique. On sait que, quand il était élève de l'École normale à Paris, Péguy étudiait la philosophie, se préparait à une carrière universitaire et travaillait même sur une thèse de doctorat consacrée à la philosophie de l'histoire. Péguy soulignait : « Je ne puis pas oublier que je suis philosophe »¹⁵⁰. Dans certaines œuvres de Péguy, les titres, les sujets, un lexique qui appartient en partie à la terminologie habituelle de la philosophie, nous permettent de les attribuer formellement au genre philosophique. Considérons deux œuvres de Péguy, à mon avis, parmi les plus représentatives, la *Note sur M. Bergson et la philosophie bergsonienne* et la *Note conjointe sur M. Descartes et la philosophie cartésienne*. Il est d'ailleurs curieux de remarquer que cette dernière note qui est posthume et publiée pour la première fois en 1924, a reçu dans l'édition de 1955 le sous-titre de *La Thèse*, bien que nous sachions très bien que la vraie thèse de Péguy existe, écrite en 1910, jamais terminée et, elle aussi, posthume. Ainsi le contenu de la *Note sur Descartes* a-t-il suggéré aux éditeurs ce sous-titre qui veut en faire ressortir le caractère scientifique. En effet, les titres de ces deux œuvres, leur sujets magistraux, la terminologie largement utilisée (Péguy emploie des termes tels que « mécanique », « cinématique », « organique », « dynamique », « métathèse », « métonymie », etc.¹⁵¹), ainsi que l'usage du latin sont habituels pour des traités philosophiques.

Mais aucune des œuvres de Péguy, même celles dont les titres nous renvoient au discours scientifique, comme lesdites *Notes*, n'est écrite selon les normes de la thèse classique. En épousant une forme libre d'énonciation, le texte de Péguy continue la tradition du dialogue platonicien auquel en France Montaigne, Pascal, Rousseau et Diderot ont payé leur tribut.

Étant liées entre elles par leur contenu et leur essence ces œuvres se distinguent par leur ton et leur dimension. La première comporte 42 pages de texte purement philosophique, et bien que ce texte ne soit pas privé de valeur littéraire – les métaphores, les digressions, le discours de la première personne du singulier, le ton lyrique en témoignent –, le ton est assez neutre, tranquille, il masque la présence personnelle de l'auteur. Dans la deuxième *Note* il s'agit en premier lieu de l'apport fait par Bergson à la pensée philosophique mondiale. Ces 238 pages sont tout différentes, surtout par leur ton. C'est une synthèse des idées, élaborées par l'auteur durant toute sa vie. Selon Bernard Guyon, c'est une « œuvre passionnante et passionnée ; dernier combat du vieux lutteur, dernière méditation du philosophe, dernière confidence de l'homme et du chrétien »¹⁵². Le texte abonde en métaphores. Par exemple, il compare Descartes à un cavalier français qui « partit un beau jour à la conquête des cieux »¹⁵³, ce qui est une paraphrase de Descartes lui-même, qui écrivait qu'au bout de ses réflexions il avait trouvé les cieux¹⁵⁴, de même il appelle Bergson le Napoléon de la philosophie, occupant le plateau de Pratzén¹⁵⁵. Péguy emploie aussi le procédé stylistique bien connu du parallélisme, mais il le fait passer du niveau syntaxique au niveau sémantique.

Il arrange en séries des figures qui paraissent au premier abord incomparables, comme Descartes, Bergson, Jeanne d'Arc et enfin Jésus Christ. Toutes ces figures et celle de Péguy sont liées entre elles par un certain caractère d'exception, marginal, rebelle, et, comme on dirait aujourd'hui, par leur modernisme. L'important est qu'elles acquièrent une tonalité profondément personnelle, ce qui se révèle à mesure de la lecture intégrale de l'œuvre.

Je voudrais souligner que, quelle que soit la question qu'aborde Péguy, le diapason de ses sujets étant très large, il en vient toujours aux problèmes-clés de sa philosophie et parle toujours du monde moderne, de l'incarnation, de la philosophie de l'histoire, de son attitude envers la méthode positive, etc. C'est pourquoi ces *Notes* sont vraiment philosophiques aussi bien dans leur forme que dans leur contenu. Mais la réflexion philosophique de Péguy se teinte ici d'une couleur très personnelle, ce qui donne à ces deux œuvres une nuance lyrique. Je me permettrai de mettre

¹⁵⁰ Pie Duployé, *La Religion de Péguy*, Klincksieck, 1965, p. 60.

¹⁵¹ C 1246-1247.

¹⁵² Bernard Guyon, *Péguy*, Hatier, 1973, p. 249.

¹⁵³ C 1279.

¹⁵⁴ C 1278.

¹⁵⁵ C 1439.

en relief le caractère lyrique de la philosophie de Péguy, qui est en ce sens un cas exceptionnel dans la tradition philosophique. Péguy écrivait : « Je voudrais écrire un cahier que j'intitulerais : *M. Bergson et les catholiques*. » Puis : « Ce serait un cahier très court. Mais dur et souple, plein et muet [...] Malheureusement je me rends bien compte que je ne pourrais écrire utilement ce cahier [...] et surtout dire ce qu'il faudrait dire, sans entrer dans le domaine des Confessions, et peut-être de la confession... »¹⁵⁶ Il est à noter que Péguy évoque ici, bien sûr, des confessions dans le genre de celles de saint Augustin ou Rousseau, ce qui nous oriente vers un texte littéraire.

Très polémiques, exprimant les idées pour lesquelles Péguy avait lutté pendant toute sa vie, ces *Notes* s'élèvent au niveau des *Confessions*. Ainsi, les pages qui commencent la deuxième *Note* décrivent une promenade et une conversation de deux amis. Ce long fragment s'achève sur les mots de la grand-mère de l'écrivain : « *Je ne sais pas lire le journal* » et représente l'autoportrait de Péguy, plein d'aveux directs et indirects. Ce texte assez énigmatique suppose la lecture d'un lecteur initié. Péguy écrit :

Deux amis sortent de cette petite boutique [...] Ni l'un ni l'autre ils n'exercent aucunes magistratures. [...] La Sorbonne leur a conféré une licence d'enseigner dont ils usent tant qu'ils peuvent. Peu. Mais ils ne s'y sont jamais fait faire docteurs. [...] Celui qui n'est pas chrétien est beaucoup plus fort en mathématiques. Celui qui est chrétien est malheureusement devenu très fort en beaucoup de choses qui ne sont pas en *-iques* [...], ils se comprennent à de certains signes. Et ils s'entendent avant que de parler. Et ils se trouvent avant que de se chercher.¹⁵⁷

Le lecteur initié comprend qu'il s'agit ici de Julien Benda et de Péguy lui-même qui sortent de la boutique des *Cahiers*, dont Péguy était gérant-éditeur et Benda auteur. En dehors de cette information très concrète et explicite appuyée par les noms des rues où passent les interlocuteurs, des facultés où ils ont fait leurs études, existe aussi une nuance lyrique implicite qui se révèle dans les aveux suivants : « L'autre est un bon chrétien. Il est même plus bon chrétien qu'il ne voudrait. Je veux dire que ça lui coûte plus cher qu'il ne voudrait, d'être bon chrétien »¹⁵⁸. Le fiel caché de ces lignes est clair seulement pour celui qui connaît les rapports complexes qu'entretient Péguy avec le catholicisme et l'Église. Cette présence, cachée dans le texte, du nom de l'ami et de l'interlocuteur, Julien Benda, entraîne Péguy à des comparaisons. Péguy parle de lui-même à la troisième personne, ce qui lui permet de dire au lecteur des choses qu'on n'ose pas avouer personnellement. Tout ce passage est fait de confessions implicites où Péguy évoque ses « complexes » devant l'élite intellectuelle et même devant ses amis (le même motif que nous retrouvons dans le dialogue entre Péguy et Halévy dans *Victor-Marie, comte Hugo*). Il parle de lui-même et de son enfance avec beaucoup de fierté et aussi avec beaucoup de douleur :

Sournois, rebelle, fils de la terre, le chrétien vit dans une révolte constante, dans une rébellion perpétuelle. Élevé dans une maison où sa mère a travaillé pendant quarante et cinquante ans dix-sept heures par jour à rempailler des chaises, il n'a jamais accepté, il n'a jamais *reconnu* que cette partie de la carcasse qui se nomme le cerveau ne se conduisit pas et ne fût pas aux ordres comme cette partie de la carcasse qui se nomme les doigts de la main. [...] Il voudrait faire des drames et des tapisseries, des dialogues et des *notes* comme on rempaile des chaises [...] L'insensé.¹⁵⁹

Les aveux de Péguy sont pénétrants, maladifs même, mais les *Notes* se terminent de façon optimiste : le dialogue philosophique initial, commencé par les interlocuteurs rue Saint-Jacques près de la boutique des *Cahiers* se transforme en un dialogue théologique final très important sur la route de Chartres, où le pèlerin regarde les poteaux indicateurs et, poussé par l'espérance, se précipite vers la cathédrale, ce « domaine inconnu, [...] domaine étranger, [...] domaine de la joie »¹⁶⁰. Ici Péguy revient au sujet de l'amitié et dit : « Quand on a ses principaux amis, monseigneur, comme je les ai, chez les protestants et chez les juifs, on s'aperçoit bientôt, on sait

¹⁵⁶ C 1445.

¹⁵⁷ C 1282-1284. On aura relevé l'écho d'une formule paulinienne chère à Pascal.

¹⁵⁸ C 1283.

¹⁵⁹ C 1291.

¹⁶⁰ C 1476.

qu'il ne peuvent pas se représenter ce que c'est qu'un catholique »¹⁶¹. Dans ce texte, à la différence des deux autres que j'ai analysés plus haut, ce sont les confessions qui sont au premier plan, l'amitié est ici présente implicitement. Mais dans ce texte les notions de « confessions » et d'« amitié » sont liées entre elles si étroitement qu'elles en transforment le genre.

En conclusion je voudrais souligner qu'en principe la palette des moyens artistiques de Péguy est assez restreinte : ce sont les fameuses répétitions dont Maximilien Volochine disait qu'elles épousent le rythme de la litanie catholique, ainsi que les digressions multiples, qui paraissent au premier abord chaotiques... Mais dans ce cas la valeur littéraire du texte ne provient pas nécessairement de la forme (un texte scientifique écrit avec talent peut abonder en procédés stylistiques propres au texte littéraire, mais il s'en distinguera par l'absence de note personnelle), mais surtout de son contenu, c'est l'élan émotionnel qui distingue ce texte du texte scientifique philosophique, abstrait et sec. Interrompue à demi-mot ; la *Note conjointe sur M. Descartes et la philosophie cartésienne* fut rédigée par un écrivain qui, selon le témoignage de beaucoup de ses amis, présentait son péril, ce qui explique pourquoi nous y percevons si nettement l'intonation des confessions. Cette intonation, comme j'ai essayé de montrer, est en général propre à Péguy.

Dans les trois œuvres analysées ici, l'amitié est présente sous des aspects différents. Dans *Notre jeunesse* Péguy parle surtout de sa conception de l'amitié et en trouve le modèle achevé en la personne de Bernard-Lazare, dans *Victor-Marie, comte Hugo*, il essaie de réparer le tort qu'il a infligé à son amitié avec Halévy et de renouer cette amitié de longue date, et pour cela, se voit contraint à de nombreux d'aveux, dans la *Note conjointe*, il ne fait que décrire une promenade avec un ami, leur conversation n'y est même pas reproduite, mais l'ambiance de cette amitié, la présence d'un ami dont l'identité reste voilée, conduit Péguy à des confidences pénétrantes qui rendent cette œuvre, conçue comme une « note » philosophique, profondément lyrique.



¹⁶¹ *Ibidem*.

Péguy-Maritain: une amitié à feu et flammes

Katarzyna Pereira
Université de Białystok, Pologne

La forme, chez Aristote, s'appelle *eidos* – le même mot qui, chez Platon, désigne l'Idée [...]. Mais, chez Platon, l'Idée est éternelle, immuable, transcendante, elle existe en quelque sorte en soi, alors que l'*eidos* d'Aristote possède une signification fonctionnelle, dynamique dans le processus de l'actualisation.

Au fil de l'histoire de la philosophie, on rencontre ainsi, à plusieurs reprises, de tels « couples » de philosophes, qu'on considère ensemble, en les comparant et en les opposant [...]. On se heurte alors à une impossibilité, celle de rejoindre en même temps leurs deux manières de philosopher. On rejoint l'une, puis l'autre, mais on ne pénètre pas simultanément dans toutes deux.¹⁶²

Dans sa *Confession de foi* de 1941, Jacques Maritain affirme : « Avant d'être pris par saint Thomas d'Aquin, les grandes influences que j'ai subies sont celles de Charles Péguy, de Bergson, de Léon Bloy »¹⁶³. Dix-sept ans plus tard, dans une lettre du 9 janvier 1958, il s'adresse à son disciple et ami, Georges Cattai : « [Péguy] n'a eu aucune influence sur ma pensée philosophique, sauf incidemment, en me faisant connaître Bergson... »¹⁶⁴. Comment expliquer cette contradiction apparente de ces deux énoncés de l'éminent intellectuel catholique de neuf ans l'aîné de Péguy, son ami le plus proche et son patron dans les années de jeunesse ? Il semble que la cause de cette inconséquence réside dans le paradoxe caractérisant dès le début la relation de ces deux philosophes dont l'un, poète, éditeur, pèlerin et soldat, ne dépassera pas la quarantaine, et l'autre, néo-thomiste enseignant dans plusieurs grandes écoles renommées de l'Occident, ambassadeur de France au Vatican puis participant actif au concile Vatican II, atteindra l'âge de 91 ans, devenu Petit Frère de Jésus au sein de la congrégation Charles de Foucauld. Dans les premières années du XX^e siècle, en même temps, quoique séparément et dans des circonstances différentes, tous deux connaissent la grâce de la conversion et deviennent catholiques. Cela les rapproche tout d'abord, d'autant plus que l'un et l'autre doivent s'en cacher devant leurs familles respectives, farouchement anticléricales. Pourtant, peu de temps après, leur évolution spirituelle les conduit à la rupture de leur amitié et ce, de manière définitive.

À titre de rappel : tout d'abord militants en faveur de l'utopie socialiste et athées, ils se joignent au groupe des auditeurs des conférences données par Bergson. Dans les années 1901-1906, ils sont liés par leur amitié et la lutte commune : tous deux pensent que seul le socialisme permet d'agir activement en faveur des démunis de ce monde. Maritain, d'une lignée de libéraux et de républicains, petit-fils de l'éminent homme politique et avocat Jules Favre, est plus proche de l'extrême-gauche que Péguy, enfant du peuple ; il reste aussi plus longtemps sous le charme du chef des socialistes français, Jaurès. En 1972, peu avant sa mort, il avouera d'ailleurs : « J'étais ardent socialiste depuis mes premières années de l'adolescence, et j'avais pour Jaurès non seulement une enthousiaste admiration, mais ces sentiments de gratitude et d'affection qu'une grande figure généreuse provoque chez bien de disciples inconnus (et je ne renie pas ces sentiments, quoi qu'il en soit de sa rhétorique »¹⁶⁵. Dans son étude consacrée à la jeunesse de Maritain, Lucien Mercier souligne trois aspects fondamentaux : la violence de l'attitude critique

¹⁶² Jeanne Hersch, *L'Étonnement philosophique. Une histoire de la philosophie*, Gallimard, « Folio Essais », 1981, pp. 60-61 [traduction polonaise : *Wielcy myśliciele Zachodu. Dzieje filozoficznego zdołowania*, Prószyński i S-ka, Varsovie, 2001, p. 41].

¹⁶³ Jacques Maritain, *Confession de Foi*, New York, Éditions de la Maison française, 1941 ; repris dans *Le Philosophe dans la cité*, Alsatia, 1960 ; *Œuvres complètes*, vol. XI, 1991, p. 27 (cité dans Sylvain Guéna, « Un Maritain péguyste ? », *BACP* 95, 2001, p. 391).

¹⁶⁴ Cité par Sylvain Guéna, « Un Maritain péguyste ? », *art. cit.*, p. 391.

¹⁶⁵ Robert Burac et René Mougel, *Péguy au porche de l'Église. Correspondance inédite Jacques Maritain – Dom Louis Baillet*, Cerf, 1997, p. 231.

du philosophe à l'égard de la bourgeoisie, son anticléricalisme et son féminisme farouches. Selon lui, à cette époque où Maritain ne rêve que d'une révolution totale, « intégrale », d'une nouvelle Cité socialiste, sa sensibilité est proche de l'anarchisme¹⁶⁶. C'est justement ce radicalisme qui caractérisera tout son cheminement et son attitude, même après la conversion : il décidera tout d'abord de la direction de ses recherches, puis le rapprochera de Léon Bloy et, grâce aux conseils de son directeur de conscience, le conduira à Thomas d'Aquin. Autant son socialisme et son irréprochable fidélité au parti et à son chef étaient jadis « radicaux », autant l'adhésion du philosophe aux structures internes de la hiérarchie de l'Église sera entière, confiante et loyale, autant l'œuvre de « contemplation sur les routes du monde », développée en communion avec son épouse Raïssa et Véra, la sœur de celle-ci, sera une réalisation particulière de l'idée de la « révolution intégrale », un vivier des âmes.

Péguy, comme il le dit lui-même, est un « homme aux frontières » ; lorsqu'il retrouve la foi, on l'appellera « l'homme au porche de l'Église ». Les deux expressions expriment ici sa mission singulière (ou vocation) d'être un *pont*. D'origine modeste et simple, il se veut pionnier dans tous les domaines. Élevé dans le culte du travail bien fait; il affirme avoir appris de sa mère et de sa grand-mère l'art de rempailler les chaises comme les artisans du Moyen-Âge bâtissaient les cathédrales. Dès l'enfance, il ne peut s'appuyer que sur les qualités éminentes de son esprit et l'étonnante intuition de son cœur. Imprégné tout d'abord du catéchisme de l'Église catholique, par le mythe de la France républicaine et par l'Antiquité, puis par le socialisme, Bergson, Pascal, la mystique juive et l'Évangile, il ressent le drame du déchirement et un profond besoin d'unité et de cohérence à différents niveaux de son existence complexe, que ce soit dans son activité politique, sociale, philosophique, dans sa propre œuvre littéraire, ou enfin dans sa vie personnelle remplie d'épreuves douloureuses. Plus que chez tout autre auteur ou philosophe, nous avons affaire à une unité conséquente entre la dimension existentielle de l'existence de la personne et ce qu'il écrit. Romain Rolland dira peu avant sa mort (après l'avoir relu, en entier) : « Le plus frappant – ce qui souvent nous point au cœur –, c'est l'accent unique de Confession, entière, totale, immédiate, qui dépasse en profondeur toutes celles jamais entendues... »¹⁶⁷. Et encore ceci : « Pour connaître Péguy, il faut lire Péguy, – et d'un seul coup : il n'y a chez lui presque rien d'indifférent... »¹⁶⁸ Son œuvre et son style n'ont aucun trait qui les rattache à une école littéraire ou esthétique donnée. Jacques Rivière estime à raison que son génie et son caractère exceptionnel résident dans sa pauvreté et sa singulière simplicité : il est « la voix de la multitude » (« je suis peuple »), médium de toute la chaîne de ses antécédents et de la foule de ses contemporains. D'autre part, ce grand poète et mystique se déplace dans les différents textes de la Bible et de la théologie à l'aide d'un « code » extraordinaire, intuitif ; pourtant, sa pensée n'est aucunement dogmatique, floue, elle ne dérive pas non plus vers un syncrétisme religieux.

L'honnêteté et la sincérité innées des deux amis font que leur engagement et leur combat se concentreront sur la recherche obstinée et indépendante « de la vérité, et seule la vérité ». Ils la confrontent en permanence à la politiquement correcte « vérité étatique ». L'instinct les conduira infailliblement vers la première. La tentative d'appliquer ce critère précisément à la vie du parti, le refus ferme d'obéir à la censure interne et la fidélité aux faits conduiront Péguy à se séparer définitivement de ses camarades. Ne cachant pas sa condamnation de l'hypocrisie au sein du parti, traité d'« anarchiste » par les dirigeants, il dérange et devient dangereux. Ses maîtres et amis du parti, Lucien Herr et Léon Blum, finiront par lui dire : « Nous marcherons contre vous avec toute notre force. »¹⁶⁹ Il quitte définitivement le parti en 1905. Publiquement rejeté, énergiquement combattu, proche de la banqueroute et du désespoir, il tombe malade. C'est précisément dans l'état où il se trouve, effroyablement seul et abandonné, que lisant dans l'Évangile le récit de l'agonie du Christ à Gethsémani, il est touché par la grâce de la foi : il revient au catholicisme. Cette même période est significative également pour les Jacques et Raïssa

¹⁶⁶ Cf. Lucien Mercier, « Jacques Maritain avant Jacques Maritain: un engagement dans le siècle », *Cahiers Jacques Maritain*, n° 13, juin 1986, p. 24.

¹⁶⁷ Romain Rolland, *Péguy*, Albin Michel, 1944, vol. I, p. 8.

¹⁶⁸ R. Rolland, *Au seuil de la dernière porte*, Cerf, 1989, p. 106.

¹⁶⁹ Cf. Jérôme et Jean Tharaud, *Notre Cher Péguy*, La Palatine – Plon, Genève-Paris, 1943, pp. 131-133.

Maritain qui, depuis quelque temps, sont assoiffés de Vérité, au point d'envisager le suicide au cas où ils ne trouveraient aucune confirmation de l'existence de cette Vérité. Et voici que, grâce à une seule phrase de Maurice Maeterlinck, lue au hasard d'une note de presse, les jeunes inspirés apprennent l'existence d'un auteur, inconnu d'eux, Léon Bloy. Intrigués par ce qu'ils viennent de lire, ils approfondissent son œuvre et, impressionnés par la puissance prophétique et la foi profonde qui en émanent, ils décident d'écrire à l'auteur. Quelques jours plus tard, le 25 juin 1905, ils le rencontrent pour la première fois.

Pendant la période socialiste, Péguy et Maritain sont encore unis par ce qui reste de leur profond engagement pour la défense d'Alfred Dreyfus. Pour chacun d'eux, cette affaire prendra la dimension d'un paradigme de l'hypocrisie « moderne » de l'État laïque et de son antijudaïsme moderne. L'essence de cet hybride d'un nouveau genre n'est plus la ferveur religieuse mal comprise des siècles révolus, mais l'idolâtrie néo-païenne de la Nation et de ses affaires temporelles professées comme valeur absolue. D'une part, les origines juives du capitaine sont la cause principale de la facilité avec laquelle il se trouve accusé, puis condamné pour trahison au profit des Allemands ; d'autre part, ce sont justement ces origines qui lui valent la haine d'une grande partie de l'opinion publique et, paradoxalement, bien que l'affaire soit finalement tranchée en sa faveur, cette infamie ne fait que croître. Péguy parlera à ce propos de cette « injustice unique qui suffit pour rompre tout le contrat social ».

En 1900, dans le prolongement de ce combat et dans le même esprit, naît le périodique et l'œuvre de la vie de Péguy : les *Cahiers de la quinzaine*. À l'origine de ce périlleux projet, qui dès le début ne s'appuyait que sur de faibles moyens, se trouve le désir de consolider l'action des anciens dreyfusards, de soutenir leur élan et leur aptitude au sacrifice. Il s'agit également de créer un certain milieu propice à l'échange de la pensée et au dialogue créatif, fondé sur l'amitié et la confiance mutuelle. La fidélité à l'idée originelle et le refus de tout compromis malhonnête lui coûtent beaucoup. Il perd l'un de ses compagnons et les nouvelles amitiés s'avéreront douloureuses dans le temps : des gens de différentes options politiques et formations spirituelles différentes souhaitent voir en lui leur intercesseur, alors qu'il n'est fidèle qu'à lui-même. Maritain soutient le projet (y compris matériellement) et coopère étroitement avec le gérant et rédacteur en chef des *Cahiers* : il participe à la gestion, lit les manuscrits envoyés, se charge de la correction, participe activement à la vie du milieu. Péguy s'appuie entièrement sur lui, et voit même en son ami son successeur potentiel ; pour Maritain le « commandant » charismatique est un vrai maître à penser et un grand frère. Les textes consacrés à l'histoire de leur relation réciproque font rarement état de cette proximité, alors que, durant les six premières années de l'existence des *Cahiers*, ils furent extrêmement dévoués l'un à l'autre.

Sans conteste, Bergson, qu'il a tout d'abord connu par le biais de son œuvre, et en personne à partir de 1898, est le père spirituel de la philosophie et de la théologie de l'Espérance de Péguy. Dans les années 1901-1905 ont lieu les célèbres conférences de Bergson au Collège de France, situé physiquement non loin de la Sorbonne mais rivalisant avec celle-ci à tous les points de vue. C'est Péguy qui emmène Maritain et sa fiancée Raïssa entendre le philosophe. À ce couple d'étudiants de la Sorbonne, rêveurs et radicaux aux âmes assoiffées de vraie métaphysique et de critères clairs, les cours de Bergson semblent, par rapport à l'empirisme positiviste régnant, un vrai miracle¹⁷⁰. Comme la plupart des étudiants et auditeurs, le jeune couple s'imprègne de chaque parole prononcée par ce descendant des hassidim polonais à l'esprit rigoureux, à l'âme de mystique. Le grand philosophe est pour eux un authentique prophète du Mystère, le témoin de l'existence d'une autre dimension, plus profonde : voilà quelqu'un qui affirme paisiblement que nous sommes en mesure de connaître la Vérité. Comme l'affirmera plus tard Péguy, dans sa polémique avec Maritain, entre autres, et en défendant son ancien maître contre les attaques de certains hommes de l'Église, pour un grand nombre de ceux que ces enseignements ont atteint directement ou indirectement, un temps nouveau s'ouvre, le temps d'un autre *regard* sur cette même réalité :

¹⁷⁰ Cf. Raïssa Maritain, *Les Grandes amitiés*, Desclée de Brouwer, 1949.

C'est cette profonde et capitale idée bergsonienne que le présent, le passé, le futur ne sont pas du temps seulement mais de l'être même. Qu'ils ne sont pas seulement chronologiques. [...] Mais que la création, à mesure qu'elle passe, qu'elle descend, qu'elle tombe du futur au passé par le ministère, par l'accomplissement du présent ne change pas seulement de date, qu'elle change d'être. Qu'elle ne change pas seulement de calendrier, qu'elle change de nature.¹⁷¹

C'est une vérité profondément biblique. Dans l'Écriture sainte, tous les événements et les mots sont justement ce germe de l'éternité, ils projettent dans l'éternité leur contenu, leur être. Péguy reconnaît à Bergson ce rôle fondamental d'avoir introduit ses disciples dans la logique de révélation de la Bible, notamment dans l'essence même de la chrétienté, « le point de chrétienté, le point de vue, le point de vie et le point d'être de chrétienté. Car il nous remet dans le précaire, et dans le transitoire, et dans ce dévêtu qui fait proprement la condition de l'homme »¹⁷². Certes, indéniable est le rôle de Bergson dans l'histoire des nombreuses conversions authentiques qui ont eu lieu à cette époque-là ou plus tard parmi les jeunes intellectuels occidentaux : cette philosophie-révolution constituait pour nombre d'entre eux un pont entre la raison et la foi. Maritain qui est tout d'abord profondément influencé, prend ses distances par rapport à Bergson au fur et à mesure qu'il approfondit la pensée de Thomas d'Aquin. Avec le temps, il se situera même aux antipodes de la pensée de son ancien maître¹⁷³, en se rendant indirectement responsable de la mise à l'Index de son œuvre – bien des années plus tard il regrettera maintes fois son attitude. Comme il l'avoue dans sa lettre à Albert Béguin du 4 juin 1953 : « Il est très vrai qu'à cette époque j'ai vivement critiqué Bergson. Mais ma critique ne se proposait pas de provoquer une sanction de l'autorité religieuse contre l'œuvre bergsonienne. Une telle idée ne m'a même pas effleuré l'esprit quand j'ai fait cette critique. Je pense au surplus que vous savez que ce n'est pas là ma manière. »¹⁷⁴

Au début de 1906, Maritain finance la publication du livre de Léon Bloy, *Le Salut par les Juifs*. C'est justement à cet auteur que Jacques et Raïssa Maritain doivent leur rapprochement des mystères de la foi et leur catholicisme, c'est également lui qui sera leur parrain. Tous deux sont baptisés le 11 juin 1906, Jacques converti du protestantisme¹⁷⁵ et Raïssa, du judaïsme. Peu après, tous deux, nantis d'une bourse d'études, se rendent à Heidelberg. Au printemps 1907, lorsque Maritain revient brièvement à Paris, il fait part de cet événement à Péguy qui lui avoue que lui-même est revenu à la foi de son enfance et qu'il est catholique. Il demande à son ami de lui faciliter le contact avec Louis Baillet, ancien condisciple et bénédictin à Solesmes, en exil à l'Île de Wight, suite à la politique anticléricale du gouvernement Combes. Baillet, son cadet de deux ans, avait été autrefois un compagnon proche de Péguy. Juste avant le jour de son ordination, il lui écrit une lettre : « Souviens-toi que de tous mes amis, c'est toi avec qui je désire le plus d'être uni »¹⁷⁶ ; Péguy avoue en 1900 : « Si j'étais resté catholique, sans doute je serais devenu prêtre avec lui »¹⁷⁷. Plus tard, tous deux confirment plus d'une fois cette amitié, Baillet prie également des années durant pour la conversion de son ami. En 1903, il lui écrit : « Religieusement, je te considère toujours comme mon frère et je me crois des liens spéciaux de communion avec toi, malgré nos divergences radicales »¹⁷⁸. C'est donc tout naturellement à lui que Péguy, à la recherche d'un soutien spirituel et d'une voie de retour à l'Église institutionnelle, va s'adresser. Il demande à Maritain de l'aider à reprendre contact et raviver cette relation car étant lui-même un personnage public, il craint que son courrier envoyé aux moines à l'Île de Wight et celui reçu en réponse, ne soient censurés. Il tient à la discrétion absolue. Maritain est heureux et prêt à aider son ami, et à l'été 1907 il écrit à Baillet pour la première fois. Depuis, une intimité spirituelle lie les correspondants qui reste ininterrompue jusqu'à la mort prématurée du religieux en 1913.

¹⁷¹ Charles Péguy, *Note sur M. Bergson et la philosophie bergsonienne*, C 1254.

¹⁷² Ch. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes et la philosophie cartésienne*, C 1444.

¹⁷³ Cf. Jacques Maritain, *La Philosophie bergsonienne. Études critiques*, Rivière, 1913.

¹⁷⁴ R. Burac et R. Mougel, *Péguy au porche de l'Église*, op. cit., p. 214.

¹⁷⁵ Maritain avait été baptisé dans l'Église protestante par le pasteur Roberty.

¹⁷⁶ Cité dans R. Burac et R. Mougel, *Péguy au porche de l'Église*, op. cit., p. 31.

¹⁷⁷ *Ibidem*.

¹⁷⁸ R. Burac et R. Mougel, *Péguy au porche de l'Église*, op. cit., p. 32.

Malheureusement, ce rapprochement n'aidera en rien Péguy, qui en était pourtant le catalyseur : la preuve en est apportée par le volumineux courrier Maritain-Baillet, retrouvé et publié intégralement par Robert Burac. Cette correspondance, environ 160 lettres et cartes postales écrites entre 1907 et 1913, est sans nul doute un témoignage de l'amitié de leurs deux auteurs envers Péguy, et prouve en même temps leur profonde sollicitude pour le cheminement spirituel de leur ami. Elle confirme toutefois également le triste fait, connu des biographes, de la solitude pratiquement complète de l'écrivain et de l'ostracisme dont fait preuve à son égard, au fur et à mesure qu'il accomplit le retour vers la foi, l'élite intellectuelle de l'Église. Le courrier échangé concerne en grande mesure sa situation familiale irrégulière : Péguy, baptisé enfant dans l'Église catholique, puis initié par le catéchisme aux vérités de la foi et aux mystères des saints sacrements, s'est séparé de l'Église dans les années de sa jeunesse et s'est marié sans sacrements. Charlotte Baudouin, son épouse, elle-même issue d'une famille de libres penseurs profondément anticléricale, n'est pas baptisée, pas plus que ne le sont les trois enfants nés de leur union. La belle-mère et le beau-frère de Péguy, vivant sous le même toit, manifestent (même devant les enfants) leur hostilité à cette évolution. Comme l'écrit Maritain à Baillet, il est chez lui « très malheureux [...], traité durement et sans confiance »¹⁷⁹. En juillet 1909, fatigué de cette situation sans issue, il demande à Maritain d'intercéder auprès de sa belle-mère pour convaincre les deux femmes de laisser baptiser les enfants. Cette tentative s'avère assez malheureuse et entièrement inefficace. De même la rencontre de Péguy avec le directeur de conscience de Maritain, le père Clérissac, dominicain et grand 'convertisseur' des âmes, se solde par un échec. Malgré les difficultés constantes, l'écrivain refuse, au nom d'une participation plus entière à la vie sacramentelle de l'Église, de quitter son épouse et ses enfants. Selon les canons en vigueur à l'époque dans le milieu catholique, il devient comme maudit. L'obstination dépourvue de tact des Maritain et de Baillet, et leur refus d'accepter et de reconnaître l'authenticité de l'expérience religieuse qu'il est en train de vivre, deviennent pour Péguy une source de purifications spirituelles accompagnées d'un sentiment de solitude extrême.

En même temps, Péguy est brûlé par le feu d'une passion pour une femme qui lui semble être une vraie âme sœur et avec qui, ô paradoxe, il serait en mesure de se lier par le sacrement. Il s'agit de Blanche, la sœur de Gaston Raphaël, l'un des collaborateurs et alliés des plus proches des *Cahiers*, elle-même fortement impliquée dans cette œuvre et liée d'amitié avec son créateur. Le frère et la sœur sont des Juifs assimilés, représentants d'un milieu bien connu de Péguy et profondément lié à sa propre évolution existentielle et spirituelle spécifique¹⁸⁰. Péguy ne plie pas devant la tentation, comme il l'appelle lui-même, du « bonheur facile » et renonce à l'amour. Il reste fidèle à Charlotte et n'abandonne pas, quoi qu'il lui en coûte, sa famille hostile : il décide de convaincre Blanche de se marier avec l'homme qui l'aime. Il en souffre beaucoup, comme en témoigne sa lettre de 4 septembre 1910, écrite à Geneviève Favre, mère de Jacques Maritain et sa confidente intime¹⁸¹. Blanche restera pour lui pour toujours le symbole de la nostalgie jamais assouvie ici-bas, « ce point douloureux » mais un germe de l'espérance. En même temps, elle est indirectement la cause d'une expérience mystique singulière du poète confiant son cœur tourmenté à Marie, Mère de Dieu. Comme il le dira plus tard, c'est Marie qui l'a « sauvé du désespoir », et ses pèlerinages à pied à Chartres l'amèneront à vivre une *rencontre* avec Dieu et à des *épousailles* mystiques avec la Mère de Dieu.

On a beaucoup écrit sur la discordance entre les deux philosophes, discordance qui devrait prouver « l'incompatibilité » de leurs voies, de leur spiritualité, de leurs tempéraments. Certains voient là également le signe de la confrontation de deux conceptions différentes de la chrétienté (Damien Le Guay) ou un grand malentendu (René Mougel). Toutefois nombreuses sont également les voix qui évoquent tout ce qui unissait et continue d'unir ces grands fils de

¹⁷⁹ R. Burac et R. Mougel, *Péguy au porche de l'Église*, op. cit., p. 63.

¹⁸⁰ Cette éducation selon la pensée juive constituait un élément essentiel et irremplaçable dans la lecture ultérieure, vraiment « intégrale » et synthétique, de la proclamation biblique par le poète.

¹⁸¹ Davide Rondoni et Flora Crescini dans Charles Péguy, *Lui e qui. Pagine scelte*, Biblioteca Universale Rizzoli, Milan, 1997, p. 284.

l'Église et c'est dans cet esprit que Sylvain Guéna écrit son article intitulé *Un Maritain péguyste ?*¹⁸² Tout comme saint Paul et saint Marc l'Évangéliste, tout d'abord tout proches en mission commune, ensuite brouillés... et tous deux au ciel. Ce qui était douloureux pour Péguy, c'était non seulement la profonde incompréhension par les catholiques qui lui étaient les plus proches, de sa situation existentielle et spirituelle, mais aussi le jugement sévère et défavorable de Maritain sur le *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, œuvre tellement importante pour son auteur. Le 2 février 1910, Maritain lui écrit :

Je ne peux pas vous cacher que votre *Mystère* m'a fait beaucoup de peine. Je ne vous parle pas de sa forme, vous savez combien j'admire votre langue quand elle exprime une pensée vraie [...]. J'espérais beaucoup de cette œuvre, je sais que vous l'avez écrite avec piété, que vous y avez mis vos soins les plus pieux [...] Alors, après avoir lu, je suis désolé. Je vois manifestement que vous êtes encore loin du christianisme, avec l'illusion d'y être arrivé...¹⁸³

Des années plus tard, il reconnaîtra cependant : « Je ne m'explique à présent la dureté – et l'injustice – des reproches que j'adressais à Péguy sur sa *Jeanne d'Arc* (dans ma lettre du 2 février, dont j'ai grand regret) qu'en admettant que j'avais alors l'esprit doublement prévenu..... »¹⁸⁴. Nous savons par les lettres et le journal de Jacques qu'entre les anciens amis lors de leur rencontre fin 1912 se produit une certaine forme de réconciliation. Quelques mois plus tôt, Maritain, son épouse Raïssa et la sœur de celle-ci prononcent leurs vœux à l'abbaye de Oosterhout. Un an plus tard, le 21 novembre 1913, Baillet meurt de tuberculose. Péguy commente : « Maintenant il voit qui nous sommes et à quel point nous sommes sûrs et solides. Aussi de quel cœur va-t-il se faire notre avocat là-haut ! [...] Tu comprends, mon vieux, nous avons un vieux copain dans la place ; je vais m'en servir le plus possible. D'autant plus qu'il avait certainement de la sainteté »¹⁸⁵.

Le soir du 5 septembre 1914, du premier jour de la première bataille de la première guerre mondiale, Péguy tombe, frappé au front par une balle allemande. Avant de partir pour le front, il a fait le tour de Paris, plusieurs fois en long et en large, afin de se réconcilier avec tous ceux avec qui il s'était brouillé. Le 15 août, le jour de l'Assomption, pour la première fois depuis son enfance, il participe à la messe au front, il se confesse aussi peut-être. Ce n'est pas sûr. Le dernier geste du poète-philosophe-soldat reste gravé dans le souvenir de ses compagnons : toute la nuit, il décore de fleurs la chapelle de la Vierge sur la route. Puis, il y a la bataille : Péguy est « tiré (saisi) » du champ et appelé par Dieu, comme Jeanne d'Arc, sa bien-aimée.

Le 18 septembre 1914, Jacques Maritain note dans son journal : « Le pauvre Péguy a été tué dans l'action. [...] Dom Louis ne l'a pas abandonné, à coup sûr. Jeanne d'Arc non plus »¹⁸⁶. Près de soixante ans plus tard, le 28 avril 1973, « frère Jacques [Maritain] meurt à Toulouse, dans sa petite communauté. En apprenant sa mort, le pape Paul VI, qui était son grand ami depuis le temps où Jacques était ambassadeur de France auprès du Vatican, a pleuré... Dimanche, en face de 30 000 pèlerins du monde entier, il lui a rendu cet hommage émouvant, le mettant en relief comme exemple à suivre, comme maître dans l'art de penser, prier et vivre »¹⁸⁷.

¹⁸² Sylvain Guéna, « Un Maritain péguyste ? », *art. cit.*, pp.391-415.

¹⁸³ R. Burac et R. Mougel, *Péguy au porche de l'Église*, *op. cit.*, pp.167-169.

¹⁸⁴ R. Burac et R. Mougel, *Péguy au porche de l'Église*, *op. cit.*, p. 231.

¹⁸⁵ R. Burac et R. Mougel, *Péguy au porche de l'Église*, *op. cit.*, p. 213.

¹⁸⁶ R. Burac et R. Mougel, *Péguy au porche de l'Église*, *op. cit.*, p. 214.

¹⁸⁷ Maurice Maurin, « Petit Frère de Jésus », préface à la traduction polonaise de J. Maritain, *De la Grâce et de l'humanité de Jésus*, Desclée de Brouwer, 1967 [*Łaska i człowieczeństwo Jezusa*, Fronda/Apostolicum, Varsovie-Zabki, 2001, p. 10].

La pluralité des voix dans *Le Grand Meaulnes* d'Alain-Fournier

Ékatérina Kondratiéva
Université d'État de Saint-Pétersbourg, Russie

Le Grand Meaulnes d'Alain-Fournier est, sans doute, le roman le plus sincère, le plus pénétrant, le plus exquis de toute la littérature française du début du XX^e siècle. Apparemment d'écriture minimaliste, il frappe par la puissance de sa langue, qui cache une rare profondeur, aussi bien que par sa structure très nette et très élaborée. Selon plusieurs sondages récemment publiés dans les journaux et magazines français, cette œuvre vient en tête des livres qui marquent leurs lecteurs à vie. Sa première lecture remonte souvent à l'adolescence, mais l'on ne cesse de le relire et, par conséquent, de le relire toute sa vie en revenant à ses sources. C'est un livre unique, car il incarne un mystère profond. Ce mystère est un problème-clé du livre, et non seulement son thème essentiel. Il se cache dans son for intérieur, au-delà du sujet, qui n'est qu'un reflet de sa structure intérieure. C'est là où le secret règne. Il est partout dans la narration. Il est une raison d'être de ce livre. Pour le retrouver il faudrait creuser profondément. L'écrivain anglais John Fowles a tenté de le faire, aboutissant, dans la préface à son roman *The Magus*, à la conclusion que le secret du *Grand Meaulnes* est son aptitude à faire travailler la non-verbalité. Est-ce vrai ? On peut supposer autre chose : ce secret est bien verbalisé, mais d'une manière très fine, presque imperceptible. Il est comme un fil d'or presque invisible dans le tissu du roman.

Dans ce roman si personnel, la vie est transformée en une sorte de légende où les faits de la biographie deviennent une histoire composée de faits littéraires. Ainsi, la vie d'Henri Fournier au lycée Lakanal non loin de Paris est le temps du mûrissement de l'âme, qui sera repris dans le roman comme une initiation douloureuse des personnages. Lakanal est à la fois la maison de son adolescence, la patrie de son âme et un endroit où l'on est un étranger ; un lieu sacré et un lieu de transition. Il réunit les traits d'Épineuil-le-Fleuriel, petit bourg où il a vécu de 1891 à 1898, et du lycée Voltaire à Paris où Henri a éprouvé, pour la première fois séparé de sa famille, un sentiment d'abandon et de solitude. Cette perception double est très caractéristique de son génie créateur qui révélera, dans le roman, une double initiation : d'une part, la distance et la négation ; d'autre part, l'union et l'appartenance. Cet aspect double se cache dans ses relations avec son meilleur ami Jacques Rivière – amitié qui a éclairé le temps sombre de sa jeunesse par la lanterne magique des confidences et de la correspondance. Jean Lacouture en parle ainsi :

Et voilà nos deux épistoliers intrépides engagés dans un dialogue de dix années, nouant, en une commune spirale ascendante, leurs deux adolescences en quête de vie plénière, de l'art, du monde et d'eux-mêmes. D'emblée se manifestent les deux caractères, ou les deux tempéraments antithétiques – primauté de l'intelligence chez l'un, chez l'autre la sensibilité. Mais si vives, tranchées, provocantes même soient ces contradictions que l'on dirait inventées et distinguées par un romancier ou un dramaturge [...], la pratique de cet échange provoque parfois une sorte d'osmose.¹⁸⁸

Les contradictions dans leurs rapports incitent à lire cette correspondance comme le dialogue de deux âmes toujours différentes : chez Rivière, l'intelligence prédomine, chez Fournier, la sensibilité ; Rivière est plus doux et plus tendre, Fournier est plus libre et plus indépendant ; Rivière est plus ouvert au monde qui l'entoure, Fournier est centré sur lui-même, ses sensations et ses réflexions. Les contradictions, qui doivent être équilibrées par la force unificatrice de la littérature, deviennent, en revanche, plus sensibles dans la correspondance. De plus, elles prennent une dimension éternelle et incroyable. C'est déjà la puissance de la parole qui accentue la contradiction comme élément essentiel du développement de l'action.

¹⁸⁸ Jean Lacouture, *Une adolescence du siècle*, Gallimard, 1997, p. 74.

Mais la correspondance est, souvent, une façon de s'exprimer plus que d'entendre son interlocuteur. C'est pourquoi, tandis qu'il est possible et même facile de classer les personnages du roman en les mettant en parallèle avec les correspondants, ainsi Jacques Rivière et François Seurel pour leur douceur et leur tendresse, Henri Fournier et Augustin Meaulnes pour l'indépendance de leur caractère, leur goût de la solitude et leur vie intérieure très intense, les contradictions qu'évoquent les lettres et que, plus tard, évoquera le roman, se cachent plutôt dans les profondeurs de l'âme de chaque correspondant. Chaque adolescent est déchiré par cette pluralité qui hante sa personnalité naissante. Une âme tendre et sensible qui se voit déchirée éprouve une douleur inexplicable. Cette douleur incite à s'exprimer, ou plutôt à se débarrasser de soi-même à travers des mots qui disent à la fois mille bonjours et mille adieux à la personnalité de l'écrivain.

C'est le cas d'Henri Fournier. Pour lui, l'écriture était l'occasion – une chance – de poser la question et de trouver tout de suite la réponse dans la question même. L'écriture qui s'appuie sur le matériau fourni par la vie est cette question-réponse à la douleur qui ne cesse de croître. La multiplication des voix dans le roman, multiplication des voix d'une seule âme, en est l'exemple le plus évident. La genèse du roman, brillamment exposée par Zbigniew Naliwajek, montre toutes les étapes de la transformation d'une âme en beaucoup d'ombres. Alain-Fournier l'explique lui-même dans l'une de ses lettres à Jacques Rivière : « Ce roman, je le porte dans ma tête depuis des années... Il n'a été d'abord que moi, moi et moi ! Mais peu à peu il s'est dépersonnalisé, a commencé à ne plus être ce roman que chacun porte à dix-huit ans dans sa tête, il s'est élargi, le voilà à présent qui se fragmente et devient *des romans*, voilà que je commence à écrire les premières pages, à me demander sérieusement si j'ai quelque chose de nouveau à dire »¹⁸⁹. Le chemin qui mène de « moi, moi et moi » à la pluralité des romans, des personnages, d'une part ; une séparation consécutive de la personnalité de l'auteur de celles du personnage principal et du narrateur, suivie de leur réunion totale dans le texte final, d'autre part, voilà le chemin par lequel chemina l'écriture du roman. En 1910, trois ans avant que le texte soit achevé, Henri Fournier écrit à Jacques Rivière : « Je ne sais d'ailleurs pas si ce sera bien le grand Meaulnes le héros du livre – ou Seurel ? ou Anne des Champs ? Ou moi qui raconte »¹⁹⁰. Il est à noter que la version finale du roman, au lieu de nier les variantes précédentes, les réunit par la force de la généralisation. Tout le monde devient personnage principal. L'auteur se voit dans chaque figure qui apparaît sous sa plume. Son roman représente la somme et le résultat de ses recherches personnelles. Il lui est absolument indispensable de reproduire ce long chemin de son incarnation dans la pluralité des voix réunies par la généralisation abstraite. La création du roman est une tentative de voir son reflet dans l'eau qui coule en multipliant la figure de l'auteur, incertaine et étincelante. Alain-Fournier essaie de filmer ce mouvement d'eau. Mais ce n'est pas seulement son visage qui est reflété par le torrent. C'est la vie tout entière dans toutes les coordonnées possibles. Le roman est « ouvert », il communique facilement avec l'auteur et avec toute sa vie. C'est pourquoi il est possible de tracer un parallèle « auteur-personnages » aussi bien qu'un parallèle « Fournier-Rivière-personnages ». Mais chaque fois, le parallèle est incomplet. Pour percevoir ce phénomène, il faudrait analyser le rôle des personnages. Alain-Fournier lui-même en explique la place et la valeur dans le roman : « Les personnages ne sont comme le reste – que le flux et reflux de la vie et ses rencontres »¹⁹¹. Les héros ne sont que les traits caractéristiques de la vie qui coule. Ils ont la valeur du temps ou de l'espace, qui sont eux-mêmes les traits caractéristiques de la vie. Ainsi le nom d'Augustin Meaulnes remonte-t-il à une petite ville, Meaulne, non loin d'Épineuil-le-Fleuriel, ce qui rattache le personnage central au pays d'enfance d'Alain-Fournier, source de ses souvenirs et de son inspiration. Dans l'une de ses lettres à Jacques Rivière, Alain-Fournier confesse que la femme n'était pour lui que le paysage, l'incarnation du pays ou du temps. Voilà le portrait de la belle châtelaine Yvonne de Galais, l'objet des recherches, l'incarnation et le symbole du Domaine perdu dont l'image est aussi floue que celle de son prototype Yvonne de

¹⁸⁹ Alain-Fournier et Jacques Rivière, *Correspondance*, Gallimard, 1948, vol. I, p. 31.

¹⁹⁰ Alain-Fournier et Jacques Rivière, *Correspondance, op. cit.*, vol. II, p. 357. Anne des Champs est le nom primitif d'Yvonne de Galais.

¹⁹¹ Alain-Fournier, *Lettres à sa famille*, Fayard, 1986, p. 213 [7 février 1906].

Quièvecourt qui reste, au bout de deux rencontres, l'amour de toute la vie d'Alain-Fournier. Les images de trois personnages « doubles » s'associent aux trois âges d'Henri Fournier. François Seurel, écolier et fils des professeurs, fait penser au jeune Henri du temps d'Épineuil, élève le plus brillant et le plus doué de son père. Frantz de Galais, étudiant ou marin ou peut-être aspirant de marine, équivaut au jeune Fournier des années de Bourges où il essaie de réaliser son rêve de devenir marin pour voyager à son gré. Augustin Meaulnes, jeune pensionnaire qui arrive dans un endroit inconnu, représente Henri Fournier du temps de Lakanal (ce temps commence plutôt au lycée Voltaire) où il n'est plus un jeune garçon, mais plutôt un adolescent à la recherche de son identité et de son destin, pour la première fois séparé de ses proches. Nous voyons les trois âges de l'auteur se côtoyer dans le même espace du roman. Il est possible de voir, grâce à une analyse plus détaillée, le rapport de chaque personnage avec les différents aspects du passé (car le texte traite du pressentiment de la mémoire) : sur le plan du passé, François est le plus souvent caractérisé par l'imparfait (sa vie quotidienne) ou le passé simple (faits « historiques ») ; Augustin, par le passé simple (événement unique et brusque) et le passé composé (liaison avec le moment de la parole, ouverture sur le présent) ; Frantz, par le plus-que-parfait (recul au passé le plus ancien – souvent pour en dresser le bilan). Cette liaison s'explique par les situations temporelles des personnages et peut être observée partout dans le texte.

La comparaison des personnages au temps ou à l'espace ne vise pas à réduire ces personnages, mais à condenser le temps et l'espace, catégories qui caractérisent le torrent de la vie à travers la personnalité de l'auteur. Le reflet dans l'eau qui coule est triple : Augustin, François et Frantz. Ou plutôt Augustin et deux François. On peut comparer les prénoms des personnages avec ceux du dialogue le plus connu de (Francesco) Pétrarque appelé brièvement *Mon secret*. Ce fait peut être considéré comme une coïncidence, mais si un chercheur examine l'évolution des prénoms des personnages, il comprendra que le résultat est loin d'être un pur hasard. Augustin s'appelait d'abord Alfred ; dans l'un des *Miracles* – essais en prose d'Alain-Fournier – il y a un personnage du nom de Jean Meaulnes. François était d'abord Pierre et Louis. Si le prénom d'Augustin peut être expliqué par le fait que c'était le prénom du père de l'auteur (appelé toujours plus brièvement Auguste), celui de François reste sans explications. Il retrouverait sa place aux côtés de Pierre et de Louis par l'absence de tous traits caractéristiques, ce prénom étant populaire en France à toutes les époques. Il est possible que le prénom de François ait été choisi par son rapport avec la France elle-même (encore une fois le rôle de l'espace, du pays, de la patrie). Mais ce n'est jamais qu'une hypothèse, tandis qu'il existe une preuve de la parenté des personnages du roman avec ceux du dialogue de Pétrarque. C'est le procédé qui fonde les deux textes, celui de la séparation, plus ou moins sensible, des représentations de l'âme de l'auteur et leur communication et leur lutte au sein du texte. La lutte secrète des passions, le conflit qui déchire l'âme sont mis en lumière par le dialogue. Voilà comment les dialogues parmi les représentations différentes d'une seule âme dans le roman remontent à sa source monologique. Chez Pétrarque, ces représentations sont liées par certaines relations : celles du maître et de son disciple opiniâtre et indépendant (Augustin est l'image de saint Augustin, François fait penser à Pétrarque lui-même). Leur dispute se passe à l'intérieur d'un seul espace, d'une seule âme. Une analyse si profonde de la vie intérieure peut être uniquement réflexive. Augustin est la conscience sans merci de François, c'est celui qui pose les questions et qui comprend les processus spirituels les plus fins. C'est celui qui est le plus stable, le plus défini, celui qui sait la vérité, qui montre le chemin du salut. François est présenté en pleine évolution, c'est celui qui ne comprend pas et veut comprendre, c'est celui qui apprend et qui perçoit. François est un « individu », mais malgré l'étymologie de ce terme (« indivisible »), il n'est pas une particule séparée du monde qui l'entoure ; par contre, il est flou, il évolue et change. Augustin qui domine les passions du monde sait pénétrer dans le cœur des choses. Les images sont contradictoires, d'autant plus que les points de vue se superposent et coïncident. Parfois il est évident que les côtés opposés citent les mêmes arguments. Mais le plus important est le fait que les deux existent dans les bornes d'une seule âme. Leur conflit aboutit toujours au problème de la personnalité, problème qu'on ne peut résoudre à l'intérieur d'une même personnalité. Selon les participants du dialogue, rien d'autre ne peut sauver l'âme que cette capacité réflexive, ce contrôle qui mène non pas à la sauvegarde de

son identité, mais à sa division schizophrène. C'est pourquoi il est impossible d'atteindre l'harmonie dans ce conflit. Les contradictions sont si internes que rien ne peut réconcilier les deux parties, pas même l'unité de l'âme qui les a engendrées. Ce n'est que vers la fin qu'apparaît l'espoir, mais au subjonctif de la prière.

Le roman d'Alain-Fournier présente le même conflit, mais dans un autre genre et dans une autre époque historique. Dans ce roman lyrique postsymboliste les relations sont plus compliquées, la dualité devient triade. Ce chiffre, trois, semble ancré même dans la structure du dialogue de Pétrarque, qui est divisé en trois parties. Cette complicité est essentielle pour l'auteur, elle devient procédé-clé de toute l'histoire. Il semble au lecteur que la division en deux serait plus claire, plus transparente. Comme dans le dialogue, la dichotomie permettrait de bien structurer les fonctions : maître / disciple, individu séparé / individu inséparable, individu figé / individu en évolution. Du premier point de vue, le lecteur examine la même situation chez Alain-Fournier. Meaulnes est personnage, François est narrateur. Meaulnes est vu de l'extérieur, François n'est jamais aperçu de côté (il n'y a pas de présentation ni de description de François). L'arrivée de Meaulnes pousse François à devenir adulte, à se voir et comprendre soi-même. Pour Meaulnes, François est une chance de retrouver la parole, de s'exprimer verbalement. Mais la situation s'embrouille. Meaulnes a lui-même le droit de parler. Si la fin de la première partie représente son aventure décrite par François (tandis que même là l'on observe les déviations et la présence de la troisième voix), la deuxième partie se termine par les trois lettres de Meaulnes, la troisième, par les trois chapitres où François cite le journal intime de son ami. Conformément aux principes de la structure informationnelle de la phrase, le discours direct de Meaulnes est le plus accentué et, par conséquent, le plus important. Il ne faut pas non plus oublier le troisième personnage – Frantz. D'habitude, il est le personnage le plus éloigné du « moi » de l'auteur (et le plus figé dans l'autrefois), mais il a le droit de parler à la fin du premier et du troisième chapitres (sa note et sa lettre). On peut quand même tracer la correspondance suivante : ce que Frantz dit est reproduit par Meaulnes, et la voix du dernier est entendue grâce à François. C'est pourquoi Frantz est à l'écart des autres. Mais enfin – et paradoxalement – c'est à Frantz qu'on doit l'idée d'organiser une fête à Sablonnières qui est la source de toute l'histoire de Meaulnes et de son ami François. Le phénomène le plus paradoxal, c'est le titre du roman. *Le Grand Meaulnes* – c'est un surnom qui devient vocation, où l'aspect physique rencontre l'aspect spirituel et philosophique. Le personnage grandit, sa fonction prend une nouvelle dimension. Son destin devient celui du héros idéal. Mais grâce à cette tripartition, le destin de Meaulnes n'est pas unique, il y a d'autres personnages qui le répètent. Alain-Fournier a beaucoup travaillé le titre du roman, précisant soit le temps, soit l'espace, soit les personnages. Le titre sur lequel il s'est arrêté est le plus concret et en même temps nous étonne, car le nom du personnage principal comme titre est typique plutôt du siècle précédent. Mais la situation du roman est moins évidente : Meaulnes n'est pas le seul personnage principal, cette fonction est partagée par les trois héros. Pourquoi le chiffre trois souligne-t-il ces paradoxes ? C'est l'expression du caractère dissymétrique du monde. Il y a deux formes possibles dans le monde : ce qui est donné et ce qui est sous-entendu, l'enveloppe et le sens, la réalité et le mystère qui s'y cache. Dans le roman lyrique d'Alain-Fournier, la réalité et son sens (le mystère) sont joints, ce qui souligne leur caractère incommensurable. Le sens doit se retrouver dans des réalisations séparées de la vie, d'où vient la multiplication du « moi » d'auteur, joint aux « flux et reflux » de la vie, si différente et si complète. Mais pourquoi ce chiffre, trois ? Pour le comprendre il faut analyser les trois premiers paragraphes du chapitre 1 de la première partie du roman. Ces paragraphes font varier les points de vue potentiels.

Il arriva chez nous un dimanche de novembre 189...

Je continue à dire « chez nous », bien que la maison ne nous appartienne plus. Nous avons quitté le pays depuis bientôt quinze ans et nous n'y reviendrons certainement jamais.

Nous habitons les bâtiments du *Cours Supérieur* de Sainte-Agathe. Mon père, que j'appelais M. Seurel, comme les autres élèves, y dirigeait à la fois le Cours supérieur, où l'on préparait le brevet d'instituteur, et le Cours Moyen. Ma mère faisait la petite classe.¹⁹²

¹⁹² Alain-Fournier, *Le Grand Meaulnes*, trad. russe, Éditions du Progrès, Moscou, 1971, p. 21.

Ces trois paragraphes se distinguent du texte qui suit par leur aptitude à donner l'idée essentielle (le texte suivant sera plus détaillé). Le fragment cité est le véritable début du roman.

La structure des paragraphes saute aux yeux : le premier est composé d'une seule phrase, le deuxième, de deux, le troisième, de trois. Chaque phrase commence par un pronom personnel. La régularité de cette structure peut être prouvée par l'ambivalence du regard : il est possible de lire les trois premières phrases du texte en suivant l'horizontalité, ou bien les trois premières phrases des trois paragraphes selon l'ordre vertical, le résultat reste le même : la première commence par « Il » (pronom personnel, 3^e personne, singulier) – c'est Meaulnes, « le pensionnaire » ou « le grand Meaulnes », comme le rend évident l'information reçue des titres ; la deuxième commence par « Je » (1^{re} personne, singulier) – c'est François Seurel, le narrateur. La troisième par « Nous » (1^{re} personne, pluriel). La combinaison des trois sources domine le roman – ce sont les trois aspects de l'expression subjective.

Si nous lisons le texte verticalement, « Il » et son apparition rompent une liaison étroite entre « Moi » et « Nous ». François Seurel est chassé du monde de son enfance paisible, le temps de se connaître et de connaître le monde est arrivé. « Son » apparition, comme l'arrivée de l'adolescence, contribue à la naissance de la conscience de soi-même. François est exclu du « Nous » du troisième paragraphe qui ne comprend que l'information sur les parents de François, dressée symétriquement (son père + sa mère). L'emploi des temps est aussi intéressant : passé simple dans la première phrase, présent dans la deuxième, imparfait dans la troisième. Comme si l'apparition brusque de Meaulnes brisait le lien du présent (François) avec l'imparfait de sa vie quotidienne avant Meaulnes.

Si nous lisons le texte horizontalement, nous y voyons « Il » et « Je » devenir « Nous » : cela indique une appartenance à un nouveau monde, celui de l'amitié, de l'amour et des aventures. La perspective temporelle est plus optimiste : le passé simple est associé avec le présent pour trouver le futur de l'union dans la troisième phrase. C'est la perspective de recherche du temps à travers les réalisations multiples du passé et du présent.

Ce trajet peut être illustré par le schéma suivant :

« Il » [Meaulnes] + passé simple
↓
« Je » [François] + présent → « Nous » [il, moi, les autres] + futur simple
↓
« Nous » [les Seurel] + imparfait = « Mon père » + imparfait, « Ma mère » + imparfait

Le chiffre 3 est la somme de « Moi », « Il » et « Nous », qui représentent trois réalisations universelles de l'existence humaine, de la conscience du monde, de soi-même et de sa présence dans ce monde comme coexistence avec les autres. Le corps du roman respire par ces fractions et l'assemblage de la vie. Trois, c'est la représentation de la Trinité qui unifie et divise, où chaque existence comprend les autres et toute l'entité. C'est l'expression de l'infini et de l'ordre, d'une limite absolue de pluralité et de la totalité universelle. C'est une pluralité parfaite. Chaque représentation de la Trinité diffère des autres par son point de vue, par sa présence dans la situation. « Moi », « Il » et « Nous », représentations différentes de la subjectivité, sont pareils aux représentations de la Trinité : « Il », le Père ; « Moi », le Fils (conscience) ; « Nous », le Saint-Esprit (liaison et union). Le phénomène de la Trinité est un paradoxe de l'existence ou plutôt miracle qui ne peut pas être compris rationnellement, mais qui existe comme preuve de la dissymétrie de l'existence. C'est le pivot du roman, c'est la question que se pose Alain-Fournier dans sa quête de totalité. Il arrive à la conception de la Trinité intuitivement, au niveau de la sensation. Mais elle existe dans le texte comme la preuve la plus directe de l'incommensurabilité de la vie et de son sens, du signifiant et du signifié, du caractère lyrique et épique du roman. Voilà comment ce roman à structure ouverte devient roman cristallin, total, inépuisable. L'incommensurabilité, ancrée dans les procédés stylistiques du roman, retrouve sa place dans le sujet du roman, dans la thématique du rêve et du mystère.

Les maisons de Moissac Une amitié en devenir

Claire Daudin
Institut Albert-le-Grand, Angers

En 2003, est paru en France un livre dont le titre sonnait comme un défi : *Morts ou Juifs*. L'alternative était claire : d'un côté l'anéantissement, de l'autre, la fière revendication de son identité, cette identité au nom de laquelle des millions de personnes furent traquées, arrêtées, torturées, mises à mort au cours de la Seconde Guerre mondiale.

Pourtant, ce n'est pas ce titre frappant qui a retenu mon attention, mais le sous-titre, à la tonalité beaucoup plus apaisée : *La Maison de Moissac*. Ces mots, qui auraient pu faire songer à une douce chronique provinciale, ont retenti en moi comme une détonation, et, d'une certaine façon, je ne suis pas revenue de ce livre, je ne suis pas revenue de Moissac.

Aujourd'hui, ici même, en Pologne, lors de cette session sur « la mystique de l'amitié », je voudrais vous parler de ma rencontre avec le livre de Catherine Lewertowski¹⁹³, de tout ce qu'il a suscité en moi d'admiration, d'interrogations et de découvertes. Je ne m'exprimerai ni en philosophe, ni en historienne, ni en spécialiste de quoi que ce soit ; j'essaierai de vous raconter une histoire, proche et lointaine, où l'amitié a sa part, une amitié lacunaire, différée, en devenir, dont notre rencontre de ce jour et ma présence ici sont une étape importante.

Moissac est une petite ville du Sud-ouest de la France, située dans le département du Tarn-et-Garonne, à forte tradition agricole. La spécialité la plus fameuse est le chasselas, ce raisin délicieux aux beaux grains dorés. C'est un pays de plaines et de coteaux où il fait bon vivre ; c'est aussi une très ancienne terre de chrétienté : Moissac est célèbre dans le monde entier pour le tympan de son église et son cloître roman.

À la fin de l'été 1939, alors que la guerre venait d'éclater en France, une maison située non loin du Tarn fut repérée et louée par un couple de cadres des Éclaireurs Israélites de France, Shatta et Bouli Simon, chargés de trouver des refuges pour les enfants de leur mouvement. Jusqu'en novembre 1943, la « maison de Moissac » accueillit non seulement des petits scouts parisiens, mais aussi, et de plus en plus, des enfants ayant fui les pays d'Europe de l'Est et du Nord avec leurs familles, avant d'être arrêtés par les autorités françaises et parqués dans les camps d'internement du Sud-ouest. Il faut savoir qu'un nombre important de camps avait été ouvert dans le Midi dès la fin des années trente pour y installer les réfugiés espagnols à l'issue de la guerre civile. À partir de 1939, ces camps reçurent les Juifs venus de l'étranger, puis les Français juifs, raflés dans la région en août et en septembre 1942.

Les jeunes chefs et cheftaines scouts de la maison de Shatta et Bouli étaient chargés de s'introduire dans les camps et d'en faire sortir le plus d'enfants possible. C'est ainsi qu'ils mirent à l'abri des centaines d'enfants dont les parents, eux, furent transférés à Drancy, en région parisienne, d'où partaient les convois pour Auschwitz.

Cette histoire héroïque, admirablement relatée par Catherine Lewertowski, avait de quoi émouvoir tout lecteur, comme un témoignage supplémentaire de la grandeur et de la misère de l'homme. Si elle m'a bouleversée, c'est à cause d'une circonstance toute personnelle.

Une partie de ma famille est originaire de Moissac. Ma grand-mère y posséda une maison sur les hauteurs, jusqu'à sa mort, il y a vingt-cinq ans. J'ai moi-même été baptisée dans la célèbre abbatale. Or jamais, au grand jamais, je n'avais entendu parler de cette histoire. Rien ne s'en est transmis dans la mémoire familiale. Les contemporains de ces événements ne sont plus de ce monde, je n'ai donc pas pu les interroger. Mais ni mon père, ni ses frère et sœur, nés pendant la guerre, n'en ont eu connaissance.

¹⁹³ Catherine Lewertowski, *Morts ou Juifs. La maison de Moissac*, préface de Boris Cyrulnik, Flammarion, 2003.

Le seul témoignage de cette époque que j'ai retrouvé, c'est le journal tenu par mon arrière-grand-oncle, curé d'une petite paroisse non loin de Moissac. La confrontation de ce modeste cahier aux notes lacunaires avec le livre si bien documenté de Catherine Lewertowski n'est guère scientifique, j'en ai bien conscience, mais elle est tout de même instructive.

Ainsi, après avoir évoqué ce qui s'est passé dans la maison de Moissac située quai du Port, cette très belle histoire dont Shatta et Bouli Simon, avec quelques autres, furent les héros, je reviendrai sur ce qui ne s'est pas passé, ou peut-être pas, dans cette autre maison de Moissac, qui fut celle de ma famille, et dont mon arrière-grand-oncle, le curé de Molières, était le propriétaire.

Ce qui s'est passé dans la maison de Moissac, Catherine Lewertowski le retranscrit admirablement, en accordant aux faits toute leur valeur ; son livre n'est pas seulement une reconstitution historique, c'est un hommage, vibrant d'admiration. Elle sait replacer cet épisode particulier dans un contexte plus global ; elle fait alterner les développements généraux avec les témoignages qu'elle a pu recueillir auprès des acteurs de l'époque, et les documents d'archive qu'elle a consultés. Surtout, elle a une merveilleuse intelligence des enjeux spirituels du combat pour la vie mené dans la maison de Moissac, et c'est certainement l'aspect auquel j'ai été le plus sensible et dont je veux me faire l'écho. Son livre témoigne de l'héroïsme et du dévouement des personnes impliquées, mais il rend également compte de la conviction qui les animait. Puisqu'on s'en prenait à leur être spirituel, puisqu'on les pourchassait, puisqu'on voulait leur mort parce qu'elles étaient juives, c'est là qu'elles puiseraient l'énergie et le sens de leur résistance. Ainsi la maison de Moissac a-t-elle été un haut lieu de résistance spirituelle et culturelle, un foyer de judaïsme vivant et fier.

Comment cela fut-il possible ? Le mouvement des Éclaireurs Israélites de France a fourni le cadre de cette extraordinaire aventure. Par ses règles de vie, ses principes éducatifs fondés sur l'esprit d'équipe, la responsabilité mutuelle, l'épanouissement conjoint du corps et de l'esprit au contact de la nature, le scoutisme a permis aux enfants recueillis dans la maison de Moissac de se construire dans une période d'anéantissement. Mais les circonstances toujours plus terribles ont amené les cadres du mouvement à lui donner une orientation nouvelle. Au départ, les Éclaireurs Israélites de France, tout en étant une organisation confessionnelle, ne revendiquaient pas une dimension religieuse très marquée. Fondés dans les années 1920 pour les enfants de la bourgeoisie israélite française assimilée, ils aspiraient à être un mouvement de jeunesse « comme les autres », mettant l'accent sur les activités de plein air et l'esprit d'équipe. Catherine Lewertowski met d'ailleurs très bien en lumière ce conformisme initial, qui apparente les Éclaireurs Israélites de France à leur époque, célébrant le retour à la terre et l'exercice physique. Elle n'omet pas de signaler que le mouvement, et même la maison de Moissac, touchèrent des subventions de l'État français en tant qu'organisations pour la jeunesse.

Les persécutions nazies relayées par les autorités françaises entraînèrent une prise de conscience de la part des cadres du mouvement : leur héritage spirituel avait de la valeur. Ils décidèrent d'en faire le socle de leur action de sauvetage et de résistance. Ce retour vers le religieux, que les circonstances pouvaient expliquer, n'allait pas de soi. Tout d'abord, parce que le judaïsme est pluriel : quoi de commun entre un libéral parisien et un hassid de Pologne ? L'essentiel, sans doute, mais aussi beaucoup de méconnaissance et de méfiance réciproques. Il revint aux dirigeants du mouvement de forger ce « nouveau judaïsme » qui devait permettre à chacun, quelles qu'aient été ses racines et ses traditions culturelles, de retrouver son identité profonde, d'y puiser non la peur de mourir, mais une raison de vivre.

Le livre de Catherine Lewertowski rend compte à la fois du cheminement spirituel des responsables, et de la mise en œuvre de leurs intuitions dans la vie des enfants. Elle parle de « Yeshivoth en plein air » pour désigner les camps de formation des chefs et cheftaines au cours desquels leur étaient inculqués les notions de base du scoutisme, mais aussi des enseignements sur les différentes traditions juives. Des personnalités éminentes émergent, hommes et femmes inspirés, capables de transmettre un souffle vital à des enfants menacés de mort. Plusieurs connaîtront le martyre, car à ce stade d'engagement spirituel les risques encourus dans l'action prennent une valeur qui dépasse l'héroïsme individuel.

Au niveau des enfants, la vie juive se transmet par les jeux, les célébrations, les chants et les danses. C'est le vecteur privilégié par les adultes qui les encadrent. Pas de catéchisation, pas de formalisme excessif, mais une redécouverte joyeuse et festive des racines, à l'heure où l'on tente de les extirper de l'Europe. Le Shabbat est célébré tous les vendredis dans la maison de Moissac. L'auteur insiste sur l'excitation des préparatifs et l'atmosphère de fête qui régnait alors. On voit donc qu'il ne s'est pas seulement agi de sauver des vies à Moissac, mais de leur donner un sens, et le sens de leur dignité.

Tout ceci s'est passé en vieux pays chrétien, dans ce petit département où se rencontrent les eaux du Tarn et celles de la Garonne. La terre de mes ancêtres, qu'a-t-elle perçu de cette formidable aventure, qu'en a-t-elle retenu ?

Tandis que se déroulaient ces événements quai du Port, dans la basse ville, la maison familiale de Saint-Laurent, sur les hauteurs, vivait sa propre vie. C'était une maison de campagne, que l'on n'occupait que l'été. Mon arrière-grand-oncle, le curé de Molières, né à Moissac et fils du pharmacien, l'avait achetée pour s'y reposer, mais il la céda à sa nièce, ma grand-mère, devenue veuve avec trois jeunes enfants. C'était une belle maison de la province française, entourée d'un jardin aux allées bordées de buis dont je me souviens encore, pour avoir joué, petite fille, sous les branches du cèdre.

Renseignements pris, il semble que la maison soit restée fermée pendant la période de la guerre, à cause de la maladie dont mon grand-père devait mourir, et de la dureté des temps, peu favorable aux séjours de vacances. Cela fournit une explication simple au silence de ma famille et à sa méconnaissance des événements relatés par Catherine Lewertowski. Comment savoir si elle est suffisante ? Les contemporains de cette époque sont décédés. La seule chose dont je sois certaine, c'est que, quelle qu'ait été l'implication, ou l'absence d'implication de ma famille dans cette histoire, rien ne s'est dit, je n'ai rien su, ni mon père, ni ses frère et sœur, de ce qui s'est joué dans l'autre maison de Moissac, celle de Shatta et Bouli.

Le « journal d'un curé de campagne » tenu par mon arrière-grand-oncle comblera-t-il ce blanc ? Pas vraiment. Mais on peut tout de même y découvrir beaucoup d'indices sur l'état d'esprit du monde catholique français de l'époque.

En préalable, je rappellerai deux faits. Tout d'abord, la population de Moissac dans son ensemble s'est montrée accueillante aux réfugiés de la maison quai du Port. Il n'y a pas eu de dénonciation, mais au contraire des gestes de soutien, notamment de la part du maire, qui incita ses concitoyens à la générosité et à l'accueil, en souvenir de la solidarité dont ils avaient bénéficié quelques années auparavant, lors d'inondations meurtrières. Cet altruisme a prévalu après 1943, quand la maison dut fermer et qu'il fallut disperser les enfants dans des familles d'accueil et des institutions religieuses.

L'autre fait concerne l'attitude de l'évêque du lieu, monseigneur Théas, qui, en 1942, rédigea une lettre dénonçant le sort inhumain fait aux Juifs, lettre qu'il ordonna à tous ses prêtres de lire en chaire. Monseigneur Théas a été reconnu « juste parmi les Nations », ainsi que mademoiselle Gineste, sa dévouée secrétaire, qui sillonna le diocèse à bicyclette pour remettre la lettre à ses destinataires. Peu avant sa mort, elle fit don de cette bicyclette au mémorial de Yad Vashem. L'Église du Tarn-et-Garonne n'a donc pas à rougir. Il n'en demeure pas moins qu'entre la prise de position courageuse d'un prélat et des mentalités séculaires, un décalage peut exister.

Pour en revenir au journal du curé de Molières, ce qu'on en a retrouvé commence en août 1939, s'interrompt tout au long de l'année 1942, pour s'achever en septembre 1943. Ainsi, rien ne fut consigné dans la période où le sort des Juifs s'aggrava dans la région : 1942, année des rafles d'août et de septembre, année de la lettre de monseigneur Théas. Rien sur l'hiver 1943, au cours duquel les enfants recueillis par Shatta et Bouli durent trouver refuge dans la population.

Ces pages manquantes, ont-elles été écrites puis supprimées ? La prudence aurait pu l'exiger. Mais ce nouveau « blanc » reste difficile à interpréter. Il est tout à fait possible que le curé de Molières ait participé à l'entreprise de sauvetage des enfants de Moissac, et qu'il n'en ait rien

écrit dans son journal. C'était un homme bon, qui vouait une grande admiration à son évêque, comme en témoignent ces lignes :

« Jeudi 17 octobre : intronisation de Mgr Théas. Les journaux la raconteront. Belle fête. Bonne journée. Nous avons enfin un évêque. L'impression première ne fera qu'accroître ce que nous savions déjà par les on-dit et les articles de journaux : Mgr Théas sera un chef et un père. Je crois aussi qu'il sera un saint. Il gouvernera. Il nous aimera. Il nous aidera à être plus dignes de notre tâche. Il sera vraiment *Petrus, Apostolus Jesus Christi*. »

Cette estime devait être réciproque, puisque, en janvier 1941, monseigneur Théas lui proposa de devenir curé de l'abbatiale Saint-Pierre de Moissac, poste hautement honorifique que mon arrière-grand-oncle refusa par modestie.

Comment réagit-il à la fameuse lettre écrite par son supérieur hiérarchique, un homme de Dieu qu'il aimait et admirait ? Dans quel état d'esprit la lut-il à ses paroissiens ?

Plutôt que d'extrapoler sur ce qui n'est pas écrit, lisons les pages noircies par mon ancêtre, et tâchons d'y trouver des indices non pas de son comportement, ce qui serait présomptueux, mais de la mentalité qui était la sienne et celle de toute une frange de la société française.

Dès les premières pages, les remarques ne manquent pas sur la situation internationale. La déclaration de guerre, perçue comme une catastrophe, fait immédiatement ressurgir le souvenir de la guerre précédente, au cours de laquelle le prêtre avait été infirmier. La menace nazie est bien identifiée : ce n'est pas l'Allemagne qui est l'ennemie, mais Hitler et son régime, Hitler, ce « misérable », ce « monstre », ce « suppôt du démon ». La vaillante Pologne catholique, qui se bat courageusement, est saluée à plusieurs reprises. Bientôt, les effets de la guerre se font sentir jusqu'à Molières, avec l'arrivée de réfugiés du nord de la France et de Belgique. Ces derniers sont bien accueillis par la population, et l'auteur du journal se réjouit de voir son église se remplir grâce à eux ! Il montre à leur égard une préférence marquée, tandis qu'il voit d'un mauvais œil les réfugiés espagnols installés depuis 1937, présumés révolutionnaires. Rien sur le sort des Juifs, ni sur leur présence dans la région.

En revanche, les remarques touchant à l'état de la France témoignent d'un antisémitisme traditionnel. Si le pays en est là, c'est à cause des Juifs et des francs-maçons qui ont tenu les rênes d'une République détestée pour son hostilité à l'Église. Herriot et Blum font l'objet de la même réprobation, qui englobe les députés radicaux du département !

S'il s'élève avec vigueur contre les hommes politiques qui se sont rapprochés de l'URSS et qui ont soutenu les républicains espagnols, « *Frente popular, frente crapular* », cela n'en fait pas un maréchaliste convaincu. Lors de la remise des pleins pouvoirs à Pétain, il perçoit bien le caractère exorbitant de cette mesure, qui fait du vainqueur de Verdun « quelque chose comme un Dictateur ! » La signature de l'armistice est pour lui un « malheur », une « humiliation sans précédent dans l'histoire de notre pays ».

Mais, après les péripéties de l'entrée en guerre, ce qui emplit les pages du journal, ce sont les événements petits ou grands de la vie ecclésiale. Beaucoup de prêtres du diocèse ont été mobilisés ; l'auteur du journal se fait du souci pour eux et reçoit des nouvelles de certains. Il se démultiplie pour les remplacer. On trouve dans ces pages le portrait d'une église locale qui n'existe plus aujourd'hui : beaucoup de lieux de culte, un personnel ecclésiastique nombreux, une sociabilité à base de rencontres amicales entre prêtres, de retraites prêchées, de cérémonies officielles... L'auteur du journal s'interroge d'ailleurs sur la pérennité de ce modèle, qui lui paraît mis en danger par la guerre : « Que Dieu veuille nous ramener ces chers confrères ! Que va devenir notre clergé après la guerre ? Combien de nouvelles paroisses sans prêtres ? Pourquoi Dieu a-t-il permis cette atroce guerre qui va éclaircir encore nos rangs déjà pas trop épais ? »

Les nominations aux différents postes, les appréciations sur les choix de la hiérarchie et sur les compétences de tel ou tel de ses collègues sont nombreuses, et ne manquent pas de saveur.

Lorsqu'il reprend son journal à l'été 1943, il choisit délibérément de n'y évoquer que les événements familiaux : l'entrée de sa nièce au couvent, chez les Dominicaines, qui le réjouit du fond du cœur ; sa propre nomination comme chanoine honoraire de la cathédrale de Montauban, dont il se montre très fier et qu'il relate dans les détails ; la naissance d'un petit-neveu, le frère de

mon père, qu'il baptise. Mais rien qui permette d'établir un lien entre sa maison de Moissac et celle occupée par les Éclaireurs Israélites de France et leurs protégés.

Que l'auteur de ce journal ait vaincu ses préjugés antisémites au nom de la charité chrétienne, ou qu'il leur soit resté asservi, il n'a jamais parlé de ce qu'il avait fait – ou de ce qu'il n'avait pas fait –, à ses neveux, dont il fut pourtant très proche. Pourquoi ? Une fois la paix revenue, il y aurait eu tant de choses à dire, et surtout tant de leçons à tirer. L'héroïsme a une vertu pédagogique que la modestie des personnes ne doit pas occulter. La ville de Moissac a attendu soixante ans pour rendre un hommage officiel à Shatta et Bouli Simon, dont la petite place située devant la maison qu'ils occupèrent porte aujourd'hui le nom. Il aura fallu le livre de Catherine Lewertowski, paru en 2003, pour sortir de l'oubli ce pan magnifique de l'histoire de la résistance juive. Mais la population de Moissac a-t-elle entretenu cette mémoire ? S'en est-elle nourrie ? Et les chrétiens de ce coin de France, en quoi leur foi a-t-elle été interrogée, revivifiée par ce qui s'était joué si près d'eux en ces années sombres ? Si je m'en réfère à ma propre famille, maintenue dans une ignorance totale, je suis tentée de tirer les conclusions suivantes : en dépit de comportements charitables et héroïques vu les risques encourus, les attitudes fraternelles, quand elles ont eu lieu, n'ont pas débouché sur le désir de mieux se connaître et de poursuivre une relation d'amitié. Sans doute cela a-t-il été le cas au niveau individuel, et M. Jean-Claude Simon, fils de Shatta et Bouli, qui vit toujours dans la région de Moissac où il est devenu médecin, me parlait en termes chaleureux de l'accueil fait par la population locale aux occupants de la maison tenue par ses parents. Mais de mon point de vue, ce fut une occasion manquée, celle d'un rapprochement judéo-chrétien probablement inconcevable à une époque où la doctrine de l'Église tenait les Juifs pour responsables de la mort du Christ, non pour ce qu'ils furent vraiment, son peuple et sa famille.

Il y a certes de l'anachronisme dans mon regard rétrospectif, et les Juifs de Moissac avaient avant tout besoin d'une aide concrète, pas d'une démarche métaphysique. Il n'empêche que cette démarche était en germe dans l'aventure de Moissac. Soixante ans après les événements, par l'entremise du livre de Catherine Lewertowski, j'ai été amenée à découvrir un visage admirable du judaïsme. À partir de cette lecture, j'en ai fait beaucoup d'autres. Dans la même période, un écrivain d'ici, Isaac Bashevis Singer, dont j'aurais beaucoup aimé parler – peut-être le ferai-je une prochaine fois – m'a fait découvrir un univers juif aujourd'hui disparu mais tellement vivant dans ses livres, et la spiritualité profonde qui l'animait. Depuis, je suis allée à la source, m'initiant aux récits hassidiques.

Cette exploration effectuée à travers les livres n'a pas été sans renouveler mon regard sur ma propre religion et ma foi. Le catholicisme de mes aïeux les tenait éloignés du judaïsme. Le mien, au contraire, s'y trouve à l'aise, s'y reconnaît. Les textes de l'Ancien Testament ne sont-ils pas notre patrimoine commun ? Les prophètes d'Israël s'adressent à moi ; dans les Psaumes, le « je » qui s'exprime pour dire son émerveillement ou sa plainte, c'est moi. La foi en récit et en acte des maîtres du hassidisme, qui cherchèrent à ressusciter l'espérance de leur peuple, à lui rendre la joie d'être enfants de Dieu en dépit des massacres, fait mon admiration.

Cette familiarité, cette proximité spirituelle dont le livre de Catherine Lewertowski m'a fait prendre conscience, j'en trouve des signes prémonitoires dans la troisième maison de Moissac, la plus célèbre, qu'est l'abbatiale. C'est par là que je voudrais terminer. Il ne s'agit bien évidemment pas de faire rentrer le judaïsme dans le giron de l'Église – ce serait plutôt le contraire –, mais de se laisser aller, sans aucune prétention scientifique, à quelques impressions subjectives.

Commençons donc la visite par le cloître, ce cloître de renommée mondiale, avec ses gracieuses colonnes et ses chapiteaux ouvragés, sur lesquels alternent les scènes de l'Ancien et du Nouveau Testaments. Dans le livre de Catherine Lewertowski, il n'est pas une fois question de ce lieu. Pourtant, les figures bibliques célébrées lors des Shabbat et des séances de culture juive sont là, gravées dans la pierre : Daniel dans la fosse aux lions, les trois jeunes Hébreux dans la fournaise, la Jérusalem céleste... Sur un chapiteau figurant Caïn après le meurtre d'Abel, une inscription latine retentit dans le silence du cloître : *Quid fecisti ?* « Qu'as-tu fait de ton frère ? »

Retournons dans l'église, si lumineuse. Sur le mur, un Christ roman déploie sa maigre silhouette. Sa figure est admirable. C'est un Christ aux yeux fermés, aux paupières closes, dont l'expression est austère et douloureuse. Un Christ lointain, retiré dans sa souffrance, et peut-être son désespoir, non pas aveugle aux malheurs des hommes, mais infiniment tourmenté par les ravages du mal.

Si l'on sort à présent de l'église et que l'on se tourne vers la façade de son célèbre portail, on se trouvera face à face avec un visage aux beaux yeux en amande. C'est le prophète Jérémie, la tête doucement inclinée sur l'épaule, la barbe répandue comme une chevelure, qui enveloppe depuis huit cents ans l'humanité de son regard ineffable.

J'arrête là cette visite virtuelle de la maison de Moissac qui est aussi la maison de Dieu, le Dieu des Juifs et des Chrétiens, fraternellement rassemblés dans cet espace sacré par l'intercession de l'art. Entre la petite place au bord du Tarn et la maison de famille sur les hauteurs, l'abbatiale où je fus baptisée est pour moi le signe concret d'une amitié en devenir.



Le langage de l'amitié selon Maurice Merleau-Ponty Réflexions sur le dialogue

Matthieu Dubost
Lycée Augustin-Fresnel, Bernay

La question de l'amitié est une des plus cruciales de la philosophie morale. Car en elle se concentrent les questions du bien, de l'altérité et de la durée. Mais les philosophes n'en traitent pas en psychologues. Dès le *Lysis* de Platon ou l'*Éthique à Nicomaque* d'Aristote, la question de l'amitié est parallèle à celle de la vérité. On ne peut être amis que dans la vérité, et on le sait, la vérité est pour Aristote la maîtresse de l'amitié.

L'amitié a donc à voir avec le logos, c'est-à-dire avec ce qui permet d'atteindre les choses et de les définir. On peut dire à ce titre que le dialogue platonicien en est l'expression la plus parfaite dans la mesure où il s'agit toujours de dégager la vérité d'une chose en échappant aux préjugés et aux faux-semblants, et ultimement de féconder une relation plus authentique.

C'est ce lien de l'amitié au dialogue que je veux interroger ici. Car si la question de la vérité et du sens des mots est au début même de la philosophie mise en scène par la rencontre de deux interlocuteurs, si elle se présente toujours à l'origine comme l'enjeu du *dialogue*, c'est peut-être parce qu'inévitablement la question de l'amitié est toujours en même temps celle de la rencontre et celle du sens des choses, ou encore de la manière de les dire. Pour le dire autrement, c'est en même temps apprécier l'autre comme autre, c'est-à-dire dans sa différence, et le sens des choses dans leur vérité, c'est-à-dire dans la mesure où elles ne se confondent pas. La question de la nature de l'amitié revient donc à interroger la différence, celle des personnes comme celle des choses et des mots.

Parler, discuter en vue de dégager sincèrement la vérité et dans une relation amicale, n'est-ce pas se présenter à l'autre comme celui qui peut entretenir une relation telle que sa présence apporte véritablement quelque chose, ne serait-ce qu'en termes d'écoute ou de confirmation ? N'est-ce pas dès lors chercher à le rencontrer dans sa différence réelle et l'obliger à la manifester, attendu que le dialogue lui permet de la préciser en même temps qu'il m'oblige à dire la mienne ? Le problème de la nature de l'amitié peut donc être compris *en même temps* comme celui de la différence intersubjective et comme celui de la différence du sens des choses ou du sens qu'on leur prête.

Chez Maurice Merleau-Ponty, ce problème semble être d'autant plus important que c'est au cœur d'une ontologie de la chair que les êtres tendent à se confondre dans une identité que d'aucuns qualifient de dissolvante. Même si ce n'est pas d'amitié dont il parle explicitement, il développe une philosophie du dialogue qui dévoile un idéal de relation que l'on peut aisément qualifier d'amour. Ce que propose Merleau-Ponty dès la *Phénoménologie de la perception*, c'est au contraire de penser autrement le dialogue pour envisager autrement la question du sens et du rapport à autrui, et en premier lieu de ne jamais les séparer.

En proposant une critique parallèle du sens et du rapport à l'autre, Merleau-Ponty nous invite en effet à penser ensemble ces deux notions, prenant ainsi acte d'une tradition socratique qu'un certain idéalisme moderne et égologique a défait. Car depuis Descartes et son doute radical, la question de la nature et du mode d'apparition d'autrui est devenue problématique, au point de conduire les philosophes à un type d'interrogations trop abstrait aux yeux de Merleau-Ponty. C'est ainsi que Husserl reprend le thème de l'intersubjectivité en des termes qui restent cartésiens et les difficultés auxquelles cela conduit tiennent pour Merleau-Ponty à leur idéalisme.

Critiquer la méthode husserlienne, ou plutôt lui donner un style propre, c'est donc toujours *questionner parallèlement la question du sens et celle d'autrui, sous le même enjeu de la différence, et pour nous élaborer l'idéal d'une relation accomplie d'amitié*. Du point de vue de l'intersubjectivité, cela revient à demander comment se pensent l'identité et la différence de l'autre, en échappant autant à l'étrangeté inaccessible qu'à l'identité dissolvante. Comment penser la différence de telle sorte que cela reste celle d'une personne reconnaissable, sans pour autant dissoudre la nouveauté ? Du

point de vue du sens, cela revient à demander comment s'organisent et émergent les différences entre les perceptions, entre les intentions de signification ou encore entre les mots. Du point de vue de l'éthique, cela revient à demander comment construire une amitié authentique.

Ces questions conduisent selon nous à trois thèses principales.

Tout d'abord, il existe inévitablement un parallèle entre l'altérité de l'autre et la nouveauté du sens. La manière dont on pose la différence du sens est absolument liée à la façon dont se présente la différence des sujets car le sens naît de l'autre et l'autre du sens.

Il faut ensuite considérer que ces différences, issues d'une même souche, répondent en réalité à une dynamique : la différence ne peut être pensée qu'en termes de *différenciation*. Sens et sujets ne se confondent pas car c'est bien le même mouvement de différenciation qui opère. Et c'est bien le dialogue, avec ses événements, ses surprises et ses exigences, qui joue dans ce procès un rôle capital. Plus encore, c'est même à partir de ce rapport langagier que l'on peut envisager un sens éthique. Si bien qu'il devient impossible de concevoir une dynamique du sens sans intersubjectivité, pas plus qu'une intersubjectivité sans une réelle dynamique du sens.

Enfin, en s'acheminant ainsi vers une pensée originale de la différence, de son rapport à l'autre et de son mode d'apparition, on construit peu à peu un modèle d'amitié dont l'essence est le dialogue. C'est la différence dynamique du sens développée dans le dialogue qui permet de comprendre comment autrui se différencie sur fond d'une chair et d'une langue commune et d'envisager une autre notion de sens, en même temps que l'amitié réelle se construit. On comprendra ainsi que *c'est dans la convergence des questions du sens et de l'autre qu'apparaît plus fondamentalement celle de la différence*, à la fois intersubjective et sémantique, et que se développe le modèle de l'amitié.

Pour comprendre cette construction dynamique de la différence et de l'amitié, on doit revenir au texte de *La Prose du monde* que Merleau-Ponty consacre spécifiquement au dialogue et à son rapport à autrui : « La perception d'autrui et le dialogue. »¹⁹⁴ Non seulement le titre assume explicitement un rapport, mais l'article dévoile selon nous une même dynamique de différenciation qui est autant celle du langage, de la perception, de la pensée, c'est-à-dire du sens, que celle de l'intersubjectivité et de la distinction relative des sujets.

Le début de ce texte reprend les idées de la *Phénoménologie de la perception*. Le dialogue est dès le début de l'œuvre de Merleau-Ponty considéré comme un lieu privilégié où la pensée d'un locuteur se trouve surprise par celle de l'autre. Il est ce site où la parole trouve à s'exprimer et à s'entendre, et plus encore à se construire. Autrui me pénètre d'un discours et m'oblige ce faisant à adopter une voix qui me dise dans ce que j'ai de particulier. Ainsi, le dialogue est le lieu d'une relation à l'altérité qui se veut constructrice pour les deux dialoguants : « Dans le dialogue présent, je suis libéré de moi-même, les pensées d'autrui sont bien des pensées siennes, ce n'est pas moi qui les forme, bien que je les saisisse aussitôt nées ou que je les devance, et, même, l'objection que me fait l'interlocuteur m'arrache des pensées que je ne savais pas posséder, de sorte que, si je lui prête des pensées, il me fait penser en retour. C'est seulement après coup, quand je me suis retiré du dialogue et m'en ressouviens, que je puis le réintégrer à ma vie, en faire un épisode de mon histoire privée, et qu'autrui rentre dans son absence, ou, dans la mesure où il me reste présent, est senti comme une menace pour moi. »¹⁹⁵ Ma pensée comme celle de l'autre se trouve dans l'échange : non seulement je recueille des idées que je n'aurais pas découvertes seul, mais plus encore j'en propose qui naissent dans le moment même de cette discussion. Il naît donc quelque chose entre les personnes qui ne saurait advenir dans leurs solitudes respectives.

Dans « La perception d'autrui et le dialogue », Merleau-Ponty modifie quelque peu cette approche. La première nouveauté vient de ce que ce ne sont plus les pensées qui se voient confrontées et modifiées par la présence de l'autre, mais plus généralement les significations : « Dans l'expérience du dialogue, la parole d'autrui vient toucher en nous nos significations, et nos paroles vont, comme l'attestent les réponses, toucher en lui ses significations, nous empiétons l'un sur l'autre en tant que nous appartenons au même monde culturel, et d'abord à la même

¹⁹⁴ Maurice Merleau-Ponty, *La Prose du monde*, Gallimard, 1992, pp. 183-203.

¹⁹⁵ M. Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, p. 407.

langue, et que mes actes d'expression et ceux d'autrui relèvent de la même institution. »¹⁹⁶ On retrouve ici le schéma de l'intersubjectivité comme empiètement, témoignant de l'impossibilité de penser la subjectivité comme isolée, mais l'on voit que cette structure, bien avant d'être psychologique ou sensible, est *sémantique* : les sens que mobilise autrui dans sa parole sont des sens « contaminés » par l'autre, non seulement parce que nous profitons tous d'une langue déjà instituée par d'autres, mais encore parce que cet autre particulier que j'aborde dans le dialogue modifie encore ces sens-là, autant que moi. C'est ainsi que le texte de la *Phénoménologie de la perception* auquel nous faisons référence est ici converti dans le langage général du sens, et la nouveauté de la parole se substitue clairement à la nouveauté de la pensée :

Toutefois, cet usage « général » de la parole en suppose un autre, plus fondamental [...]. Le simple usage de cette langue, comme les comportements institués dont je suis l'agent et le témoin, ne me donnent qu'un autre en général, diffus à travers mon champ, [...] plutôt une notion qu'une présence. Mais l'opération expressive et en particulier la parole, prise à l'état naissant, établit une situation commune qui n'est plus seulement communauté d'être mais communauté de *faire*. C'est ici qu'a vraiment lieu l'entreprise de communication et que le silence paraît rompu. [...] Il faut que [la parole] enseigne elle-même son sens, et à celui qui parle et à celui qui écoute, il ne suffit pas qu'elle signale un sens déjà possédé de part et d'autre, il faut qu'elle le fasse être [...]. Ici les paroles d'autrui ou les miennes en lui ne se bornent pas dans celui qui écoute à faire vibrer, comme des cordes, l'appareil des significations acquises, ou à susciter quelque réminiscence : il faut que leur déroulement ait le pouvoir de me lancer à mon tour vers une signification que ni lui ni moi ne possédions.¹⁹⁷

Ce passage de la notion de pensée à celle de langage est d'une portée capitale. Car on voit dans ce texte qu'il en va de l'autre, tantôt comme « général », tantôt comme particulier. Or passer du général au particulier, dans ce cas, n'est-ce pas élire, c'est-à-dire choisir l'autre, l'aimer et le respecter ? N'est-ce pas dès lors en faire un ami ? L'amitié s'accomplirait donc dans cet idéal dialogique.

Remarquons qu'à la différence de certains autres textes, ce n'est pas le langage seul qui est l'occasion d'un renouvellement du sens, mais le langage partagé, c'est-à-dire le dialogue. Ainsi « Nous ne comprendrons tout à fait ces enjambements des choses vers leur sens, cette discontinuité du savoir, qui est à son plus haut point dans la parole, que si nous le comprenons comme empiètement de moi sur autrui et d'autrui sur moi... »¹⁹⁸ Autrement dit, *c'est le dialogue qui révèle la parole*, en tant que celle-ci est selon la définition saussurienne, un usage personnel et original de la langue.

Et surtout, si ce vocabulaire linguistique et sémantique nous semble si important, c'est parce qu'il scelle un lien intime entre le mode de différenciation des sujets et le mode de construction de la parole. *Le dialogue est bien le lieu d'une différenciation progressive de la parole de chacun, mais il est également le site privilégié de la différenciation des personnes*. Car c'est en même temps que l'on passe de l'autre à l'autre en particulier, et que l'on acquiert sa voix propre. Comme l'écrit le philosophe dans ses manuscrits : « Un dialogue : ce sont les mots qui appellent les mots, mes réponses sont appelées par les lacunes du discours qu'on me tient, la phrase que j'entends et *comprends*, je la comprends parce qu'elle vient remplir un certain vide dans ma propre vie. Distance et écart, et différence de signification. »¹⁹⁹ Merleau-Ponty parle de « signification » en même temps que de « ma propre vie », comme s'il voulait synthétiser ici une théorie de la différenciation. Or cette synthèse n'a de sens que parce qu'il n'y a qu'un seul et même mouvement de différenciation entre les structures de la langue et celles de l'intersubjectivité, qui ultimement permettent une relation authentique, autrement dit une amitié.

En effet, la différence entre l'autre et moi, c'est aussi ce qui ouvre et creuse le sens des mots, en même temps que la précision et la nouveauté des sens des mots creusent la différence

¹⁹⁶ M. Merleau-Ponty, *La Prose du monde*, *op. cit.*, p. 194.

¹⁹⁷ M. Merleau-Ponty, *La Prose du monde*, *op. cit.*, pp. 194-197.

¹⁹⁸ M. Merleau-Ponty, *La Prose du monde*, *op. cit.*, p. 185.

¹⁹⁹ M. Merleau-Ponty, manuscrit BNF VII, « Notes préparatoires à *Le Visible et l'invisible* », manuscrit autographe ; brouillon du chapitre « Interrogation et intuition », octobre 1960 ; notes préparatoires, 72 b.

entre autrui et moi-même. La rencontre différencie, à l'image du langage, et les sujets se créent dans la rencontre. C'est sans doute de la sorte que l'on peut expliquer la notion d'opposition que l'on trouve dans *La Prose du monde*, terme identique à celui de la linguistique saussurienne : « il faut bien en revenir à l'opposition. »²⁰⁰ Comme si la distinction qui se fait entre les mots allait aussi s'opérer ici. L'influence saussurienne permet de comprendre que la langue est un système où, à partir d'un lien fondamental les sens se distinguent progressivement et réciproquement. Et c'est en cela que la langue se présente pour Merleau-Ponty autant comme le lieu où le sens apparaît que comme le modèle même de la perception, lieu où des différences entre les choses peuvent s'instaurer. Les manuscrits vont dans ce sens : « L'autre donc ne se voit que dans une certaine *distance* et moyennant consentement à cette distance (non [en] vision localisante). Et de même toute action envers autrui, si elle veut *avoir égard* à lui, ne pas le supprimer comme autrui, est nécessairement action qui circonvient, oblique. »²⁰¹ Les subjectivités ne naissant pas indépendamment les unes des autres, contrairement au schéma cartésien. Mais s'il n'y a d'*ego* que relativement à un *alter ego*, cette entre-naissance se fait dans l'élément du langage, au moment même où celui-ci se charge de sens nouveaux.

Certes, cette co-naissance apparaît déjà dans le rapport charnel des corps entre eux ou encore dans les observations de la psychologie de l'enfance. Mais le dialogue occupe une place toute particulière dans cette histoire de l'individualisation réciproque, en raison de la dialectique que nous avons déjà repérée, entre le général et le particulier : « Le simple usage de cette langue [...] ne me donne qu'un autre en général, diffus à travers mon champ, [...] un individu d'espèce, pour ainsi dire, et en somme plutôt une notion qu'une présence. Mais l'opération expressive, et en particulier la parole, prise à l'état naissant, établit une situation commune qui n'est plus seulement une communauté d'être mais de *faire*. »²⁰² Si nous reprenons cette citation, c'est parce qu'elle signale en quoi le langage opère quelque chose de spécifique et d'irréductible. *Le langage, à partir d'un même empiètement esthésiologique des sujets les uns sur les autres, offre une particularisation que l'empiètement charnel ne semble pas suffire à produire.* Le monde culturel commun, comme la langue et tout ce qui est institué, reste en effet général et ne rend pas compte de la particularité des choses. Or c'est ici que se glisse la parole qui, comme on l'a vu, se trouve promue dans le dialogue. En dehors de lui, la différence des êtres reste encore virtuelle. Avec lui, elle s'actualise, et plus encore se crée en même temps que les paroles respectives. *Le dialogue possède une puissance de provocation de l'un par l'autre où la singularité de l'un provoque celle de l'autre.* Cette singularité est alors à la fois cause et conséquence, motrice et motivée.²⁰³

On voit ainsi que si la langue joue en termes de différenciation, c'est à un premier degré seulement. Car celle-ci se déploie pleinement dans le dialogue qui devient le lieu d'une linguistique différenciante. Si une singularisation est déjà possible pour un être isolé, elle devient suprêmement opératoire face à la parole de l'autre où tous deux se différencient en même temps, progressivement. C'est alors que Merleau-Ponty peut conclure en écrivant : « l'autre qui écoute et comprend, me rejoint dans ce que j'ai de plus individuel ». ²⁰⁴ Et c'est par co-appartenance de ce développement des différences dans la langue et de la distinction des sujets dans un même dialogue que chacun aboutit ainsi à un style personnel. L'amitié est donc affaire de dialogue réussi, *l'amitié a sa propre langue.*

L'amitié ne peut plus dès lors être conçue comme statique. À l'image de la langue qui n'est que devenir, le sens des personnes comme celui des existences est le fruit d'un travail. À tous les niveaux, on peut repérer cet effort de différenciation, dont le premier est la perception, et le

²⁰⁰ M. Merleau-Ponty, *La Prose du monde*, *op. cit.*, p. 186.

²⁰¹ M. Merleau-Ponty, manuscrit BNF VII, novembre 1960, n° 30.

²⁰² M. Merleau-Ponty, *La Prose du monde*, *op. cit.*, pp. 192-195.

²⁰³ C'est ici qu'intervient le langage, et que ce commentaire se distingue le plus de l'excellente étude de Ronald Bonan *La Prose du monde. « La perception d'autrui et le dialogue » (extrait du chap. V) de Merleau-Ponty*, Ellipses, 2002. – Merleau-Ponty insiste ici sur le signe et son rôle dans le rapport à autrui, ce qui permet, selon nous, de lier inextricablement la question de la différence intersubjective à celle de la différence sémantique.

²⁰⁴ M. Merleau-Ponty, *La Prose du monde*, *op. cit.*, p. 197.

dernier le dialogue. La différence n'est pas établie mais se conquiert, selon une quête d'expression.

Il s'agit bien dans le dialogue de l'amitié de dégager des sens nouveaux et, ce faisant, le sens des interlocuteurs. Cela permet de comprendre comment Merleau-Ponty répond de manière originale à la question devenue classique de l'identité ou de la différence de l'autre. Il est en effet possible de considérer qu'autrui est un *alter ego*, c'est-à-dire qu'il me ressemble tout en se distinguant. La difficulté est dès lors de savoir où situer la différence, attendu que l'on se fonde sur une ressemblance. Cette difficulté peut être surmontée en partie parce que la surprise de la rencontre est avant tout une surprise du sens, qui me resitue parce qu'elle me « bouleverse ». La rencontre d'autrui se fait sur fond d'une identité sémantique, celle de la langue instituée, et ouvre à partir de cela à une différence qui reste à poursuivre. C'est ainsi que Merleau-Ponty écrit à propos de la parole de l'écrivain à son lecteur :

Si le livre m'apprend quelque chose, si le livre est vraiment autre, il faut qu'à un moment je sois surpris, désorienté, et que nous nous rencontrions, non plus dans ce que nous avons de semblable, mais dans ce que nous avons de différent, et ceci suppose une transformation de moi-même et d'autrui aussi bien : il faut que nos différences ne soient plus comme des qualités opaques, il faut qu'elles soient devenues sens. Dans la perception d'autrui, cela se produit lorsque l'organisme, au lieu de se « comporter comme moi », use envers les choses de mon monde d'un style qui m'est d'abord mystérieux, mais qui du moins m'apparaît d'emblée comme style, parce qu'il répond à certaines possibilités dont les choses de mon monde étaient nimbées.²⁰⁵

Il y a donc une surprise de l'expression, qui n'est pas réservée au livre. On peut parfaitement penser le dialogue dans ces termes-là, à tout le moins comme un idéal à poursuivre et parfois ressenti pleinement, qui se présente à nos yeux comme un idéal d'amitié.

La réponse de Merleau-Ponty reviendrait ainsi à affirmer qu'il n'est pas besoin d'être radicalement autre pour être surprenant, et qu'à ce titre une relation accomplie et authentique est possible. Ultimement, « autrui n'est pas moi »²⁰⁶, car c'est par le langage que la différence s'installe. Au départ, la subjectivité n'est rien, la personne de chacun ne peut être conçue que comme quelque chose à créer : « Je, vraiment, c'est personne, c'est l'anonyme : il faut qu'il en soit ainsi, antérieur à toute objectivation, dénomination, pour être l'Opérateur, ou celui à qui tout cela advient. Le Je dénommé, le dénommé Je est un objet. Le Je premier, celui dont celui-ci est l'objectivation, c'est l'inconnu à *qui* tout est donné à voir et à penser. »²⁰⁷

Cette interprétation laisse apercevoir d'autres conséquences éthiques et politiques : la différence non comme ce qui fonde un droit mais comme ce qui se développe ensemble, apparaît alors comme une valeur à défendre. L'on s'achemine ainsi vers une éthique de la création, où la morale trouve un fondement téléologique et dialogique. Cela recoupe ainsi les réflexions sur le désir telles qu'elles apparaissent dans la *Phénoménologie de la perception*, mais du point de vue du dialogue. Le désir vient en effet à la suite de la rencontre d'autrui comme « première tentative, par l'intermédiaire d'autrui, d'appropriation de soi, c'est-à-dire des dimensions de la visibilité, et [comme] lieu de naissance de l'expression. »²⁰⁸ Ainsi, de même que toute parole est personnelle, tout désir reste désir de soi mais sans être négation de l'autre. Dans le dialogue, comme dans le désir, « le soi ne se rejoint donc pas contre l'autre mais *avec* lui. »²⁰⁹ autorisant ainsi une amitié réciproquement nourrissante. Le moment du dialogue différenciant, à titre de projet, peut se présenter comme le fondement d'une éthique téléologique de la différenciation, pour soi comme pour l'autre, et donc comme la langue de l'amitié.

²⁰⁵ M. Merleau-Ponty, *La Prose du monde*, *op. cit.*, p. 198.

²⁰⁶ M. Merleau-Ponty, *La Prose du monde*, *op. cit.*, p. 186.

²⁰⁷ M. Merleau-Ponty, *Le Visible et l'invisible*, suivi de *Notes de travail*, Gallimard, 2003, p. 299 [note d'avril 1960].

²⁰⁸ Renaud Barbaras, *De l'être du phénomène. Sur l'ontologie de Merleau-Ponty*, Jérôme Millon, « Krisis », 1991, p. 308.

²⁰⁹ R. Barbaras, *De l'être du phénomène*, *op. cit.*, 309.

Poésies

Charles-Simon Favart, « La France délivrée par la Pucelle d'Orléans »

Romain Vaissermann
Lycée Paul-Cézanne, Aix-en-Provence

Issu d'une famille rémoise, fils d'un pâtissier de Paris renommé pour ses échaudés, Charles-Simon Favart naquit à Paris en 1710 et fit des études au Collège Louis-le-Grand. Orphelin de père assez jeune, il reprit la boutique familiale, tout en composant des poésies. Il se consacra très tôt à la poésie. Sa première œuvre est d'ailleurs un *Discours sur la difficulté de réussir en poésie*, avant même le théâtre, qui l'a rendu célèbre à son tour, en 1734, avec *Les Deux Jumelles* :

Le monde est plein de tricheries :
Les courtisans,
Par mille discours séduisants,
Savent cacher leurs fourberies ;
Par les amis, les amis sont dupés.
Craignons les serments des coquettes,
Et la pudeur des plus simples fillettes :
Les plus fins y sont trompés.

Il fut l'auteur à succès – mais d'abord anonyme – d'une soixantaine de vaudevilles (*La Chercheuse d'esprit*, 1741), de parodies (*Polichinelle comte de Paonfier*, 1732) et de pièces musicales (*La Fée Urgèle*, 1765), donnés notamment aux Italiens et à l'Opéra-Comique. Favart fut d'ailleurs régisseur dudit Opéra-Comique en 1743-1745, avant sa fermeture sous l'influence des Comédiens-Français, jaloux de son succès. C'est là qu'il rencontra une jeune actrice qui allait devenir sa femme en 1745 et connaître la célébrité sous le nom de « Madame Favart ».

Favart, sans ressources, entra au service du maréchal de Saxe et dirigea une troupe ambulante de comédiens aux armées. Il dirigea le Théâtre de la Monnaie à Bruxelles, de 1746 à 1748 et son succès y fut éclatant, trop même, car sa femme dut fuir les assiduités du maréchal.

Favart dut se cacher un temps dans un village près de Strasbourg. Il ne sortit de sa retraite qu'à la mort du maréchal, en 1750, écrivant ses vers :

Qu'on parle bien ou mal du fameux maréchal,
Ma prose ni mes vers n'en diront jamais rien :
Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal ;
Il m'a fait trop de mal pour en dire du bien.

De retour à Paris il renoua avec le succès et prit en 1758 la direction de l'Opéra-Comique, qui absorba la Comédie-Italienne en 1762. Il cessa d'écrire à la mort de sa femme, en 1772, et mourut dans sa maison de Belleville en 1792, oublié.

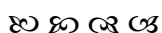
Mais replaçons-nous au début de 1734. Alors tout jeune auteur dramatique (sa première pièce date de 1732), Favart remporte avec sa *France délivrée par la Pucelle d'Orléans* le Prix de la violette d'argent de l'Académie toulousaine des Jeux floraux. Le poème figure en tête des *Poésies fugitives* laissées par Favart à sa mort, sous forme de manuscrits et porte l'épigraphe « *Pro Deo et patria* ». Il a été publié de son vivant dans le *Trésor du Parnasse*, autoproclamé « le plus joli des recueils » (tome II, Londres, 1763, pp. 289-293).

En voici un extrait substantiel, où nous avons conservé l'orthographe d'époque et où Favart évoque le songe de Charles VII...

La France délivrée par la Pucelle d'Orléans

Seigneur, daignes calmer ses mortelles alarmes !
Moins pour lui que pour nous ses yeux versent des larmes
Et ne connoissent plus un paisible sommeil.

Les Cieux alloient s'ouvrir aux rayons du Soleil ;
Dans un songe effrayant, une idée importune
Au milieu des débris de ses tristes Ramparts
Ou l'horreur des combats regnoit de toutes parts ;
Sur un monceau de Morts à ses yeux se presente
De la France captive une image sanglante ;
Par de cruelles mains son sein est déchiré ;
Un Monstre furieux de carnage alteré,
Sur elle tout-à-coup, d'un vol affreux s'élance.
« O Charles ! Sauves-moi, viens prendre ma defence,
Je meurs ! » Le Prince, ému par ces tristes accens
Fait pour la secourir des efforts impuissans ;
Ses genoux affoiblis trahissent son courage.
L'hydre vomit des feux, tourne sur lui sa rage,
Tout pres à succomber, il t'implore, Seigneur.
Soudain, du sein des Cieux, ainsi qu'un feu vangeur,
Descend à son secours une Guerriere armée ;
La Terre à cet aspect cesse d'être alarmée :
La France se ranime et voit tomber ses fers,
Et le Monstre frappé rentre au fond des enfers.
Charles à son reveil, l'âme encore inquiete,
Est long-tems agité d'une terreur secrette :
« Ne suis-je point séduit par un songe flateur,
Vas-tu finir nos maux », dit-il, « Dieu protecteur ?
C'est à toi de changer les destins de la France,
Nous n'esperons qu'en toi, hâte sa délivrance
Et si quelque victime a mérité tes coups,
Ah ! Daignes sur moi seul épuiser ton courroux ! »
L'Eternel à l'instant exauce sa Priere :
On annonce aussitôt une jeune Bergere.



Jean-Pierre Rousseau

Né à Caudéran (Gironde) en 1944, Jean-Pierre Rousseau a été longtemps professeur de français, notamment à l'étranger : au Sénégal, en Finlande, où il fut lecteur à l'Université de Tampere. Poète, il a écrit plusieurs recueils : *Herbier* (Éditions de Saint-Germain-des-Prés, 1977), *Sous le signe des peupliers* (Paragraphes littéraires de Paris, 1980), *Poèmes de la terre et de la lumière* (Amis de hors-jeu, Épinal, 1999). Traducteur, il s'intéresse en particulier à la poésie brésilienne (*Poésie du Nordeste du Brésil*, Cahiers Bleus, Troyes, 2002 ; *Grandes voix de la poésie brésilienne du XX^e siècle*, Éditions lusophones, 2005) et finlandaise (*Eino Leino, chantre de la Finlande*, Éditions des Forges, Trois-Rivières, Canada, 2004).

Jean-Pierre Rousseau, nouveau membre de notre association, nous a autorisé à publier ces deux poèmes. La traduction russe de « Signes », extrait du recueil *Le Voyageur enraciné* (Andas, Troyes, 2006), est due à Oxana Lariitchouk, la traduction polonaise de « Zone frontière », poème inédit, à Maria Żurowska. Nous les remercions vivement tous les trois.

Signes

J'ai vu luire sur le mont
un petit feu solitaire,
c'est comme une invitation
du Seigneur à son mystère
pour le chemineau qui erre.

J'ai vu pousser dans un champ
un arbre qui seul se dresse,
c'était comme un souvenirs-t'en
que le Créateur t'adresse
dans l'amoureuse liesse.

J'ai vu briller dans le ciel
certaine nuit une étoile,
elle était comme un appel
à l'âme qui se dévoile,
un sourire en fond de toile.

Jean-Pierre Rousseau

Знаки

Я видел на горе
Одинокó сияющий огонек,
Как будто Сам Господь
Пригласил к Своей Тайне
Бродящего странника

Я видел в поле
Одинокó стоящее дерево,
Словно некая незабудка,
Посланная тебе Творцом
В радости Любви

Я видел в небе,
Той ночью, сверкающую звезду,
Словно призыв к душе,
Снимающей свой покров,
Словно улыбка на фоне полотна.

Жан-Пьер Руссо
trad. russe Oxana Lariitchouk

Zone frontière

Dans un temps pas si lointain,
cette route de campagne
était dotée d'une douane
au lieu dit Les Cinq chemins.

Durant les heures nocturnes,
était toujours de faction,
éclairé d'un lumignon,
un douanier dans une turne.

Il sortait de son réduit,
sous une lampe électrique,
consultait notre tryptique,
puis nous rendait à la nuit.

Plus loin la ronde volante,
agitant parfois son feu,
faisait du chemin brumeux
une route de légende.

Ombres, lumières, lueurs :
c'était la zone frontière,
territoire du mystère,
antichambre de l'ailleurs.

Jean-Pierre Rousseau

Strefa graniczna

Nie tak znów przed wiekami,
tam, kędy wiejska droga,
stała graniczna budka
w miejscu zwanym *Pięcioma Ścieżkami*.

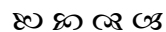
Nocą, jak w celi surowej,
czuwał na stanowisku,
w mdłego światełka blasku,
celnik w izdebce służbowej.

W blasku służbowej mocy,
świecącą latarni smugą,
badał pojazd nasz długo
Po czym oddawał nas nocy.

Dalej czasami mrugnęła
straż piesza swoją latarnią,
rzekłbyś : ścieżkę błotnistą
w drogę z legendy zakłęła.

Cienie, blaski, światełka rozchwiane:
to była strefa granicy,
królestwo tajemnicy,
wejście w krainy nieznane.

trad. polonaise Maria Żurowska



Extrait des 50 thèmes grecs de Maurice Lacroix²¹⁰

Les chacals²¹¹ contre les lettres grecques et latines

De grandes et de fortes humanités se sont battues pendant des siècles pour et contre la culture grecque, c'est-à-dire pour et contre une des cultures essentielles de l'humanité. Un immense effort a été donné pour l'oppression, pour l'ensevelissement, pour l'anéantissement de la culture antique. Un respectable effort de conservation, de continuation a été fait par un certain nombre de chrétiens. Un admirable effort de restitution a été fait par les hommes de la Renaissance. Et nos grands Français du dix-septième siècle, et même ceux du dix-huitième, et même ceux du dix-neuvième siècle avaient maintenu les résultats de cette renaissance. Les grands républicains, — je ne parle évidemment pas de ceux d'aujourd'hui, — les républicains de la première, de la deuxième, et du commencement de la troisième république avaient vu très nettement combien il importait au maintien de l'esprit public sous un gouvernement républicain que les humanités fussent premières maintenues.

C'est un phénomène très fréquent dans l'histoire de l'humanité. Pendant des siècles de grandes humanités se battent pour et contre une grande cause. Et puis tout passe. Et puis, un jour, pendant que l'humanité a le dos tourné, une petite bande de malandrins arrive, détrousseurs de cadavres, chacals et moins que chacals, et on s'aperçoit le lendemain que la dite grande cause a été étranglée dans la nuit.

Charles Péguy, *Les Suppliants parallèles*, CQ VII-14

Ce beau texte date de 1905, mais n'a rien perdu de son actualité. Nous avons pensé qu'il serait de nature à intéresser des jeunes gens qui se consacrent à l'étude des lettres classiques et que tout désigne pour poursuivre l'action en faveur des humanités.

Οἱ θῶες κατὰ τῶν Ἑλληνικῶν καὶ Ῥωμαϊκῶν γραμμάτων

Μεγάλοι καὶ ἰσχυροὶ τινες ἄνθρωποι²¹² δι' αἰῶνων ἐμαχέσανθ' ὑπέρ²¹³ τε καὶ κατὰ²¹⁴ τῆς τῶν Ἑλλήνων παιδείας τοῦτ' ἔστιν ὑπέρ τε καὶ κατὰ μιᾶς²¹⁵ τῶν παρὰ τοῖς ἀνθρώποις κυριωτάτων. Μεγίστην μὲν γὰρ σπουδὴν ἐποίησαντό²¹⁶ τινες ὡς²¹⁷ τὴν τῶν ἀρχαίων παιδευσιν πιέσοντες καὶ καταθάψοντες καὶ

²¹⁰ Belin, 1975, pp. 116-118. Le passage traduit se trouve en B 374. [NDLR]

²¹¹ On traduira chacal par θῶς (bien que le mot semble plutôt désigner le loup-cervier).

²¹² La traduction du mot « humanités » n'était pas très facile. Péguy joue sur les divers sens du mot, et nous n'avons aucun terme grec qui convienne à tous. Ici, « humanités » signifie essentiellement « êtres appartenant au genre humain » et peut être rendu par ἄνθρωποι, la notion de respect et que le mot semble comporter étant suffisamment mise en valeur par μεγάλοι καὶ ἰσχυροί.

²¹³ ὑπέρ avec le génitif, « pour, en faveur de ».

²¹⁴ κατὰ avec le génitif, « contre ». Πρός avec l'accusatif serait moins bon : il se dit plutôt de la défense opposée à une attaque. Un discours κατὰ τινος est celui que l'accusateur prononce contre son adversaire (κατὰ Κτησιφῶντος : c'est Eschine qui met Ctésiphon en accusation) ; un discours πρὸς τινα est la réplique de l'accusé (ou de son « synégore ») à l'accusateur (le discours *Sur la Couronne* est un πρὸς Αἰσχίνην).

²¹⁵ Pour l'accentuation de μιᾶς, cf. remarques de morphologie, p. 12. [On lit page 12 cette règle pour μία : « L'accent descend sur les désinences au génitif et au datif. » NDLR]

²¹⁶ ἐποίησαντό et non ἐποίησαν : σπουδὴν ποιεῖν signifierait plutôt « provoquer le zèle chez autrui ».

²¹⁷ ὡς devant le participe futur marquant l'intention, le verbe principal n'étant pas un verbe de mouvement, cf. remarques de syntaxe, p. 30. [On lit page 30 cette indication : « [...] le participe futur précédé de ὡς si le verbe principal n'est pas un verbe de mouvement, habituellement sans ὡς si le verbe principal est un verbe de mouvement, peut marquer la finalité [...]. » NDLR]

ἀφανιοῦντες²¹⁸. Ἀξιόλογον δέ τι ἴν' αὐτῆ ἢ παιδείους διασωθεῖη καὶ παραμένοι ἐπόνῃσαν ἔνιοι τῶν Χριστιανῶν. Θαυμαστῶς δὲ διετείνανθ' ὡς ταύτην ἀνορθῶσοντες οἱ ἐν τῷ τῆς τῶν μουσικῶν ἐπιτηδευμάτων παλιγγενεσίας²¹⁹ χρόνῳ. Καὶ δὴ καὶ οἱ μεγάλοι παρ' ἡμῖν²²⁰ Γαλάται²²¹ ἐν τῇ ἐβδόμῃ καὶ δεκάτῃ ἑκατονταετηρίδι ζῶντες, ὡσαύτως δ' οἱ ἐν τῇ ὀγδόῃ καὶ δεκάτῃ, ὡσαύτως δ' ἔτι οἱ ἐν τῇ ἐνάτῃ καὶ δεκάτῃ, τὰ τοῖς κατὰ τὴν παλιγγενεσίαν πεπραγμένα ἐφύλαξαν. Οἱ δὲ μεγάλοι ἐν τῇ δημοκρατίᾳ ἄνδρες δῆλον ὅτι οὐ τοὺς καθ' ἡμᾶς λέγω ἀλλ' οἱ²²² ἐν τῇ πρώτῃ καὶ τῇ δευτέρᾳ καὶ τῇ τρίτῃ ἀρχομένη²²³, σαφέστατ' εἶδον ὅποσου ἄξιόν ἐστιν εἰ μέλλει ἢ κοινὴ γνῶμη ὀρθῶς ἐν δημοκρατουμένη πολιτεία παραμένειν τὸ τὴν ἀρχαίαν τῆς ἀνθρωπίνης φύσεως παιδείαν²²⁴ πρώτην φυλάττεσθαι.

Τοῦτο δὲ πλειστάκις ἐν τούτοις συνέβη²²⁵ ἅ παρὰ τοῖς ἀνθρώποις ἐγένετο²²⁶. Διὰ γὰρ αἰῶνων μεγάλοι τινὲς ἄνθρωποι ὑπὲρ τε καὶ κατὰ μέγαλου²²⁷ τινὸς μάχονται. Εἶτα δὲ πάντα ῥεῖ²²⁸, εἶτα δὲ καὶ ποτε, τῶν ἀνθρώπων οὐ²²⁹ προσεχόντων, ληστήριόν τι προσέρχεται, νεκρῶν λωποδύται θῶές γ' ὄντες καὶ θῶων²³⁰ κακίους²³¹, τῇ δ' ὑστεραία αἰσθάνεσθαι ἔστιν²³² ὅτι τὸ μέγ' ἐκεῖνο²³³ διὰ τῆς νυκτὸς ἀπεπνίγη.

²¹⁸ Sur la forme de ce futur, cf. remarques sur la morphologie du verbe, p. 17. [On lit page 17 cette indication : « [...] en prose classique le futur des verbes en -ίζω est en -ιέω / -ιῶ. » NDLR]

²¹⁹ Le mot παλιγγενεσία est tardif, mais aucun terme de l'époque classique ne convient ici. Ἀναβίωσις est tardif aussi : ἀνάστασις au sens de « résurrection » ne se rencontre à l'époque classique qu'en poésie (chez Eschyle). Il nous a paru bon de compléter le mot παλιγγενεσία en indiquant que « Renaissance » s'applique à une résurrection des études littéraires.

²²⁰ Il ne faut pas omettre « nos », qui est dans le texte. Mais οἱ ἡμέτεροι μεγάλοι serait lourd, ἡμέτεροι et μεγάλοι étant l'un et l'autre adjectifs. Οἱ παρ' ἡμῖν μεγάλοι est meilleur.

²²¹ Cf. thème n° 6, note 3. [Voici cette note, page 54 : « Γαλατία est plus classique que Γαλλία pour désigner la Gaule. On peut, pour distinguer ce que nous appelons aujourd'hui la Gaule de la Galatie (ou Gaule orientale), dire Ἑσπερία Γαλατία (Gaule occidentale). De même les Gaulois sont appelés Γαλάται (Γάλλοι désigne les Galles, prêtres de Cybèle.) » NDLR]

²²² οἱ, nominatif apposé (par-dessus l'incise) à οἱ μεγάλοι τῆς δημοκρατίας ἄνδρες. Τοὺς, apposé à τοὺς καθ' ἡμᾶς, serait correct aussi.

²²³ ἀρχομένη, en apposition à τῇ τρίτῃ.

²²⁴ Ici, le mot « humanités » ne peut se traduire que par une périphrase. Il s'agit dans la pensée de Péguy de la formation de l'esprit humain par la culture antique.

²²⁵ συνέβη, aoriste d'habitude. Le présent συμβαίνει serait correct aussi.

²²⁶ ἱστορία ne peut être accepté ici pour rendre « histoire » ; cf. thème n° 3, note 12. [Voici cette note, page 49 : « Histoire ne doit pas être rendu ici par ἱστορία, car ce mot (apparenté au groupe de οἶδα) désigne l'enquête de l'historien, la recherche historique, non les événements qui se sont produits. » NDLR]

²²⁷ La répétition du mot « grand » dans la phrase semble voulue. Elle doit donc être conservée.

²²⁸ On peut employer ici la célèbre formule d'Héraclite πάντα ῥεῖ. D'autres traductions (par exemple πάντ' οἴχεται) sont possibles aussi.

²²⁹ οὐ et non μή : le sens est « alors que l'humanité n'est pas attentive ». Avec μή, ce serait « si l'humanité n'était pas attentive ». Cf. remarques sur la syntaxe des négations, p. 36 [On lit page 36 cette distinction : « Au génitif absolu, deux propositions comme τῶν πολεμίων οὐπω παρεσκευασμένων et τῶν πολεμίων μήπω παρεσκευασμένων n'ont pas le même sens. La première signifie « alors que (ou puisque) l'ennemi n'est pas encore prêt » (= ὅτε οὐ ἐπειδὴ οὐπω παρεσκευασμένοι εἰσίν), la seconde « si l'ennemi n'est pas encore prêt » (= εἰ μήπω παρεσκευασμένοι εἰσίν). » NDLR]. Nous avons cru pouvoir rendre « avoir le dos tourné » par « ne pas être attentif ». Une traduction plus littérale est possible : νῶτον ἐντρέψαι est chez Hérodote, mais se dit plutôt de soldats en fuite.

²³⁰ θῶων : voir l'accentuation, voir remarques sur la morphologie des noms, p. 12 [On lit page 12 cette indication : « Pour quelques mots, la descente de l'accent sur la désinence ne se produit pas au génitif pluriel : ainsi [...] θῶων, de θῶς. » NDLR]

²³¹ κακίους, plus classique que κακίονες.

Comptes rendus

Étienne Barilier, *Ils liront dans mon âme. Les Écrivains face à Dreyfus*, Genève, Carouge, 2008, 238 pp., ISBN : 9782881826177, 18 euros

Le livre d'Étienne Barilier est tout à fait singulier et intéressant à bien des égards. Le sujet tout d'abord : un essai sur la place de l'Affaire Dreyfus et de Dreyfus lui-même dans la littérature de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle.

Citant entre autres Maurice Barrès, Jean Jaurès, Léon Daudet, Émile Zola et Charles Péguy bien sûr, Anatole France ou Octave Mirbeau – dont la littérature ne plaisait guère à Péguy d'ailleurs –, en passant par Romain Rolland, Roger Martin du Gard ou Georges Bernanos, sans oublier Marcel Proust, ce brillant essai fait non seulement le point une fois pour toutes sur ce que fut l'Affaire, mais il est aussi et surtout un essai d'herméneutique sur la vérité et les rapports qu'entretient la fiction avec la réalité, maîtresse de vérité.

Les péguystes auront à cœur de se pencher sur la question épineuse de Péguy face à Dreyfus dans *Notre jeunesse*, à la suite de laquelle Dreyfus lui-même se désabonna des *Cahiers de la quinzaine*. Péguy a-t-il réellement reproché à Dreyfus son acceptation de la grâce présidentielle ? Voilà qui sera très intéressant, dans une étude ultérieure, de mettre en lumière. Et n'en déplaise à Péguy, l'auteur de ce très beau livre voit en Proust le « meilleur » des dreyfusards.

Ce livre, très bien écrit, a le mérite de redire la vérité sur cette grande erreur judiciaire, pour ceux qui aiment et croient encore à une vérité à la fois personnelle et – non pas moins – historique.

La vérité, pour exister, a besoin de la littérature, soit d'une pensée. Car la vérité toute nue, invisible par essence, n'a pas tous les atours des fauteurs de mensonges. Voilà qui remet à l'honneur la littérature, réaliste, mais pas seulement : entre les mains de certains auteurs, la fiction se met heureusement au service des vraies valeurs.

Un livre vivifiant, à lire et à offrir !

Hélène Daillet

*

Michel Murat, *Le Vers libre*, Champion, « Littérature de notre siècle », 2008, 334 pp. ISBN : 9782745316943, 58 euros

Ce livre paru en 2008 fait le point sur un sujet difficile, le vers libre, dans son émergence historique aussi bien qu'à travers les études de Valéry Larbaud, Paul Claudel, Charles Péguy et André Breton, pour ne citer que les derniers chapitres de la dernière partie du livre.

La forme du vers libre se cristallise selon Michel Murat entre les années 1909 et 1913. C'est dire qu'avec *Le Porche du mystère de la deuxième vertu* de Péguy paru et probablement écrit en 1911, Péguy fait œuvre de novateur. Une de ses singularités sera de faire naître le vers libre de sa prose très dense et non du mètre versifié. Influencé par le symbolisme, Péguy se jouera cependant des classificateurs du genre.

Ne peut-on pourtant voir dès 1840 l'apparition du vers libre et aller même au-delà en suivant Grammont qui le voit apparaître dès le Moyen Âge ?

Soulignons quelques belles pages sur la poésie de Reverdy et des intuitions sur *Le Porche* qui non seulement méritaient d'être signalées mais qui devraient susciter de plus amples développements.

H. Daillet

²³² ἔστιν, paroxyton, « il est possible ».

²³³ « ladite grande cause », c'est-à-dire la grande cause dont nous avons parlé tout à l'heure, d'où notre traduction par ἐκεῖνο. Ce pronom peut, en outre, avoir une valeur emphatique, qui est bien à sa place ici.

En guise d'illustration...



Gustave Moreau, *Jeanne d'Arc, projet de statue*, s.d. [acquis en 1898], 175 x 108 mm, Musée Gustave Moreau, Paris ; © R.G. Ojeda ; Réunion des musées nationaux



G. Moreau, *Jeanne d'Arc, projet de statue*, s.d. [acquis en 1898], 190 x 90 mm, Musée G. Moreau, Paris ; © R.G. Ojeda ; R.M.N.

CONVOCAATION à la PROCHAINE ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

Vous êtes invités à participer à la 13^e Assemblée générale de l'Association. Elle se tiendra :

le samedi 6 mai 2009 à 11 heures
à l'auditorium de la Médiathèque d'Orléans
Place Gambetta à Orléans

à l'effet de délibérer sur l'ordre du jour suivant :

- rapport financier, vote ;
- rapport moral (*Porches* 26, 27 et 28 ; colloque de Saint-Pétersbourg ; session-retraite polonaise), vote ;
- projets en cours (numérisation et retraitage des *Porches* ; développement du site ; archivage des papiers de l'Association ; avenir de l'Association ; déduction des impôts pour les adhérents ; subvention du CNL...) et questions diverses.

L'Assemblée sera suivie d'un colloque (6-10 mai 2009) :
« Jeanne d'Arc en littérature »

✂ ----- ✂ ----- ✂ -----

Le PORCHE Amis de Jeanne d'Arc et de Charles Péguy

17 bis rue des Grands Champs, 45 000 Orléans
02 38 53 24 98 (Y. Avril) – 04 90 82 50 12 (R. Vaissermann)
yvesavril@wanadoo.fr – vromain@gmail.com

Appel de cotisation

-
Bulletin d'adhésion

Je soussigné : monsieur / madame / mademoiselle

Adresse :

Téléphone : Courrier électronique :

renouvelle mon adhésion / adhère à l'Association « Le Porche »

en tant que membre actif / membre bienfaiteur

et règle le montant de la cotisation : euros (25 euros minimum) pour l'année

- par chèque bancaire à l'ordre de l'Association « Le Porche »

- par chèque postal au CCP de l'Association Le Porche, CCP 2770-00C La Source

Date :

Signature :

✂ ----- ✂ ----- ✂ -----

Le PORCHE Amis de Jeanne d'Arc et de Charles Péguy

17 bis rue des Grands Champs, 45 000 Orléans
02 38 53 24 98 (Y. Avril) – 04 90 82 50 12 (R. Vaissermann)
yvesavril@wanadoo.fr – vromain@gmail.com

Bon pour pouvoir

Je soussigné : monsieur / madame / mademoiselle

donne pouvoir à monsieur / madame / mademoiselle

de me représenter à l'Assemblée générale de l'Association « Le Porche » qui aura lieu le 6 mai 2009 pour voter en mon nom les décisions qui y seront prises.

Date :

Signature :

Barrer les mentions inutiles.

